

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Rose Gauthey
illustrant la nouvelle « *Destin anticipé* »

5e Année. — N° 45 Août 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 920 *frs.*)
1 an: — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.790 *frs.*)

Survivance

(*A time to survive*)

par JAMES BLISH

Il paraît certain maintenant que les planètes du système solaire ne seront pas habitables par l'homme tel que nous le connaissons. Mais l'homme peut être modifié. Les plus grands biologistes, Jean Rostand en particulier, sont d'accord sur ce point. Ce sont les conséquences extraordinaires de la création d'une nouvelle espèce humaine qui nous sont décrites dans ce court roman. James Blish a exploré dans d'autres histoires le concept imaginé par lui de la « pantropie », *c'est-à-dire de la science tendant à adapter génétiquement l'homme aux planètes. C'est l'origine même et le premier succès de la méthode pantropique qu'il a entrepris de relater ici. Il le fait en mêlant de façon passionnante les idées scientifiques, l'étude des caractères et l'aventure. Profitons de l'occasion pour souhaiter que quelques-uns des romans de cet auteur, un des plus vigoureux écrivains de science-fiction américains, soient enfin traduits en français. En attendant, vous pouvez en trouver deux en anglais à notre Service Bibliographique Etranger :* « Jack of eagles » *et, à partir de ce mois,* « The frozen year » (1).



I

Le bourdonnement de la fusée s'interrompit sans que Sweeney s'en aperçut. Quand le haut-parleur latéral fit entendre à nouveau la voix du capitaine Meiklejon, Sweeney était toujours allongé sur la couchette à laquelle on l'avait fixé, dans un état de sérénité étrange, qu'il n'avait encore jamais connu et n'aurait en vérité pu décrire à personne, fût-ce à lui-même. Il sentit son cœur battre, ce qui l'empêcha de conclure à sa propre mort, et resta quelques instants sans répondre.

— « Sweeney, m'entendez-vous? Vous sentez-vous tout à fait... bien? »

L'imperceptible hésitation dans la voix du pilote amena sur le visage de Sweeney un sourire en forme de grimace. Du point de vue de Meiklejon, et de celui de l'humanité presque entière, Sweeney était au contraire fort mal en point. Il était, à l'égard de toute activité réelle,

---

(1) Rappelons que nous avons publié dans le passé deux récits de James Blish : « *Le feu aux poudres* » (nº 12) et « *Le Livre de Vie* » (nº 28).

rien de moins que mort. La cabine qu'il occupait, fortement isolée, avec sa réserve d'air autonome, et sans nul accès aux autres parties de la fusée, témoignait à Sweeney de l'anomalie de son état. Le ton de Meiklejon également : c'était une voix d'homme s'adressant, non pas à un autre être humain, mais à quelqu'un qu'on a dû mettre en conserve dans un caveau. Caveau conçu pour protéger de lui l'univers extérieur, et non de l'univers ce qu'il renfermait.

— « Mais oui, ça va ! » dit Sweeney en se redressant. Il consulta le thermomètre qui indiquait toujours moins 194° fahrenheit, température moyenne à la surface de Ganymède, troisième satellite de Jupiter. « Je dormais, plus ou moins. Que se passe-t-il ? »

— « Je nous mets en orbite : nous sommes environ à un millier de milles du satellite, à présent. J'ai pensé que ça vous dirait peut-être d'y jeter un coup d'œil. »

— « Ah ! oui, bien sûr. Merci, Mickie. »

— « Bien. On rebavardera plus tard, » fit le haut-parleur en réponse.

Sweeney, s'agrippant à la rampe directrice, se hissa jusqu'à l'unique hublot de la cabine, avec des gestes d'une précision impressionnante. Pour un homme à qui un sixième de gravité terrestre est chose naturelle, la chute libre — situation dénuée de toute « gravité » — n'est jamais qu'un cas limite.

Ce qu'était aussi Sweeney d'ailleurs : être humain, sans doute, mais cas limite.

Il regarda au-dehors, sachant exactement le spectacle qu'il allait voir. Il l'avait étudié dans les derniers détails, à partir de photos, de téléfilms, de cartes, à travers des télescopes, chez lui, tant sur la Lune que sur Mars.

En approchant de Ganymède à sa conjonction inférieure, comme faisait Meiklejon, la première chose qui frappe le regard est une vaste tache ovale dite Trident de Neptune, ainsi nommée par les premiers explorateurs de Jupiter parce qu'elle était représentée par la lettre grecque ψ sur l'ancienne cartographie de Howe. Le nom s'est avéré bien choisi : la tache en question est une mer profonde, abondamment mordue de rivages en dents de fourche. C'est à l'est qu'elle présente la largeur maximum. Elle s'étend environ du 120e au 160e degré de longitude, et du 10e au 33e en latitude Nord. De quoi est faite cette mer ? D'eau, bien sûr à jamais solidifiée, dure comme roc, et recouverte d'une couche de poussière rocheuse d'environ trois pieds d'épaisseur.

L'est du Trident est marqué, sans interruption, jusqu'au pôle Nord du satellite, par une vaste étendue triangulaire nommée la « Gouge », vallée tourmentée, couverte de racines échevelées, et comme ravagée par les avalanches. Elle s'étale au-delà du pôle, dans l'autre hémisphère, se déployant en éventail au hasard du terrain. La Gouge n'a pas d'homologue sur aucune autre planète. Elle n'est pas sans rappeler toutefois, à la conjonction inférieure, quand la fusée descend vers le Méridien 180 de Ganymède, les sables mouvants du Grand Désert de Mars.

Il n'y a pas cependant de ressemblance réelle. Le Grand Désert est

peut-être, sur Mars, l'endroit de tous le plus agréable. La Gouge, par contre, n'est pas plus sympathique que son nom.

A la bordure Est de cette monstrueuse cicatrice, par 213° de longitude et 32° de latitude Nord, se dresse un mont solitaire d'environ neuf mille pieds de haut, sans dénomination, à la connaissance de Sweeney, et seulement marqué par la lettre π sur la carte de Howe. Son isolement le rend aisément visible du satellite terrestre, avec un bon télescope, quand la ligne terminatrice décrite par le point de lever du soleil passe par cette longitude. Son pic brillant se détache alors dans l'obscurité comme une petite étoile. Un rebord rocheux, semi-circulaire fait saillie en direction de l'Ouest, à la base du mont π ; ses parois à pic sont d'une netteté de lignes insolite, dans un monde par ailleurs sans trace de stratification.

Là vivaient les autres Adaptés.

Sweeney contempla un long moment la montagne presque invisible et son pic étincelant, se demandant pourquoi il ne réagissait pas le moins du monde à cette vue. Toute émotion convenable eut fait l'affaire : l'espérance, l'inquiétude, l'impatience, n'importe quoi, même la peur. Sa réclusion de plus de deux mois dans ce cagibi aurait dû à présent le faire bouillonner d'envie de sortir, fût-ce pour se joindre aux Adaptés du satellite. Au lieu de cela, une sérénité persistante. Il avait tout juste rassemblé en lui-même un sentiment de curiosité momentané à l'égard du mont π quand son regard fut attiré par Jupiter même, mais seul l'éclat très vif de ce dernier, et rien d'autre, l'avait frappé. Ce spectacle par ailleurs n'avait à ses yeux nulle signification.

— « Mike? » dit-il, se forçant à garder les yeux à nouveau fixés sur la Gouge.

— « Oui, Sweeney. Comment cela se présente-t-il? »

— « Oh! comme une carte en relief. C'est toujours la même chose. Où doit-on me lâcher? Les instructions ne laissent-elles pas mon point de chute à notre initiative? »

— « Si. Mais je ne pense guère qu'il y ait le choix, » dit Meiklejon, d'une voix plus assurée. « Il faudra que ce soit sur le grand plateau, celui que Howe nomme H. »

Sweeney scruta le plateau ovale avec une douce répugnance. Il serait aussi aisément repérable là-dessus que si on le plantait au centre de la « Mare Crisium » de la Lune. Il en fit la remarque à Meiklejon qui répéta calmement :

— « Il n'y a pas le choix. »

Meiklejon freina les réacteurs à plusieurs reprises. Sweeney retrouva pour un bref moment une sensation de pesanteur normale qui, après un semblant de flottement sur l'évolution à suivre, redisparut. La fusée était maintenant dans son orbite. Meiklejon l'avait-il fixée définitivement par rapport aux coordonnées du point de chute, ou allait-on, au contraire, survoler la totalité du satellite en trajectoires entrecroisées? Sweeney l'ignorait et ne s'en informa point.

— « Ça va être une sacrée longue chute, » dit-il simplement, « et l'atmosphère n'est pas précisément la plus épaisse du système. Il va

falloir que je me pose tout à côté de la montagne. Je ne tiens pas à être obligé de me traîner plusieurs centaines de milles sur le plateau H. »

— « D'un autre point de vue, » fit Meiklejon, « si votre atterrissage a lieu trop près, nos amis d'en bas vont repérer votre parachute. Peut-être serait-il préférable, après tout, de vous laisser tomber dans la zone de la Gouge : le terrain en est si secoué que les échos radar doivent y être effrayants. Sans la moindre chance d'y repérer quelque chose d'aussi minuscule qu'un parachutiste. »

— « Non, merci bien ! Reste toujours le repérage optique et l'enveloppe d'un parachute ne se confond pas avec un éperon rocheux, même aux yeux d'un Adapté. Il faudra que je me pose juste derrière la montagne, là où l'on échappe également aux détections optiques et sonores. Comment pourrais-je, en outre, m'arracher de la Gouge pour grimper jusqu'au plateau? Ce n'est pas pour rien qu'ils se sont installés sur ce rebord à pic. »

— « C'est juste. Eh bien, l'éjecteur est prêt à fonctionner. Je le mets au point et je vous rejoins. »

— « Parfait. Dites-moi seulement ce que vous comptez faire une fois que je serai lâché, afin que je ne me retrouve pas lançant des appels dans le vide si vous n'êtes plus dans les parages. »

Un bruit métallique de coffre qu'on ouvre lui parvint à travers l'interphone. Sweeney était déjà sanglé dans son équipement de descente. La mise en place du respirateur ne demanderait qu'un instant. Il n'avait pas besoin d'autre protection.

— « Je me laisserai dériver sur l'orbite actuelle pendant trois cents jours, » fit la voix, plus lointaine à présent, de Meiklejon. « Ce délai doit vous permettre, en principe, d'avoir fait du bon travail auprès de nos amis d'en bas, et d'avoir une idée exacte de la situation. J'attendrai un message de vous sur la longueur d'onde convenue. Vous émettrez seulement en code, dont la traduction, fournie par le computeur, m'indiquera la voie à suivre. Si, au bout de trois cents jours, je suis sans nouvelles de vous, j'ai ordre, après une prière brève mais venue du fond du cœur, de faire demi-tour. Je n'en sais pas plus. »

— « Ça suffit bien comme ça, » lui dit Sweeney. « Allons-y. »

Il quitta sa poche d'air et regarda le globe du satellite. Ancienne et familière, la sensation de chute l'envahit un instant. Il baissa les yeux, se retournant vers le corps de l'astronef jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Glissant le long des parois de métal, Meiklejon fit le tour de l'énorme habitacle sphérique. Dans sa tenue spéciale, volumineux et informe, c'est lui qui, des deux, semblait l'être inhumain.

— « Prêt? »

Sweeney inclina la tête et s'allongea dans la direction du Rayon I qui devait guider sa chute, refermant avec un bruit sec les fixations directrices de son harnais. Il sentait derrière lui les énormes gants de Meiklejon attachant l'Unité JATO, mais ne voyait plus rien à présent, sauf une sorte de traîneau de bois qui devait protéger son corps des radiations.

— « O. K. ! » dit le pilote. « Bonne chance, Sweeney. »

— « Merci. Vous pouvez commencer à compter, Mike. »

— « Départ dans cinq secondes. 5-4-3-2-1-Zéro. »

L'Unité JATO frémit, donnant à Sweeney, entre les omoplates, un choc qui le paralysa presque.

L'accélération le plaqua un instant au fond de sa carapace, et le traîneau frotta légèrement les parois de métal enserrant le rayon-directeur.

Puis, soudain, les vibrations cessèrent. Il flottait dans le vide. Avec un léger retard, il imprima une secousse à la boucle de déconnexion. Le traîneau se détacha de lui en décrivant une courbe et s'effaça rapidement parmi les étoiles. La pression sur son dos cessa quand l'Unité JATO, toujours sous pression, se mit à flamber en avant de lui. L'onde de chaleur dégagée par sa combustion lui causa un bref malaise, puis l'objet disparut à son tour. Le choc au sol serait rude pour laisser d'autres traces qu'un simple trou.

Il ne restait plus que Sweeney, poursuivant, la tête la première, sa descente sur Ganymède.

*
* *

Depuis le début ou presque, depuis le jour lointain, perdu dans la mémoire de son enfance, où il avait découvert que le Dôme souterrain installé sur la Lune ne représentait l'univers entier pour personne, sinon pour *lui,* Sweeney voulait devenir un être humain. Ce désir avait quelque chose de vague, d'impersonnel et de douloureux, qui l'avait empli rapidement d'une sorte d'amère froideur dans l'allure et les manières de sa seule vie quotidienne, et avait provoqué chez lui des cauchemars baignés d'une sensation desséchante, de moins en moins fréquents, mais de plus en plus intenses, à mesure qu'il grandissait, au point que certaines nuits le laissaient tremblant et muet, parfois pour une durée de plusieurs jours, comme le rescapé d'un terrible accident.

Les sommités de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse, penchés sur son cas, firent de leur mieux, mais c'était peu de chose. L'histoire de Sweeney ne ressortissait presque en rien à un système de psychothérapie destiné à venir en aide aux êtres humains. Et les sommités elles-mêmes ne réussissaient point à se mettre d'accord sur ce que devrait être l'objectif essentiel d'une thérapeutique, ou bien aider Sweeney à vivre, dans la pleine réalité de son inhumanité essentielle, en assumant celle-ci, ou bien, ou contraire, ne pas laisser dépérir la simple parcelle d'espoir que les profanes, sur la Lune, brandissaient devant lui comme son unique raison de vivre.

Les faits étaient d'une implacable simplicité. Sweeney était ce qu'on nomme un Adapté — adapté, en l'occurence, au froid rigoureux, à la pesanteur réduite et à cette légère puanteur de l'atmosphère qui règnent sur Ganymède.

Le sang qui courait dans ses veines, et le substrat de chacune de ses cellules, se composait pour les 9/10 d'alcali volatil ; ses os étaient de la glace à l'état N° IV ; sa respiration était un cycle complexe hydro-

gène/méthane, basée, non sur la catalyse par pigment ferreux, mais sur l'ouverture et la fermeture successives d'une double cloison de soufre, et il pouvait subsister des semaines, en cas de nécessité, en se nourrissant de poussière de roche.

Il avait toujours été ainsi. Ce qui l'avait rendu tel lui était arrivé, pour ainsi dire, avant sa conception même. C'était l'application, aux germes cellulaires qui devaient plus tard le constituer, d'une série de techniques élaborées — empoisonnement sélectif, rayons X concentrés, microchirurgie tectogénétique, et une cinquantaine d'autres peut-être, dont il n'avait jamais entendu même le nom. L'ensemble avait été baptisé du nom de « pantropie » (étymologiquement : métamorphose intégrale). Le mot convenait parfaitement.

De même que les pantropistes avaient changé par avance l'être humain, tant dans sa forme que dans sa composition, en élaborant la structure de Sweeney, de même ils avaient changé son éducation, son univers, ses pensées, jusqu'à ses ancêtres. On ne fait pas un Adapté d'un simple coup de baguette magique, avait une fois expliqué fièrement à Sweeney le Dr. Alfven à travers l'interphone. Même ses cellules élémentaires étaient l'aboutissement d'une centaine de générations successives, nées l'une de l'autre avant d'avoir franchi le stade des animaux unicellulaires, la substance de chacune d'entre elles étant infléchie progressivement vers un composé de cyanure, de glace et autres bonnes choses dont étaient faits les petits garçons comme Sweeney. L'état-major des psychothérapeutes avait retiré de ses fonctions le Dr. Alfven à la fin de la même semaine, après un contrôle des bandes où était enregistrée sa conversation avec Sweeney : mais prendre ce soin n'en valait guère la peine. Sweeney n'avait jamais entendu de conte pour enfants, pas plus qu'il n'avait subi le traumastime de la naissance, ou été sujet au complexe d'Œdipe. Il était à lui-même sa propre loi, loi dont mainte tête de paragraphe était encore en blanc.

Il remarqua, bien entendu, l'absence d'Alfven, à son tour suivant de visite, mais cela n'avait rien d'extraordinaire. Des savants allaient et venaient, dans la grande caverne scellée, toujours accompagnés de gens distingués, en bel uniforme, policiers privés appartenant à l'Autorité du « Port de la Plus Grande Terre », mais leurs visites ne se renouvelaient généralement pas longtemps.

Même parmi les membres de l'état-major psychique, ne cessait de régner une tension particulière, une contrainte forcenée, qui déclenchait périodiquement des échanges hostiles d'éclats de voix. Sweeney n'avait jamais découvert le sujet de ces discussions, car, dès leur début, la communication avec l'extérieur se trouvait aussitôt coupée ; mais il avait remarqué que certains des participants ne faisaient plus la moindre réapparition.

— « Où est le Dr. Emory ? N'est-ce pas son jour ? »

— « Il finissait son tour de service. »

— « Mais j'ai besoin de le voir. Il m'a promis de m'apporter un livre. Ne reviendra-t-il pas me rendre visite ? »

— « Je ne crois pas, Sweeney. Il a pris sa retraite. Ne t'inquiète pas à son sujet ; tout va pour le mieux. Je te procurerai le livre. »

C'est après le troisième incident de cet ordre que Sweeney, pour la première fois, fut amené à l' « air libre » de la surface lunaire — gardé, il est vrai, par cinq hommes aux scaphandres conditionnés, mais il n'en n'avait cure. Cette nouvelle liberté lui semblait quelque chose d'énorme, et sa propre carapace (pur symbole à côté de ce que ses gardiens avaient sur le dos) presque dénués de matérialité. C'était le premier avant-goût de la liberté qui lui était destinée, s'il devait en croire certaines allusions, une fois sa mission remplie. De là, il apercevait même la Terre, où vivaient les êtres humains.

Quant à la mission même, il en savait tout ce qui pouvait être su, mais par une sorte de connaissance infuse. Les détails lui en avaient été assenés depuis son enfance solitaire et glacée, chaque consigne se terminant infailliblement par ce leitmotiv :

« *Il faut que ces hommes nous reviennent.* »

Ces sept mots constituaient l'univers rationnel de Sweeney ; elles étaient aussi son seul espoir. Les Adaptés devaient être capturés et ramenés sur terre ou, plus exactement, dans le Dôme bâti sur la Lune, qui seul, avec Ganymède, offrait les conditions requises pour les garder en vie. Au cas où ils n'auraient pu être tous capturés — ce cas ne devant être envisagé que comme une simple hypothèse — il fallait au moins revenir avec le Dr. Rullmann. Lui seul, à coup sûr, était au courant de l'ultime secret : comment refaire d'un Adapté une créature humaine.

Sweeney comprenait que Rullmann et ses compagnons étaient des criminels, mais la gravité de leur crime était une question à laquelle il n'avait jamais cherché par lui-même de réponse. Ses données étaient trop vagues. Il était clair, néanmoins, dès le départ, que le fondement d'une Colonie sur Ganymède avait eu lieu sans la sanction du Gouvernement Terrestre, selon des méthodes que n'approuvait pas (mis à part les cas spéciaux comme celui de Sweeney) le dit Gouvernement, dont l'intention était de mettre fin à l'organisation nouvelle. Non par la force, car les Terriens voulaient d'abord connaître ce que savait Rullmann, mais grâce à la mise au point d'un stratagème qui avait nom Sweeney.

« *Il faut que ces hommes nous reviennent.* »

Après quoi on laissait entendre — sans jamais formuler de promesses directes — que Sweeney pourrait être fait homme et connaître une liberté meilleure que celle consistant à parcourir, en compagnie de cinq gardiens, la surface sans air de la Lune.

C'était en général après des suggestions de cette sorte qu'éclatait parmi l'état-major une de ces querelles soudaines dont le bruit n'était jamais parvenu à Sweeney. Tout homme d'intelligence normale en serait venu à soupçonner que les propos exprimés étaient fondés sur quelque certitude valable ; et Sweeney avait été entraîné de bonne heure à devenir méfiant. Mais à la longue, il ne s'en était plus soucié. Ces paroles lui offraient son unique espérance, et il les accueillait davantage avec espoir que dans l'attente même de leur réalisation. En outre, les quelques mots

qu'il avait pu surprendre au début des querelles, avant le déclic d'interruption de l'interphone, suggéraient que le fondement du désaccord était plus que le simple doute relatif à la reconvertibilité des Adaptés en Hommes. C'était Emory, par exemple, qui avait lancé, inopinément, cette question comme une bombe :

— « Mais supposons que ce soit Rullmann qui ait eu raison?... »

Déclic. Stop.

Raison à propos de quoi? Peut-on jamais avoir raison quand on enfreint la loi? Sweeney l'ignorait.

Puis c'étaient les techniciens une autre fois qui avaient déclaré :

— « Le hic, avec le « terraforming », c'est son prix de revient... »

Qu'entendaient-ils par là?

Une minute plus tard à peine, on les avait éliminés sans façon de la salle d'entraînement, sous couleur d'un message annoncé à son de trompe.

De tels exemples n'étaient pas rares, mais Sweeney ne parvenait pas à en faire une synthèse compréhensible. Il se contenta de décider qu'ils n'influaient pas directement sur ses chances de devenir Homme, et les relégua bien vite dans le vaste désert de son ignorance générale.

Au cours de cette longue période préparatoire, la seule réalité, avec les cauchemars, était celle de l'ordre donné : « *Il faut que ces hommes nous reviennent.* »

Ces paroles étaient la raison pour laquelle Sweeney, comme un homme dont le dernier effort pour s'éveiller a été vain, tombait la tête la première en direction de Ganymède.

*
* *

Les Adaptés trouvèrent Sweeney à mi-chemin du grand col constituant, à partir du Plateau H de Howe, l'unique accès au Centre escarpé de leur colonie. Sweeney ne les reconnut pas : ils ne correspondaient à aucune des photos qu'il avait en mémoire, mais ils admirent son histoire assez volontiers. Il n'eut pas à feindre l'épuisement : si la pesanteur sur Ganymède, en effet, était pour lui normale, la marche qu'il venait de fournir avait été longue, et plus encore la montée.

Il fut surpris néanmoins de s'apercevoir qu'il y avait pris plaisir. Pour la première fois de sa vie, il avait marché sans surveillance — tant humaine que mécanique — dans un monde où il se sentait physiquement chez lui ; un monde sans murailles, monde où il goûtait une solitude essentielle. L'air était vif et agréable, les vents soufflaient d'où bon leur semblait, la température qui régnait dans le col était loin d'atteindre les limites auxquelles on l'avait entraîné sous le Dôme lunaire, et l'immensité du ciel l'entourait, colorée d'indigo, mouchetée d'étoiles scintillantes.

Il lui faudrait faire très attention. Ce serait trop facile de se trouver « comme chez soi » sur Ganymède. On l'avait mis en garde contre cette facilité. Mais pour une raison ou pour une autre, il n'était pas parvenu

à comprendre que la réalité du danger ne serait pas simple, mais séduisante.

Les jeunes êtres le transportèrent avec précaution le long du chemin restant à parcourir jusqu'à la Colonie. Ils étaient restés aussi peu curieux qu'anonymes. Tel ne fut pas le cas pour Rullmann. L'air de stupeur incrédule sur le visage du savant, lorsqu'on introduisit Sweeney dans le bureau au plafond surélevé, aux murs taillés en plein roc, avait quelque chose d'absolument effrayant.

— « Qu'est-ce que c'est que ça? » fit-il.

— « On l'a trouvé en train de faire l'ascension du Col. Il avait dû se perdre. »

— « Impossible, » dit Rullmann. « Tout à fait impossible. »

Puis il sombra dans le silence, détaillant de la tête aux pieds le nouvel arrivant. Son expression de stupeur ne s'atténuait que légèrement.

La prolongation de cet examen minutieux donna à Sweeney le temps de faire un retour en arrière : Rullmann était plus vieux que n'en témoignaient les photos, mais la chose était naturelle ; il semblait même plutôt moins marqué par l'âge que Sweeney ne l'avait supposé. Maigre, en partie chauve, les épaules voûtées ; mais la confortable bedaine qu'accusaient les photos avait à présent presque disparu. De toute évidence, l'existence sur Ganymède l'avait un tant soit peu durci. Les photos n'avaient cependant pas préparé Sweeney à rencontrer le regard de cet homme : enfoncé et gênant, comme celui d'un hibou.

— « Feriez mieux de me dire qui vous êtes, » finit par dire Rullmann. « Et comment vous avez échoué ici? Vous n'êtes pas des nôtres, la chose est certaine. »

— « Je suis Donald Leverault Sweeney, » fut la réponse. « Peut-être ne suis-je pas des vôtres, mais ma mère m'a dit que si. C'est à bord de sa fusée que je suis venu ici. Elle disait que vous m'accepteriez parmi vous. »

Rullmann secoua la tête.

— « Ceci est également impossible. Excusez-moi, Mr. Sweeney, mais vous n'avez probablement pas idée de l'effet de bombe que vous causez ici. Admettons que vous soyez l'enfant de Shirley Leverault ; mais comment donc pouvez-vous vous trouver ici? Comment auriez-vous survécu pendant toute cette période? Qui vous a gardé en vie, qui vous a soigné, après notre départ? Et surtout, comment avez-vous pu échapper à l'Autorité du Port? Nous savons qu'elles ont découvert notre Laboratoire lunaire voici des années. Je puis à peine croire à votre existence même. »

Cependant, l'expression d'incrédulité absolue du savant s'atténuait de minute en minute. Il était, pensa Sweeney, prêt à « mordre ». Et pour cause : il avait devant lui Sweeney, respirant l'air de Ganymède, en supportant sans peine la pesanteur, avec la poussière de Ganymède sur sa peau glacée. Le fait, parmi d'autres, n'était pas discutable.

— « Les flics du Port ont découvert le Grand Dôme, c'est vrai, » dit Sweeney. « Mais jamais le petit. Papa fit sauter, avant qu'ils n'atterrissent,

le tunnel de communication. Il fut tué dans un éboulement de rocher. Je n'étais, bien sûr, rien qu'une cellule en boîte, à l'époque. »

— « Je vois, » fit Rullmann, pensif. « Nous avions repéré une explosion sur nos instruments de bord, lors du décollage, mais nous avons cru que c'était le début d'un bombardement, pour inattendu que cela parut. Ils n'ont donc pas détruit le Grand Laboratoire, finalement? »

— « Non, » dit Sweeney. (Rullmann devait sûrement le savoir. Les entretiens par radio entre Terre et Lune devaient être décelables d'ici, au moins de temps en temps.) « Quelques lignes de communication restaient encore : ma mère passait le plus clair de son temps à écouter les nouvelles. J'en fis autant, quand j'eus l'âge de comprendre. C'est ainsi que nous avons appris que la colonie de Ganymède n'avait pas été non plus bombardée. »

— « Mais quelles étaient vos sources d'énergie? »

— « La plus grande part venait de notre propre pile de strontium 90. Tout avait été mis à l'abri pour empêcher les policiers de déceler la moindre radiation vagabonde. Quand la pile, finalement, commença à s'épuiser, nous avons dû faire un branchement sur la ligne principale de l'accumulateur du Port, juste pour un minimum d'énergie au début, mais la saignée allait croissant. » Il eut un haussement d'épaules. « Tôt ou tard, ils devaient bien finir par nous repérer et c'est ce qui arriva. »

Rullmann garda un instant le silence, et Sweeney sut qu'il était en train de se livrer à des calculs mentaux appropriés, comparant les vingt ans de vie au ralenti du strontium 90 avec l'âge de Sweeney et la chronologie des Adaptés. Mais les chiffres, bien sûr, concordaient : le plan d'opération des Autorités du Port avait été très minutieusement mis au point quant aux petits détails de cet ordre.

— « Cela reste tout à fait stupéfiant, » dit Rullmann, « d'avoir à repenser l'événement dans sa totalité, après tant d'années. Avec toute la considération qui vous est due, Mr. Sweeney, il est difficile d'imaginer Shirley Leverault passant au travers d'une telle épreuve, et toute seule, encore, à l'exception d'un enfant dont la garde et le soin présentaient autant de difficultés techniques qu'une pile atomique. Je me souviens de Shirley comme d'une femme fragile, plutôt déprimée, se traînant après nous avec une apathie insouciante, uniquement parce que Robert contribuait au Projet. » Il eut un froncement de sourcils à l'évocation de ses souvenirs. « *C'est son travail,* » disait-elle, sans jamais chercher à en penser plus long.

— « Son travail à elle, c'était moi, » dit Sweeney d'une voix monotone. L'Autorité du Port avait essayé de l'entraîner à emprunter un ton d'amertume lorsqu'il parlait de sa mère, mais il n'avait jamais pu saisir la tonalité d'émotion qu'on lui voulait voir imiter ; il avait cependant découvert qu'en détachant les syllabes sans presque aucune inflexion, on était satisfait de l'effet obtenu. « Vous l'aviez méjugée, Dr. Rullmann, ou alors elle a changé après la mort de papa. Elle avait plus de tripes au ventre que dix personnes réunies. Et elle en a été payée, à la fin, dans la seule monnaie que connaissent les flics de là-bas. »

— « Excusez-moi, » dit Rullmann avec douceur. « Mais enfin, vous vous êtes enfui. Je suis sûr que tout s'est passé comme elle l'aurait voulu. D'où venait la fusée dont vous m'avez parlé? »

— « Eh bien, elle nous a toujours appartenu. Papa l'avait garée dans une cheminée naturelle, près du Dôme. Les flics ont fait irruption dans la salle d'instruction, et je me suis échappé par l'autre extrémité du Dôme, tandis qu'ils... s'occupaient de ma mère. Il n'y avait pour moi rien d'autre à faire. »

— « Bien sûr, bien sûr... » fit la voix basse et paisible de Rullmann. « Vous n'auriez pas tenu une seconde dans leur atmosphère. C'était la seule chose à faire. Continuez. »

— « Eh bien, je suis allé jusqu'à la fusée, je l'ai sortie. Je n'avais le temps de sauver rien d'autre que moi-même. Ils m'ont suivi tout le long du chemin, mais sans tirer. Je pense qu'un de leurs navires doit encore croiser là-haut. »

— « Nous verrons ça. Mais je crains que nous ne puissions rien faire d'autre que les localiser. Vous avez sauté en parachute, je suppose. »

— « Oui, c'était ma seule chance. Ils semblaient tenir à mon retour, de la pire façon. Ils doivent être en possession de la fusée, à présent, et des coordonnées de la Colonie. »

— « Oh ! cela fait des années qu'ils les connaissent, » dit Rullmann. « Vous avez eu de la chance, Mr. Sweeney, et de l'audace aussi. Vous apportez ici un sens du réflexe demeuré oublié, depuis notre première évasion. Mais un autre problème se pose. »

— « Oui? Lequel? Si je puis vous aider... »

— « Nous allons nous livrer à un test. Voyez-vous, quelque chose semble flotter, dans votre histoire ; et, cependant, je ne vois vraiment pas comment vous auriez pu devenir ce que vous êtes si vous n'êtes pas véritablement l'un d'entre nous. Il faudrait que nous en soyons sûrs. »

— « Mais certainement, » dit Sweeney, « allons-y. »

Rullmann lui fit signe de quitter le bureau et l'amena devant une porte basse, taillée dans la pierre. Le couloir qu'ils empruntèrent était si semblable à tous ceux qu'il avait connus pendant son séjour sur la Lune qu'il n'y prêta guère attention. Même la pesanteur, maintenant naturelle, la marche facile, l'air non artificiellement conditionné, étaient apaisants plutôt que propres à distraire l'attention. C'est l'idée du test qui tourmentait Sweeney, car il ne lui serait guère possible d'en modifier les résultats. Ou bien les experts du Port l'avaient constitué avec une habileté suffisante pour passer n'importe quel test, ou alors... ou alors, il n'aurait plus jamais aucune chance de devenir un être humain.

Rullmann lui fit un signe de tête. Ils pénétrèrent par une autre porte dans une salle oblongue, au plafond bas, meublée d'une demi-douzaine de planches de laboratoire et d'une quantité d'instruments en verre. L'air était ici plus agité, brassé, comme sur la Lune, par des ventilateurs. Quelqu'un se montra derrière un appareil d'analyse d'une hauteur impressionnante, aux tubes contournés, où circulaient d'innombrables petites bulles et se dirigea vers eux. Sweeney vit une femme de petite taille,

avec une chevelure blonde, des mains blanches, des yeux sombres, des pieds menus et agiles. Elle portait la classique veste blanche des techniciens au-dessus d'une jupe couleur prune.

— « Hello, Dr. Rullmann. Puis-je vous être utile? »

— « Certainement, Mikie, si vous pouvez laisser un instant de côté ce percolateur. J'aimerais effectuer une classification sanguine. Un nouveau venu parmi nous. D'accord? »

— « Entendu. Je vous demande une minute pour sortir les sérums. »

Elle s'éloigna d'eux pour retirer d'un autre meuble des ampoules qu'elle agita devant une lumière voilée. Sweeney l'observait. Il avait déjà vu des techniciens femmes, mais jamais d'aussi exemplaires, d'aussi libérées de toute contrainte, d'aussi... d'aussi près non plus. Il se sentait la tête vide et espérait qu'on ne lui demanderait pas de parler. Ses mains étaient moites de sueur, le sang battait dans son oreille interne, et il pensa qu'il aurait bien pu se mettre à crier.

Plongé depuis toujours dans une sorte d'adolescence prolongée et solitaire, il supportait moins que quiconque l'idée d'un test.

Mais sa prudence aiguë, sa lucidité, ne s'obscurcirent pas complètement. Le peu de surprise qu'avait témoigné la jeune femme à sa vue le frappa de nouveau et lui rappela l'attitude similaire des deux jeunes gens qui l'avaient découvert lors de l'ascension du Col. Quelle pouvait en être la raison? Le Dr. Rullmann n'était certainement pas, dans la Colonie, l'unique Adapté à connaître de vue tout un chacun, ni par conséquent, le seul à pouvoir être bouleversé à la vue d'un visage étranger. Chaque colon de Ganymède devait à présent connaître les plus imperceptibles rides de son prochain : chacun devait avoir présent dans sa mémoire le moindre geste, la moindre attitude, la moindre fossette, la moindre nuance, susceptible de l'aider à avertir les autres de la présence hostile du reste encombrant de l'humanité.

La jeune femme prit la main de Sweeney, dont la tension mentale tomba tout à fait un court instant. Puis quelque chose d'acéré s'enfonça au bout du majeur de sa main droite, d'où Mickie exprimait à présent des gouttelettes de sang pour les faire tomber sur de petites plaques d'une solution bleuâtre, disposées par groupes de trois sur un grand nombre de lamelles de verre fin. Des lamelles de microscope. Sweeney en avait déjà vu. Quant au sang, elle pouvait en prendre davantage si le cœur lui en disait...

Mais il revint obstinément à la question qui lui trottait dans la tête. Pourquoi les jeunes gens et Mickie n'avaient-ils manifesté aucune surprise à son sujet? Était-ce leur âge qui avait joué? Les colons fondateurs de Ganymède se connaissaient de vue les uns les autres et connaissaient leurs enfants ; tandis que les plus jeunes, pour qui tout demeure essentiellement nouveau, ne pouvaient rien trouver d'étrange à un visage d'inconnu.

Des enfants! Ainsi les Adaptés pouvaient en avoir. Ce point n'avait jamais été effleuré, lors de l'existence lunaire de Sweeney. Evidemment,

cela n'avait pour lui, sur un plan personnel, aucune signification. Non. Aucune.

— « Mais vous tremblez? » dit la jeune femme d'une voix inquiète. « Ce n'était qu'une toute petite entaille ! Vous feriez mieux de vous asseoir. »

— « Bien sûr, » fit aussitôt Rullmann. « Vous avez été soumis à de fortes émotions, Mr. Sweeney. Excusez mon inadvertance. Tout sera fini dans un instant. »

Sweeney, plein de reconnaissance, prit un siège et essaya de ne penser à rien. Rullmann et la jeune femme étaient également assis tous les deux, à présent, sur une des banquettes et examinaient au microscope les petites flaques du sang dilué que Mickie avait prélevé sur Sweeney.

— « Type O, Rh négatif, » dit la jeune femme. Rullmann prenait des notes. « MsMs, P Négatif, cDE/cde(Lutheran A Négatif, Kell-Cellano Négatif, Lewis a-moins b-plus. »

— « Hum ! » fit Rullmann d'un ton blasé. « Et puis Duffy a-négatif, Jk-a, U Positif, J-Positif. Excellent déblayage. Cela ne vous dit rien? »

— « Cela devrait... » dit-elle, regardant Sweeney d'un air pensif. « Vous voulez donc le test comparatif? »

Rullmann acquiesça. La jeune femme retourna auprès de Sweeney et, avec une détente de ressort, la lancette revint se planter sur l'un des autres doigts. Puis, elle alla se rasseoir, Sweeney entendit le même petit sifflement, et il la vit, cette fois, frotter son propre médius gauche contre une lamelle.

— « Il y a compatibilité, docteur Rullmann. »

Rullmann se tourna vers Sweeney et, pour la première fois, eut un sourire.

— « Vous êtes reçu, » dit-il. Il semblait se réjouir sincèrement. « Soyez le bienvenu, Mr. Sweeney. Si vous voulez bien revenir à présent dans mon bureau, nous verrons à vous loger dans les quartiers résidentiels et, cela va de soi, à vous trouver un travail — nous ne manquons pas de postes. Merci, Mickie. »

— « Je vous en prie. Au revoir, Mr. Sweeney. Il semble que nous aurons des tas d'occasions de nous revoir. »

Sweeney inclina la tête en avalant sa salive. Il ne retrouva le contrôle de sa voix qu'une fois de retour dans le bureau de Rullmann.

— « Que signifie tout ceci, Dr. Rullmann? J'entends bien que vous m'avez fait faire une analyse sanguine pour classification, mais que vous a-t-elle appris? »

— « Votre bonne foi, » dit Rullman. « Les groupes sanguins sont héréditaires. Ils suivent, rigoureusement, les lois de Mendel. Votre type sanguin m'a donné votre identité, non en tant qu'individu, mais en tant que membre d'une certaine famille. En d'autres termes, les analyses m'ont prouvé que vous êtes réellement celui que vous prétendez être : un descendant de Bob Sweeney et de Shirley Leverault. »

— « Je vois. Mais vous avez ensuite fait subir un test de comparaison à l'assistante. Pourquoi ce dernier? »

— « Il concerne les facteurs soi-disant individuels, ceux qui apparaissent seulement à l'intérieur d'une même famille, et non dans l'ensemble d'une population. Ainsi, Mr. Sweeney, pour autant que nous puissions ici faire foi aux résultats obtenus, Michaella Leverault est votre nièce. »

II

Pour la dixième fois, au moins, en deux mois, Mickie regardait Sweeney avec stupeur, en un mélange d'amusement et d'inquiétude.

— « Ecoute, » dit-elle, « d'où t'est donc venue cette fameuse idée? »

La question, comme d'habitude, était insidieuse, mais Sweeney prit son temps. Mickie savait qu'il répondait toujours avec lenteur aux questions, semblant même parfois ne pas les entendre du tout. Le besoin d'une telle habitude de défense était tristement évident pour Sweeney, et il ne faisait que retarder le moment où cette même évidence éclaterait aux yeux des habitants de Ganymède. Seul, le côté manifestement, pathologiquement introverti de son caractère avait, jusqu'à présent, pu servir de prétexte pour éloigner de lui tout soupçon à ce propos.

Tôt ou tard, Sweeney en avait la certitude, ce soupçon naîtrait. Sweeney n'avait nulle expérience des femmes, mais il n'en gardait pas moins la conviction que Mickie était un échantillon exceptionnel. Sa rapidité pénétrante de pensée frisait parfois la télépathie.

Il rumina la question, appuyé au garde-fou qui entourait la saillie au bas de la montagne, contemplant la Gouge d'un air réfléchi, élaborant sa réponse. Chaque jour, il devait abréger cette période de rumination des questions posées, dont, pourtant, à son grand tourment, la difficulté ne faisait que croître.

— « Des flics du Port, » répondit-il. « Je n'ai que deux réponses à ta question, Mickie : tout ce que ma mère n'a pu m'apprendre, je l'ai su en espionnant la police. »

Mickie, à son tour, plongea son regard dans les brumes de la Gouge. C'était par une chaude journée d'été, chaude et longue — trois jours terrestres et demi, car le satellite se trouvait du côté éclairé de Jupiter et se rapprochait sans cesse du soleil, en même temps que la planète principale. Le vent qui soufflait de ce côté de la montagne, par une sorte d'embouchure du rocher, était doux et changeant et ne troublait nullement l'énorme enchevêtrement de plantes grimpantes et de racines comblant le fond de la grande vallée.

Cependant, malgré les apparences, tout n'était pas calme, là-bas. Il y avait beaucoup plus de roulements et de grondements de rocs qui s'écroulent et d'avalanches lointaines, qu'on n'en percevait dans la saison froide. Les racines, dures comme du granit, poussaient rapidement pendant leur brève période de croissance, creusaient avec insistance les parois de la vallée, amenant en surface des plantes et des pierres nouvelles. Dans les falaises, l'accroissement de température faisait passer l'eau cristallisée de l'état de Glace N° IV à l'état N° III ; cette eau sous pression accusait

une brusque saute de volume qui scindait les couches rocheuses. Sweeney connaissait le processus : exfoliation. Le phénomène était courant sur la Lune, bien que ses causes y fussent légèrement différentes. Mais là-bas aussi, il provoquait des glissements de terrain.

Tous ces grondements irréguliers, incessants, ce tonnerre assourdi étaient ceux du plein été dans la Gouge. Ces bruits devaient être aussi paisibles pour l'oreille de Sweeney qu'à celle des Terriens le bourdonnement d'une abeille (bruit dont il n'avait jamais fait l'expérience, sauf dans ses lectures). Et comme partout, aux époques d'éclosion et de croissance, les plantes d'en bas, aux torsions monstrueuses, dégageaient jusqu'aux lieux où vivaient les Adaptés une senteur rafraîchissante et heureuse, celle, tout à fait particulière, de la lutte à mort des végétaux, qui berce les narines et les glandes de l'animal, lui faisant oublier les combats passés de son propre règne.

Ganymède, en fin de compte, était un monde de délices, même pour un homme mort. Ou seulement pour cet homme, peut-être.

— « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les policiers du Port perdaient leur temps à lancer et à rattraper des mensonges comme des balles, » dit enfin Mickie. « Ils savaient bien, eux, que nous n'avions jamais opéré de raids. Nous n'avons jamais quitté Ganymède depuis notre venue ici et nous n'aurions pu en partir, même si nous l'avions voulu. Pourquoi prétendre le contraire? Pourquoi en parlaient-ils comme d'un fait avéré, surtout s'ils ne se doutaient pas que vous écoutiez? Cela n'a aucun sens. »

— « Je l'ignore, » dit Sweeney. « L'idée que ces raids n'avaient jamais eu lieu n'a jamais pénétré mon cerveau. Si j'avais pensé le moins du monde qu'ils pouvaient ne pas dire la vérité, j'aurais recherché les pistes susceptibles de m'expliquer leur attitude. Mais il est trop tard maintenant : je ne puis que me borner aux hypothèses. »

— « Tu dois bien avoir entendu quelque chose. Quelque chose dont tu n'as pas consciemment le souvenir. Je peux en faire, moi aussi, des hypothèses, mais ce sont les tiennes qui comptent. Tu les écoutais, pas moi. Fais un effort, Don. »

— « Eh bien, » dit Sweeney, « peut-être ignoraient-ils que ce qu'ils disaient n'était pas fondé. Aucune loi ne stipule que la vérité doit être dite par leurs patrons aux policiers du Port. Ils sont de retour sur Terre ; j'habitais sur la Lune, eux aussi. Et ils avaient l'air joliment convaincus ; le sujet ne cessait de revenir dans les conversations, tout le temps, et on l'abordait cavalièrement, comme si chacun savait de quoi il retournait. Ils croyaient tous que de Ganymède partaient des offensives interplanétaires dont le rayon d'action atteignait l'orbite de Mars. C'était un fait établi. C'est ainsi que je l'entendais dire. »

— « Cela se tient, » dit Mickie.

Au lieu de regarder Sweeney, cependant, elle se pencha davantage sur l'abîme, joignant étroitement ses mains devant elle, tandis que sa jeune gorge reposait légèrement sur la balustrade. Sweeney prit longuement

sa respiration. L'effluve végétal venu d'en bas ne semblait plus soudain qu'un bercement unique.

— « Dis-moi, Don, quand as-tu entendu les policiers aborder ce sujet pour la première fois? »

L'attention de Sweeney, un instant détournée, se referma sur le centre glacé de son être, si brutalement qu'elle sembla laisser derrière elle une meurtrissure éclatante, comme si un fouet venait de cingler son cerveau à nu. Mickie était dangereuse, très dangereuse. Il ne fallait pas l'oublier.

— « Quand? Je l'ignore, Mickie. Tous les jours se ressemblaient. C'est vers la fin, je crois. Dans mon enfance, je les entendais parler de nous comme de criminels, mais je n'arrivais pas à me représenter pourquoi. Je supposais que c'était le fait de n'être pas comme eux, voilà tout. Ce n'est qu'à la fin, qu'ils se sont mis à parler de crimes d'un caractère particulier. Et même alors, cela n'avait pas grande signification pour moi. Ma mère ni moi n'avions jamais joué aux fusées-corsaires, c'est certain. »

— « Seulement à la fin. C'est bien ce que je pensais. Ils se sont mis à tenir ce genre de propos pour la première fois quand vos sources d'énergie ont commencé à faiblir. N'est-ce pas? »

Sweeney consacra à ces derniers mots un long moment de réflexion, au moins double de ce qu'aurait demandé vis-à-vis de Mickie une ordinaire prudence. Il savait déjà où les questions de Mickie allaient l'entraîner. Une réponse rapide eût été fatale en l'occurence. Il devait feindre de chercher, non sans un douloureux effort, à ramener du fond de lui-même des renseignements demeurés sans signification. Au bout d'un instant, il parla :

— « Oui, c'était à peu près à cette époque... J'avais commencé à réduire nos branchements d'écoute sur leurs lignes : cela ne nous consommait guère d'énergie, mais nous avions besoin de la totalité de celle-ci. Sans doute ai-je manqué les parties importantes de leurs entretiens, c'est possible. »

— « Non, » fit Mickie, implacablement. « Je pense que tu as tout entendu. Ou du moins tout ce qu'on avait l'intention de te faire entendre. Et je crois, Don, que tu l'as interprété exactement dans le sens que l'on souhaitait. »

— « C'est possible, » dit lentement Sweeney. « Je n'étais qu'un enfant. J'aurai pris tout ce qui me tombait dans l'oreille pour argent comptant. Mais alors, cela voudrait dire qu'ils savaient où nous étions? Je m'en étonne. Je ne me souviens pas avec précision, mais je ne crois pas que nous avions alors commencé nos soustractions clandestines d'énergie. Nous en étions toujours à projeter, à l'époque, l'installation d'une cellule solaire en surface. »

— « Non, non. Ils ont dû savoir que vous étiez là-bas des années avant que vous ne leur subtilisiez de l'énergie. Rullmann en a parlé récemment. Il existe des procédés élémentaires de détection, même pour un branchement sur ligne téléphonique, et votre batterie au strontium n'aurait pu, de toute façon, rester longtemps secrète. Ils se sont contentés d'attendre d'avoir la certitude de vous tenir à leur merci pour attaquer.

C'est leur manière de raisonner. Dans l'intervalle, ils vous ont bourré de bobards quand vous écoutiez aux portes. »

Autant pour l'histoire que les flics avaient dit à Sweeney de raconter. Seul l'abîme de stupidité qu'elle supposait chez les Adaptés l'avait rendue jusqu'ici défendable ; nul ne pense, du moins a priori, que son adversaire puisse le prendre pour un crétin microcéphale. L'illusion avait duré deux mois, elle ne durerait jamais trois cents jours.

— « Pourquoi auraient-ils fait ça ? » dit Sweeney. « Ils devaient nous exterminer dès qu'ils le pourraient, dès la mise au point du moyen d'opérer sans détruire nos équipements. Pourquoi dès lors se soucier en plus de nos pensées ? »

— « Pour vous torturer, » dit Mickie, raidissant et resserrant ses mains autour de la barre d'appui, avec un réflexe de griffes d'oiseau sur un perchoir. Son regard traversa la vallée désertique pour s'arrêter à la chaîne de montagnes qui s'entassaient dans le lointain. « Ils voulaient vous faire penser que tout ce qu'avait projeté ou réalisé votre peuple était réduit à néant, que nous n'étions devenus rien d'autre que des animaux dépravés. Ne pouvant s'en prendre immédiatement à toi ou à ta mère, ils s'amusaient à vous intoxiquer pendant leur travail. Peut-être pensaient-ils que cela concourrait à vous énerver, vous induirait à commettre une faute qui leur aurait rendu plus facile le travail d'approche. Ou peut-être simplement pour le plaisir — parce que cela leur donnait bonne conscience. »

— « Peut-être, en effet, » répondit Sweeney, après un court silence. « Ou peut-être pas. Je n'en sais rien, Mickie. »

Elle se tourna brusquement vers lui et le saisit aux épaules. Ses yeux bleus avaient une pureté de cristal.

— « Comment pourrais-tu savoir, » dit-elle en lui meurtrissant les muscles, « comment pourrais-tu savoir quoi que ce soit quand personne n'était là pour te le dire ? La Terre à présent doit fourmiller de mensonges sur notre compte — des mensonges et rien d'autre. Il faut les oublier — les oublier tous — exactement comme si tu venais de naître. Tu viens de naître, Don, crois-moi. A l'instant. Tout ce qu'on t'a fait absorber sur la Lune n'était que mensonges ; il va falloir te mettre à apprendre la vérité d'ici, à l'apprendre à partir du commencement. »

Elle le tint contre elle un instant encore. Elle le secouait littéralement. Sweeney ne savait que dire, il ne savait même pas quelle émotion contrefaire. Celle qu'il éprouvait lui était encore presque inconnue. Il n'osait la laisser voir, la garder pour lui seul, la laisser disparaître. Il ne pouvait même pas cligner des yeux sous le regard de Mickie planté violemment dans le sien.

Après tout, il était réellement né quelque temps auparavant. Mort-né, d'ailleurs.

La douloureuse pression des dix doigts sur ses épaules ne fut plus soudain qu'un reste de picotement à la surface de la région meurtrie, et Mickie laissa retomber ses mains. Son regard se porta au loin, traversant à nouveau la vallée.

— « Ce n'est pas l'usage, » dit-elle avec confusion. « Je suis désolée. Sacrée manière pour une fille de parler à son oncle. »

— « Ce n'est rien, Mickie. Tu m'as intéressé. »

— « Je n'en doute pas... Marchons un peu, Don. J'en ai assez du spectacle de la vallée. »

Déjà, elle retournait à grands pas vers la montagne au profil menaçant sous laquelle habitait la Colonie.



Sweeney la regarda partir, son sang de glace lui bourdonnant aux oreilles. C'était terrible de ne pouvoir penser ; il n'avait jamais connu un tel vertige avant de rencontrer Mickie, mais il semblait maintenant que ce vertige ne le quitterait définitivement plus — il s'estompait quelquefois, mais sans jamais disparaître. Il avait été terriblement heureux, tout au début, de penser que l'étroite parenté sanguine entre Mickie et lui-même (lien génétique des plus réels puisque Sweeney était effectivement le fils Adapté de Shirley Leverault) l'empêcherait, comme le veut la coutume sur Terre, de porter un intérêt trop vif à la jeune fille. Mais cela n'avait pas été le cas : les tabous terrestres étaient lettre morte sur Ganymède, où ce cas particulier d'interdiction avait été sommairement jeté par-dessus bord. Rullmann lui en avait donné la raison.

— « Ne vous mettez pas martel en tête à ce sujet, » avait-il dit le jour même du test, riant franchement au visage stupéfait de Sweeney. « Nous n'avons pas la moindre raison, sur un plan génétique, d'interdire les mariages consanguins, bien au contraire. Dans un groupe réduit comme le nôtre, l'influence évolutive la plus forte et la plus immédiate est la dérivation génétique. Faute de mesures prises pour la prévenir, des gènes non fixés seront gaspillés à chaque génération nouvelle. Nous ne pouvons évidemment nous permettre un tel état de choses, sous peine de devenir rapidement un groupe sans individualité réelle : tout le monde se ressemblerait d'une façon aussi définitive qu'absolument imprévisible. Aucun tabou ne se justifie s'il risque d'entraîner de telles conséquences. »

Rullmann avait poursuivi sur ce sujet, disant que la simple tolérance de l'union consanguine ne pouvait en soi mettre un frein à la dispersion génétique ; que sous certains rapports, même, elle la favorisait, et que la Colonie était en train de prendre des mesures positives pour circonvenir cette dispersion, mesures qui ne commenceraient à porter des fruits que d'ici huit générations. Il s'était mis alors à parler d'isomorphisme, de récession cadavérique, à écrire de savantes formules aux allures de cryptogrammes sur la feuille de mica qu'il avait sous les yeux ; puis, soudain, il avait levé ceux-ci et découvert qu'on ne l'écoutait plus. Cela aussi l'avait amusé.

Sweeney n'avait guère attaché d'importance à tout cela. Il était conscient de son ignorance. Par ailleurs, les plans d'avenir de la Colonie ne signifiaient rien pour lui. Il était sur Ganymède pour la faire disparaître. Et pour autant que Mickie le concernât, il savait qu'il ne serait

jamais lui-même régi que par la solitude fondamentale qui commandait à tous ses actes et à toutes ses impressions.

Mais il avait été suffoqué de découvrir — au moins en secret — que cette même solitude régissait dans la Colonie la conduite de n'importe quel être, à la seule exception possible de Rullmann.

Mickie eut un regard en arrière. Puis, le visage durci, accéléra sa marche. Sweeney la suivit, sachant qu'il le fallait, mais il s'efforçait toujours de penser.

Nombre des informations reçues au sujet de la Colonie, si elles étaient vraies — et chaque détail au moins qu'il avait été à même de vérifier avait victorieusement passé ce test — lui avait désappris ce que les policiers du Port avaient enseigné. Ceux-ci, par exemple, avaient affirmé que les soi-disant raids interplanétaires visaient deux buts : l'un, d'importance secondaire, était le ravitaillement en nourriture et en matériel, le but premier étant l'accroissement des effectifs de la Colonie par la capture d'êtres normaux en vue de leur Adaptation.

Or, il était pour le moins certain qu'à présent, ce genre d'expédition n'avait plus cours, et Sweeney inclinait à croire Mickie dans son démenti qu'elles aient jamais eu lieu antérieurement. Une fois assimilées les lois balistiques des croisières interplanétaires, on comprenait que toute action de piraterie dans ce domaine est une entreprise vaine, simplement parce que les résultats ne valent pas la dépense d'efforts fournis. Mais, outre cette objection convaincante, il y avait l'impossibilité du motif imputé par la police du Port aux habitants de Ganymède. La raison essentielle invoquée pour ces raids était une absurdité : les habitants de la Colonie étaient féconds et n'avaient donc pas besoin de recrues extérieures ; en outre, la transformation en Adapté d'un Adulte humain normal était impossible — la pantropie devant commencer avant la conception même, comme ç'avait été le cas pour Sweeney.

Conséquence désastreuse, la réciproque ne semblait pas moins vraie : Sweeney n'avait jamais pu découvrir, à la Colonie, quelqu'un qui crût possible la conversion symétrique de l'Adapté en être humain. La promesse qu'avaient fait miroiter à ses yeux — jamais, il est vrai, de façon directe — les policiers du Port, n'apparaissait dès lors fondée sur rien de plus solide que du vent. S'il y avait le moindre espoir de ramener cependant à la vie humaine un être comme Sweeney, seul Rullmann en savait quelque chose, et Sweeney se devait d'être, en l'interrogeant, d'une infinie prudence. Le savant avait déjà émis quelques déductions gênantes, à partir de faits isolés et de mensonges d'envergure que lui avait débités Sweeney, sur l'ordre des policiers. Comme tout un chacun sur Ganymède, Sweeney avait appris à respecter l'esprit de décision et le courage incarnés dans tous les actes et propos de Rullmann ; mais plus que tout un chacun, Sweeney redoutait la faculté de jugement du savant.

Il attendait, avec un fatalisme dont seule le distrayait Mickie Leverault, que le regard de Rullmann lût en lui, le traversant jusqu'à l'autre

rive de cette vallée, désertique comme la Gouge, qu'était l'enchevêtrement glacé tenant lieu à Sweeney d'âme humaine.

Restait cependant la question du crime.

Il faut que ces hommes nous reviennent.

Pourquoi?

Parce que nous avons besoin de savoir ce qu'ils savent.

Pourquoi ne pas le leur demander?

Ils ne nous le diraient pas.

Pourquoi pas?

Parce qu'ils ont peur.

Pourquoi?

Parce qu'ils ont commis un crime.

Pourquoi cela les rendrait-ils craintifs?

Parce qu'il faut qu'ils soient châtiés.

Pourquoi?

SILENCE

Ainsi, la question du crime restait posée.

Il ne s'agissait point des raids invoqués. Fussent-ils venus à bout de l'impossible en exerçant la piraterie interstellaire, là n'aurait pas été le crime premier des habitants de Ganymède, celui qui avait fait de ce satellite le premier refuge choisi par les Adaptés, celui d'où avait découlé toute la technique de la pantropie. Quel crime fondamental avaient commis les ancêtres des Adaptés, quel crime les avait forcés à abandonner leurs descendants sur Ganymède, d'une façon que ceux-ci avaient eu tout lieu de croire définitive? La responsabilité n'incombait pas aux enfants, la chose n'était également que trop évidente. Ces derniers n'avaient jamais vécu le moins du monde sur Terre. Ils étaient nés et avaient grandi sur la Lune dans le secret le plus rigoureux. Le prétexte invoqué par les policiers, d'un crime très ancien, pour le retour des Colons, était un autre mensonge, comme les histoires de piraterie. Si un crime avait été commis sur Terre, il n'avait pu l'être que par des Terriens normaux, dont les rejetons réfrigérés erraient à présent à la surface de Ganymède. Par personne d'autre.

Sauf, bien sûr, par Rullmann. C'était, sur la Lune, comme sur Ganymède, une idée communément répandue, que Rullmann avait été jadis un être humain terrestre normal. C'était impossible, mais on s'accordait à le supposer. Rullmann lui-même, à ce propos, avait une position de fuite plutôt que de dénégation. Peut-être le crime avait-il été son œuvre à lui seul, puisqu'il n'existait personne d'autre ayant pu le commettre? Mais quel crime? Personne, sur Ganymède, n'eût pu — ni voulu — le dire à Sweeney. Aucun Colon n'y croyait. La plupart pensaient que tout ce qu'on retenait à leur charge était de ne pas ressembler aux êtres humains « normaux » ; une minorité — l'exception — pensait que le développement même de la pantropie constituait le crime essentiel. Ce dont, très évidemment, Rullmann était coupable, si « coupable » est le mot qui convient.

Que la pantropie, ou la responsabilité de son développement, fût considérée comme un crime, restait pour Sweeney un mystère ; mais il y avait bon nombre d'autres détails ignorés de lui concernant les lois et les normes terrestres. Aussi ne perdit-il pas plus avant son temps à se casser la tête. Si la Terre nommait crime l'invention de la pantropie, parfait. Et les Autorités du Port lui avaient déjà recommandé de ne pas manquer de ramener Rullmann, quitte à tenir pour négligeable un cruel échec dans l'accomplissement des autres instructions. C'était là une réponse et elle suffisait.

Que les policiers n'avaient-ils ainsi parlé dès le début? Et pourquoi, si la pantropie était un crime, avaient-ils perpétré le crime identique — en le créant justement, lui, Sweeney?

Ayant pris du retard, il activa le pas. Mickie avait déjà disparu sous l'arcade sourcillière menaçante de la grande caverne d'entrée. Sa mémoire ne pouvait noter maintenant lequel des douze petits passages elle avait emprunté, et lui-même ne connaissait pas l'aboutissement de plus de deux d'entre eux. Il en choisit un au hasard.

Au bout de quelques tours, il était irrémédiablement perdu.

La chose était inhabituelle, sans avoir rien d'absolument inattendu. Le réseau de tunnels souterrains du Mont π était un labyrinthe, non seulement naturel, mais calculé. En forant leur cité dans la roche, les Adaptés avaient pris en considération la possibilité d'être un jour recherchés par des hommes en armes, venus des espaces. Aucun de ceux-ci n'aurait jamais pu, une fois sous la montagne, trouver son chemin de sortie, sans l'aide d'un Adapté ayant en mémoire les détails du dédale ; et il n'aurait jamais trouvé un Adapté, non plus. L'assimilation mnémotechnique du plan était la seule clef, car il n'existait aucune carte du labyrinthe, et une loi draconienne faisait interdiction aux colons d'en établir une.

Sweeney avait peut-être en mémoire la moitié du plan. S'il ne rencontrait personne de connaissance — car, après tout, si jamais personne se cachait, ce n'était pas de lui — il pouvait espérer pénétrer tôt ou tard dans une région familière. Dans l'intervalle, il était curieux d'observer tout ce qu'il y avait à voir.

Sa première découverte de quelque intérêt fut le Dr. Rullmann. Le savant sortait d'un tunnel formant avec celui où se trouvait Sweeney un angle de vingt degrés et s'éloignait sans l'avoir remarqué. Après un instant d'hésitation, Sweeney se mit à le suivre, dans le plus grand silence possible. Le bruyant système de ventilation aidait à couvrir le bruit de ses pas.

Rullmann avait coutume de disparaître de la vie civile pour des périodes s'étendant d'une demi-journée à une semaine. Où il allait, ce qu'il y faisait, ceux qui pouvaient le savoir n'en soufflaient mot. Peut-être était-ce à présent une chance pour Sweeney de la découvrir par ses propres moyens. Il n'était pas impossible, certes, que les éclipses de Rullmann fussent liées à la crise climatique qui menaçait Ganymède, et à laquelle Sweeney avait entendu faire un nombre croissant d'allu-

sions. D'autre part... qu'y avait-il, d'autre part? Nul mal, en tout cas, à enquêter là-dessus.

Rullmann marchait rapidement, le menton enfoncé dans la poitrine, semblant utiliser un chemin si familier qu'il aurait pu s'y rendre les yeux fermés. Sweeney faillit perdre une fois sa trace, après quoi il réduisit légèrement, avec précaution, l'intervalle qui les séparait ; le labyrinthe était suffisamment complexe pour offrir quantité de refuges immédiats, au cas où Rullmann aurait tendance à faire demi-tour. Tout en se déplaçant, le savant émettait des sons sans signification, plutôt psalmodiés que prononcés, selon des séries imprévisibles mais structurées. Ils n'avaient aucun sens de communication verbale, n'actionnaient pas de mécanismes, ne servaient point à Rullmann de sauf-conduit — comme le prouvait le fait que Sweeney poursuivait le même trajet sans faire le moindre bruit. En vérité, Rullmann lui-même semblait à peine s'apercevoir de celui qu'il faisait.

Sweeney était intrigué. Il n'avait jamais, à ce jour, entendu quelqu'un simplement fredonner.

La roche, sous les pas de Sweeney, commença à s'incliner en pente douce, mais continue. En même temps, il remarqua que l'air était notablement chaud, et que la température augmentait à chaque pas.

Un bruit confus de machines en marche emplissait l'atmosphère de ses vibrations.

Il se mit à faire plus chaud, plus chaud encore, mais Rullmann n'avait pas d'hésitation.

Le bruit — que Sweeney pouvait maintenant identifier comme étant émis par des pompes, en grand nombre — allait également croissant. Les deux hommes descendaient maintenant un long couloir rectiligne, que bordaient, plutôt que des issues du labyrinthe, des portes closes. L'éclairage était défectueux, mais Sweeney n'en laissa pas moins Rullmann prendre une avance respectable. Vers l'autre extrémité du couloir, la chaleur se mit à diminuer, au grand soulagement de Sweeney, qui avait commencé à se sentir sérieusement étourdi. Nul signe chez Rullmann qu'il se sût suivi.

A l'extrémité du couloir, Rullmann plongea brusquement dans une entrée latérale formant la partie supérieure d'un escalier de pierre, que parcourait de haut en bas un courant d'air chaud tout à fait perceptible. L'air chaud, Sweeney ne l'ignorait pas, a tendance à s'élever dans un champ de gravité normale ; qu'il prît la direction opposée dépassait son imagination, d'autant qu'aucune soufflerie, apparemment, ne fonctionnait à ce niveau. Le courant d'air, suivant la même direction que Rullmann, ne manquerait pas de lui transmettre le moindre bruit. Sweeney descendit prudemment sur la pointe des pieds.

Rullmann n'était plus en vue quand il déboucha au pied de l'escalier. Il avait devant lui un large passage, haut de plafond, s'incurvant légèrement vers la droite, ce qui limitait le champ de vision. Le long de la partie courbe, régulièrement espacées, se trouvaient des machines au

profil ramassé, que flanquaient, en spirales élevées, des tubulures de métal : c'était de là que venaient les bruits entendus par Sweeney.

Ici régnait à nouveau le froid : un froid anormal, étant donné le fort courant d'air chaud qui descendait l'escalier. Il y avait, pensa Sweeney, quelque chose de foncièrement détraqué dans la façon dont jouaient par ici les lois de la thermodynamique.

Il avança avec précaution. Dès qu'il eût fait quelques pas et dépassé le niveau de la première des machines en marche — effectivement, c'est au voisinage des tubulures brillantes qu'il faisait le plus froid, comme si, en fait, le froid eût irradié d'elles — ce qu'il découvrit n'était autre qu'un caisson à air. En service, de surcroît : la porte extérieure était scellée, mais une petite lumière, sur le côté, disait que le circuit d'air fonctionnait. A l'opposé, sur l'autre paroi, une rangée de vestiaires à scaphandres spatiaux, dont l'un était ouvert et inoccupé.

Mais c'est l'inscription peinte sur la soupape du caisson qui, en définitive, remit les choses au point. Elle disait :

LABORATOIRE DE PANTROPIE N° 1.

Défense d'approcher — Danger.

***

Sweeney, dans un accès de panique, eut un brusque saut de côté, comme pourrait avoir un homme recherché pour meurtre à la vue d'un signal annonçant « cinquante mille volts ». Tout était clair, à présent. Il n'y avait rien d'anormal, dans la thermodynamique du couloir, qui n'eut son anomalie correspondante à l'intérieur de chaque réfrigérateur. Les énormes machines étaient des pompes, parfaitement, des pompes de chaleur. Si les tubes enroulés ne portaient pas de couche de givre, ce n'était dû qu'à l'absence de vapeur d'eau dans l'air de Ganymède ; ils n'en absorbaient pas moins la chaleur de cet air, la transférant de l'autre côté du mur taillé en plein roc, dans le laboratoire de pantropie.

Rien d'étonnant, dès lors, que le laboratoire fût hermétiquement isolé de l'ensemble du labyrinthe par une poche à air, ni que Rullmann eût dû revêtir un scaphandre conditionné pour traverser celle-ci.

Il faisait chaud de l'autre côté. Trop chaud pour un Adapté. Mais quel genre d'Adapté?

Et de quel secours pouvait être la pantropie à Rullmann, à présent? Cette phase historique était supposée révolue, la page tournée. Pourtant, ce qui se passait dans ce laboratoire était, de toute évidence, aussi étranger à l'atmosphère de Ganymède, que celle-ci pouvait l'être au milieu terrestre.

A est à B ce que B est à C.

Mais C est-il égal à B ou à A?

Rullmann, face à l'impossibilité de créer des types nouveaux, était-il en train d'essayer de *réadapter son peuple à la vie sur Terre?*

Il devait y avoir, de ce côté de la paroi, des cadrans donnant davan-

tage d'indications sur ce qu'il en était de l'autre côté. De fait, ils étaient là, dans une petite embrasure bien protégée, que Sweeney, dans son émotion, n'avait pas remarquée, au premier coup d'œil. Leurs données étaient les suivantes :

Degrés Fahrenheit	Millibars
59	614
	— 30
Point de saturation	Tension Oxygène. 10 mm. Mercure
47	140

Certains de ces chiffres ne signifiaient rien pour Sweeney : il n'avait jamais vu jusqu'ici mesurer une pression en millibars, sinon par le cadran qui l'enregistrait laconiquement sous ses yeux ; il ne savait pas davantage comment se calcule le degré d'humidité d'une atmosphère, à partir du point de saturation. Quant à l'échelle Fahrenheit, elle lui était vaguement familière, juste assez pour qu'il eût le procédé de conversion en degrés centigrades.

Mais ces mots : *Tension en Oxygène!*

Il y avait une planète, et une seule, où cette mesure pouvait avoir un sens.

Sweeney se mit à courir.

***

Quoique encore hors d'haleine, il ne courait plus lorsqu'il parvint au bureau de Rullmann. Ayant conscience qu'il serait incapable de retraverser le laboratoire, avec cette chaleur qui l'assaillait de toutes parts, et sachant enfin, au moins en partie, ce qu'elle signifiait, il avait fait route dans la direction opposée, dépassé les thermotransformateurs géants, et retrouvé, sans savoir comment, son chemin de l'autre côté.

Il avait, dans sa marche errante, couvert plus de trois milles, et fait plusieurs découvertes nouvelles qui l'avaient remué presque aussi violemment que la première.

Il doutait tout à fait d'avoir gardé même une once de raison. Mais il fallait qu'il sache. Rien ne lui importait, maintenant, que la réponse à cette question primordiale : le fondement décisif ou l'anéantissement de cet espoir qui si longtemps l'avait fait vivre.

Rullmann était déjà de retour dans le bureau et semblait comme assiégé par son état-major. Sweeney se fraya un chemin à travers cet entourage, la mâchoire tendue, le diaphragme douloureux.

— « Cette fois, nous fermerons toutes les issues de sécurité, sans exception, » disait Rullmann au téléphone. « Les zones de pression vont être trop fortes pour nous permettre de compter sur les seules fermetures extérieures. Veillez à ce que chacun sache où il doit se trouver, dès que sonnera l'alerte, et que dès lors, il ne bouge plus d'un pouce. Nous ne tenons pas à ce que quelqu'un se trouve coincé entre les portes pendant

la durée de la tempête, qui peut nous tomber dessus dans les délais les plus rapprochés. »

Il y eut un murmure au téléphone et l'on raccrocha.

— « Hallam, où en est la moisson? Il vous reste moins d'une semaine, vous le savez? »

— « Oui, Dr. Rullmann. Nous aurons fini à temps. »

— « Autre chose, encore... oh! bonjour, Donald. Que se passe-t-il? Vous avez une mine de papier mâché. Je suis plutôt pressé, aussi soyez bref, s'il vous plaît. »

— « Je serai bref, » dit Sweeney. « Tout tiendra en une seule question, si je puis vous la poser en tête à tête. Tout juste quelques secondes. »

Rullmann fronça ses sourcils roux, mais après avoir observé avec plus d'attention le visage de Sweeney, le savant acquiesça de la tête et se leva.

— « Passons donc à côté.

» ... Et maintenant, mon petit, videz rapidement votre sac. Avec la tempête qui se prépare, nous n'avons pas le temps de badiner. »

— « Bien, » dit Sweeney, prenant profondément sa respiration. « Voilà donc : Est-il possible de retransformer un Adapté en être humain? En être humain terrestre normal? »

Les yeux de Rullmann se fermèrent peu à peu, très lentement, et il garda un silence qui parut d'un siècle. Sweeney jeta un regard en arrière. Il avait peur, mais ce n'était pas de Rullmann.

— « Vous êtes allé en bas, je vois, » dit enfin le savant, dont deux doigts tapotaient le menton. « Et les termes que vous employez me démontrent de façon frappante que les méthodes d'éducation de Shirley Leverault ont laissé — le cliché vient tout de suite à l'esprit — « quelque chose à désirer... » Mais nous laisserons ceci de côté pour l'instant.

» La réponse à votre question, en tout cas, est : *Non*. Vous ne serez jamais en mesure, Don, de mener une existence normale ailleurs que sur Ganymède. Et je vais vous apprendre autre chose, que votre mère eût dû vous dire : vous devriez bigrement vous réjouir de cet état de choses. »

— « Et pourquoi donc? » demanda Sweeney d'une voix atone.

— « Parce que vous avez, comme chacun de nous dans cette Colonie, une composition sanguine du type J-positif. C'est ce qui vous a été dit le premier jour où vous êtes venu parmi nous, mais bien sûr, vous ne l'avez pas noté — ou cela ne signifiait rien pour vous. Avoir un sang « J-positif » ne signifie rien de particulier sur Ganymède, mais pour les êtres terrestres normaux, c'est le signe d'une prédisposition au cancer. Autant que les hémophiles peuvent être sujets à l'hémorragie mortelle, et à aussi bref délai. Si quelque miracle pouvait faire de vous un Terrien normal, Don, vous seriez sous le coup d'une condamnation à mort immédiate. C'est pourquoi je dis que vous devriez vous réjouir — et rudement! — que la chose soit impossible... »

III

Sur Ganymède, la crise météorologique — encore ne dépasserait-elle pas les limites de l'incident banal si la planète qu'elle traverse n'était pas habitée — vient à maturité tous les onze ans et neuf mois environ. C'est à la fin d'une telle période que Jupiter — et avec lui sa tribu de quelque quinze satellites grands et petits — se trouve à sa distance minimum du soleil.

L'excentricité de l'orbite de Jupiter n'est que de 0,0484, ce qui est infime pour une ellipse distante en moyenne de ses foyers de 483.300.000 milles. Néanmoins, la différence des distances Jupiter-Soleil, entre le périhélie et l'aphélie, atteint presque dix millions de milles. Et le temps qu'il fait sur Jupiter, d'ordinaire rien de moins que désastreux, devient, au cours de ce rapprochement, quelque chose d'indescriptible. Ainsi en va-t-il, à une échelle réduite, mais sensible, pour Ganymède.

La température périhélienne sur cette planète n'est jamais suffisante pour faire fondre la glace dans la région du Trident, mais elle s'élève des quelques misérables degrés nécessaires pour rendre perceptible dans l'atmosphère de Ganymède la pression de vapeur de la glace à l'état N° III.

Jamais, sur Terre, personne n'imaginerait de baptiser « humidité » la situation qui en résulte, mais sur Ganymède, des modifications aussi microscopiques ne manquent pas d'altérer le temps. Une atmosphère sans nulle trace d'eau offre des réactions rapides au moindre pourcentage de vapeur apparaissant dans sa composition. Entre autres, elle amasse une quantité de chaleur croissante. Il s'ensuit un cycle de transformations qui ne dépasse pas quelques phrases avant de se résorber, mais la résultante finale n'en est pas moins désastreuse.

La Colonie, à ce que Sweeney avait pu comprendre, avait déjà traversé une de ces phases, sans difficulté véritablement majeure, grâce à une retraite pure et simple sous la montagne. Mais pour maintes raisons, ce mode de protection n'était plus valable. Il y avait à présent des installations semi-permanentes — stations météorologiques, observatoires, balises radio, et autres centres d'observations et de recherches — dont le démontage avant la crise n'aurait pu s'opérer sans pertes de temps considérables, leur remise en place après le retour à la situation normale représentant une perte de temps plus importante encore.

En outre, la nécessité de comptes rendus et d'enregistrements de l'évolution même de la crise par certains des colons obligeait ceux-ci à ne pas quitter leur poste.

— « N'allez pas vous mettre dans l'idée, » avait dit Rullmann lors d'une assemblée générale des colons, réunis dans la plus grande caverne du labyrinthe, « que la montagne elle-même pourra nous protéger de bout en bout cette fois-ci. Je vous ai déjà dit, mais je le rappelle à votre souvenir, que notre position limite coïncide cette année avec un sommet dans la courbe des taches solaires. Chacun a vu les effets que cela entraîne

sur Jupiter même. Il en faut craindre ici, toutes proportions gardées, de similaires. Nous aurons beau nous y préparer de notre mieux, il faut s'attendre à du dégât. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que soient minimisés les dommages inévitables. Quiconque s'attend à nous voir sortir de là indemnes n'a qu'à écouter une minute. »

Il y eut alors un moment de silence, à l'effet dramatique calculé, pendant lequel chacun tendit l'oreille. Le bruit du vent parvenait jusque-là ; son hurlement traversait les dispositifs de ventilation, porté, amplifié, multiplié en échos innombrables sur des kilomètres, par les conduites d'aération métalliques. Ce bruit rappelait à tous qu'au plus fort de la tempête à venir, les portes extérieures seraient toutes condamnées, et que chacun, enfermé sous la montagne, aurait à respirer un air conditionné.

Un immense soupir involontaire, à la pensée de ce futur aisément imaginable, passa au bout d'un instant sur l'assemblée.

Rullmann esquissa un sourire.

— « Je n'entends point vous effrayer, » dit-il, « nous nous en sortirons. Mais je ne veux pas laisser place au moindre excès de confiance, et surtout, je ne tolèrerai aucun laisser-aller. Il importe particulièrement cette fois, vous le savez, de préserver de toute atteinte les installations extérieures, car nous aurons à les utiliser avant la fin de la prochaine année jupitérienne, et même bien avant si tout continue à aller pour le mieux. »

Le sourire se figea brusquement.

« Inutile de rappeler combien il est important que ce projet soit accompli conformément au planning, » ajouta Rullmann d'une voix douce. « Il se peut qu'il ne nous reste plus guère de temps avant que la police du Port fonde sur nous : il est même étonnant que la chose ne se soit pas déjà produite ; d'autant qu'à présent nous abritons un fugitif que la dite police s'est donné la peine de pourchasser presque jusqu'ici. Il est exclu qu'on nous laisse aucune échappatoire. Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent le Projet que dans ses grandes lignes, laissez-moi précsier que bien plus de choses en dépendent qu'on ne saurait l'imaginer de prime abord. C'est l'avenir tout entier de l'Homme de l'Espace qui peut se jouer sur la manière dont nous mènerons l'affaire à son terme. Nous ne pouvons nous permettre d'être battus, pas davantage par la police que par la tempête, sinon, toute cette longue lutte menée pour notre survivance n'aurait plus aucune signification. Je compte ici sur chacun d'entre vous pour veiller à ce que pareille chose ne puisse arriver. »

C'était difficile de savoir avec certitude ce dont Rullmann parlait, en abordant la question du « Projet ». Une chose était claire : ce n'était pas sans rapport avec le laboratoire de pantropie, non plus qu'avec la première fusée interplanétaire de la Colonie, qu'avait aperçue ce jour même Sweeney dans son exploration, garée dans un tunnel de lancement pratiquement semblable à celui d'où Sweeney, sur la Lune, s'était élancé vers une vie nouvelle d'être libre. Elle semblait indifféremment adaptée

— pour autant qu'on pût se fier à une opinion basée sur un simple coup d'œil — au transport à longue distance de quelques personnes ou à un voyage plus court effectué par un groupe important.

Ceci mis à part, Sweeney ignorait tout du Projet, à l'exception peut-être d'un détail supplémentaire dont il ne pouvait rien tirer, et qui était lié aux dispositions à longue échéance prévues par la Colonie, afin de prévenir la perte des gènes non fixés. Peut-être, après tout — mais personne n'était moins apte que Sweeney à émettre une hypothèse sur la situation — le seul rapport entre ces dispositions et le Projet lui-même était-il dans les termes de « longue échéance ».

De toute manière, Sweeney avait mieux à faire que poser des questions, car la tempête qui se poursuivait dans son for intérieur prenait le pas sur tout le reste. Elle avait plus d'importance, en ce qui le concernait, que tous les ouragans qui balayaient, ou pourraient jamais balayer, Ganymède. Il n'était pas habitué à penser en termes de collectivité, cette dernière fût-elle réduite. Les appels de Rullmann à cette sorte d'idéal commun restaient simplement pour lui lettre morte. Il était certainement le plus fieffé individualiste du système solaire tout entier ; non par nature, mais par conditionnement prolongé.

Peut-être Rullmann en eut-il l'intuition. Quoiqu'il en fût, le poste qu'il confia à Sweeney n'aurait pu être plus parfaitement prévu pour plonger un solitaire-né dans l'isolement le plus total qu'il pût craindre ; pour accabler du fardeau d'une décision déchirante les seules épaules de l'homme qui avait à la prendre, ou — aussi — pour confiner un espion du Port là où il risquait le moins d'être un danger, tandis que l'attention des colons allait être entièrement absorbée par ailleurs. Ou, peut-être encore — c'était même l'hypothèse la plus probable — Rullmann n'avait-il à l'esprit aucun de ces motifs ; ce qui comptait, en tout cas, c'était sa façon d'agir.

Donc, il confia à Sweeney le soin de veiller sur la Station Météorologique du pôle sud, et ce pour toute la durée de l'état d'urgence.

Il n'y avait pratiquement à s'occuper de rien, sinon surveiller la banquise neigeuse de cristaux de méthane qui s'accumulait contre les fenêtres, et veiller au fonctionnement régulier des instruments. Ces derniers ne demandaient aucune attention particulière, des relais automatiques transmettant à la Base le résultat de leurs observations. Peut-être, au point critique de la tempête, Sweeney aurait-il momentanément davantage d'activité, mais ce n'était pas même sûr. Dans l'intervalle, il disposait vraiment de tout son temps pour se poser des questions, et pour se les poser seul, en compagnie du vent dont la violence augmentait sans cesse.

Il y eut cependant un entracte : celui pendant lequel Sweeney, à pied, retourna sur le plateau H reprendre le transmetteur radio qu'il y avait enterré, se retraînant ensuite jusqu'à la Station Météorologique. Cela lui coûta onze jours d'efforts et de privations, au bout desquels, pourtant, il ne savait toujours pas s'il voulait ou non utiliser cette radio. La possession de l'appareil n'avait rien changé au problème qu'il se posait.

Elle rendait simplement l'action possible, une fois la décision prise. Posé simplement, ce problème était le suivant :

Qu'allait-il faire à présent?

Qu'il fût tombé tout à fait amoureux de Mickie Leverault, voilà un point sur lequel il ne pouvait plus discuter. Il lui était d'autant plus difficile de lutter contre ce sentiment qu'il en ignorait même le nom, et avait donc à se défendre contre la brutalité de l'émotion elle-même, non contre un symbole commode. Chaque fois qu'il y pensait, le même choc émotif le submergeait.

Quant aux Colons, il avait acquis la certitude qu'ils n'étaient pas le moins du monde criminels, sinon du fait d'un décret terrien arbitraire. Courageux, acharnés au travail, honnêtes, ils avaient offert à Sweeney la première amitié désintéressée qu'il eût jamais connue.

En outre, ainsi que tous les Colons, Sweeney ne pouvait s'empêcher d'admirer Rullmann.

Ces trois points militaient contre l'usage de la radio.

Cependant, la date fixée pour faire son rapport à Meiklejon approchait. Le transmetteur inerte, dressé sur la table, devant Sweeney, n'avait qu'à envoyer une seule des cinq phrases convenues, et la Colonie de Ganymède n'existait plus. Les phrases, en code, étaient les suivantes :

WAVVY : *Détiens prisonniers réclame fusée.*
NAVVY : *Détiens prisonniers réclame aide.*
VVANY : *Sans prisonniers détiens aide.*
AAVYV : *Sans prisonniers réclame fusée.*
YYAWY : *Détiens prisonniers détiens fusée.*

Quelle serait la réponse du computeur, à bord de la fusée, quelles instructions donnerait-il quant à la marche à suivre en réponse à l'un de ces signaux? Autant de questions sans réponse. Réponse inappropriée, de toutes manières, puisqu'aucune de ces cinq phrases ne correspondait à la situation réelle, malgré tout l'effort intellectuel ayant pu présider à leur élaboration.

Si aucun rapport n'était envoyé, Meiklejon repartirait, une fois dépassée la limite des trois cents jours. Cela donnerait peut-être au « Projet » de Rullmann — quel qu'il fût — une chance de se réaliser, mais cela ne sauverait pas la Colonie.

En effet, il faudrait à la Terre un minimum de deux générations pour parvenir à « fabriquer » et élever jusqu'à maturité un autre Sweeney, à partir des ovaires artificiellement conservées de feue Shirley Leverault — grâce à Dieu morte depuis longtemps. Et il y avait fort peu de chances pour qu'on prît sur Terre la peine même d'essayer une seconde fois.

Ils devaient certainement en savoir bien plus long que lui sur le fameux « Projet » (il eût été difficile d'en savoir moins), et cesseraient de vouloir « que ces hommes leur reviennent » une fois acquise l'évidence qu'ils ne pourraient y parvenir, même à l'aide d'un agent double aussi subtil que Sweeney. Aussi la prochaine tentative terrienne avait-elle les plus fortes chances de se manifester sous forme d'une bombe.

Conséquence : réaction en chaîne.

Il y avait, Sweeney ne l'ignorait pas, une quantité considérable de deutérium, sur Ganymède. Une partie de gisements, sous les vastes étendues glacées du Trident de Neptune, une quantité moindre dispersée par les rochers sous forme de lithium 6 deuteride.

Une bombe nucléaire survenant dans le coin aurait une excellente chance de déclencher une fusion explosive qui anéantirait le satellite entier. Enfin, si le moindre petit fragment encore radio-actif atteignait Jupiter, distant à présent de 665.000 milles à peine, cette planète serait de taille à entretenir un cycle carbonique. La vague de front de cette catastrophe à peine imaginable ferait bouillonner dans leurs lits les mers terriennes. Elle pourrait également — les probabilités en étaient de 3/8 — faire jaillir une « nova » du Soleil — quoique plus un seul être vivant ne subsisterait alors pour pouvoir manifester au ciel sa reconnaissance si cette dernière éventualité ne se produisait pas.

Tout cela, Sweeney le sachant, devait faire partie des connaissances courantes. Du moins le supposait-il, les connaissances courantes et Sweeney n'ayant eu à ce jour que fort peu de points de contact.

Cela n'avait d'ailleurs que peu d'importance. Si la Terre bombardait la Colonie, il n'y aurait plus jamais pour lui aucun problème. L'amitié affectueuse, cet amour sans paroles, l'intuition qu'il avait encore à naître à tant de choses : tout cela disparaîtrait en même temps que ce petit monde.

Mais s'il envoyait un rapport à Meiklejon et au computeur, il serait, de la même façon, arraché à tout jamais à Mickie, à Rullmann, à la Colonie. Il demeurerait à jamais un être mort-né dans sa coquille, n'ayant plus pour seule possibilité que le ressassement de toutes les formes que peut revêtir la solitude. Ou alors, la Terre réussirait ce miracle : le transformer en un être humain normal, à composition sanguine du type J-Positif...

Le vent se levait de plus en plus fort. Les furies déchaînées de la tempête intérieure de Sweeney et de celle d'alentour atteignaient, de concert, leur paroxysme.

Il ne pouvait envoyer aucun signal qui dirait à Meiklejon et au computeur la vérité. Il n'avait pas fait prisonniers les hommes réclamés par les Terriens, et n'y tenait d'ailleurs pas. Il serait donc stupide de réclamer de l'aide et de l'obtenir. Il ne croyait plus à la nécessité du « retour de ces hommes » pour les Terriens, tant pour servir les desseins de ces derniers — si mystérieux qu'ils demeurassent — que les siens propres — si dénués d'espoir qu'ils pussent paraître.

Chacun de ces signaux, quel qu'il fût l'emporterait loin de Ganymède.

Soudain, sa décision fut prise.

Il actionna le transmetteur, en dirigea l'aiguille vers l'un des contacts de cuivre, mit au point, et envoya à Meiklejon le signal VVANY. Au bout d'une demi-heure, l'aiguille se mit à osciller rythmiquement, indiquant que ce dernier toujours dans le ciel de Ganymède avait intercepté le signal.

Sweeney, abandonnant l'appareil sur la table de la Station Météorologique, s'en revint alors vers la montagne — et révéla à Rullmann qui il était et ce qu'il venait de faire.

*
* *

La rage de Rullmann fut silencieuse et froide, mille fois plus effrayante qu'une explosion de fureur sans contrôle. Assis à son bureau, il regardait Sweeney : toute bonté effacée de son visage, toute chaleur disparue de ses yeux. Au bout d'un moment, Sweeney comprit que le vide de ce regard signifiait qu'il ne le voyait plus. Tout son esprit était tourné vers l'intérieur. Sa colère aussi.

— « Je suis stupéfié, » dit-il enfin, d'une voix si monocorde qu'elle ne semblait pas contenir la moindre surprise, « par ma propre inconséquence. Comment ai-je pu ne pas prévoir quelque chose de ce genre! Mais aussi comment supposer une seule seconde qu'ils auraient suffisamment d'astuce et de savoir pour forger un tel plan à longue échéance! Je n'ai été rien d'autre qu'un imbécile. »

Pendant une seconde, sa voix parut reprendre un semblant de couleur. Le ton en était si cinglant que Sweeney recula, et cependant, l'homme n'avait encore prononcé à son égard aucun mot de condamnation : il ne s'en prenait qu'à lui-même.

— « Comment auriez-vous pu le savoir? J'aurais pu me trahir sur bien des points, mais je me débattais comme un diable pour ne pas tomber dans vos pièges. J'aurais pu garder le secret longtemps encore, si je l'avais voulu. »

— « Vous? » dit Rullmann.

Cette seule syllabe était pire qu'une gifle.

— « Vous êtes aussi peu responsable qu'une machine, Donald. J'en sais trop sur la pantropie pour pouvoir penser autrement. Il n'est que trop facile d'isoler un enfant Adapté en l'empêchant totalement de devenir le moins du monde un être humain, si l'on a l'esprit assez malin pour le vouloir. Votre conduite même était prévisible.

— « Vraiment? » ricana Sweeney, « je suis pourtant venu tout vous dévoiler, non? »

— « Et alors? Cela changera-t-il quelque chose à quoi que ce soit? Je parierais que les Terriens ont même inclus dans leurs calculs cette probabilité limite. Dans la mesure où vous êtes capable d'une loyauté quelconque, il n'y a rien d'étonnant à ce que vous soyez partagé entre deux consciences. Mais cela précisément a dû être aussi calculé — que vous seriez incapable de choisir, et par là même, de changer totalement de clan. Ainsi, vous voilà, devant moi, essayant de jouer double jeu — vous-même demeurant au milieu des deux camps — me dévoilant votre mascarade en même temps que vous livrez la Colonie à la Terre. Cela ne peut servir à rien. »

— « En êtes-vous sûr? »

— « Tout à fait, » dit Rullmann d'un ton rude. « Je suppose qu'ils

vous ont donné une raison d'agir. Si j'en juge par la question que vous m'avez posée l'autre jour, ils ont dû vous promettre de faire de vous un être humain terrestre normal — sitôt qu'ils apprendraient de nous la manière d'opérer. Seulement, voilà, il se trouve que la chose est absolument impossible, et que vous ne l'ignoriez plus. Et, à présent, vous n'aurez pas davantage de chances d'avenir avec nous. Désolé pour vous, Donald, croyez-moi : ce n'est pas votre faute s'ils ont fait de vous une créature, et non une personne. Vous n'avez été rien d'autre qu'une bombe à retardement. »

Sweeney n'avait jamais connu l'auteur de ces jours, et l'autorité des policiers du Port avait été trop abstraite et impersonnelle pour installer en lui le moindre réflexe automatique de respect envers toute personne tenant lieu de père.

Il se sentit soudain furieux.

— « Voilà un bien beau sermon, » dit-il, contemplant de tout son haut cet homme légèrement voûté assis à son bureau. « Il n'est pas trop tard, je vous le répète. Je pourrais encore vous fournir un tas de renseignements utiles, si seulement vous vouliez vous donner la peine de les écouter. Bien sûr, si vous vous déclarez vaincu à l'avance... »

Rullmann leva les yeux.

— « Que pourriez-vous savoir? » dit-il, légèrement intrigué, « vous m'avez dit vous-même que seul le computeur se trouvant à bord du navire terrien déciderait de l'action à mener. De plus, il vous est impossible de communiquer directement avec Meiklejon. Vous choisissez un bien curieux moment pour bluffer, Donald. »

— « Pourquoi chercherais-je à bluffer? J'en sais plus long que quiconque dans cette Colonie, sur la manière probable dont la Terre réagira à mon message. L'expérience que j'ai d'eux est plus récente que la vôtre. Je ne serais jamais venu à vous, si j'avais cru la situation sans espoir, et si je n'avais très soigneusement choisi la phrase à envoyer à Meiklejon de façon que tout soit loin d'être perdu pour la Colonie. Je ne bluffe pas. Je suis de votre côté. Ne rien envoyer eût été la pire chose à faire. Agir comme je l'ai fait nous accorde un délai de grâce. »

— « Comment diable, » dit lentement Rullmann, « pouvez-vous espérer que je vous croie une seconde? »

— « Ça vous regarde, » dit brusquement Sweeney. « Si j'étais vraiment en train de bluffer, ce ne serait que parce que vous n'avez pas réussi à me convaincre que mon avenir se trouvait de votre côté, et je ne serais pas le seul à penser ainsi. C'est la faute de votre Colonie elle-même, qui se montre si secrète avec son propre peuple.

— « Secrète? » répéta Rullmann sans dissimuler son étonnement. « A quel sujet? »

— « Au sujet du fameux « Projet », au sujet de ce crime originel pour lequel la Terre vous recherche, vous en particulier, Dr. Rullmann. »

— « Mais tout cela fait partie des connaissances courantes, Donald. »

— « C'est possible. Mais cela ne fait pas partie de « mes » connaissances courantes à moi; quant à la plupart des premiers colons, ils sont

tellement persuadés qu'il s'agit de « connaissances courantes » qu'ils n'en peuvent même pas parler, sinon par petites allusions discrètes, comme s'il s'agissait de quelque plaisanterie privée que chacun est censé connaître par cœur. Mais chacun ne la sait pas par cœur. Cela vous est-il venu à l'esprit? J'ai été amené à découvrir que plus de la moitié de votre seconde génération ici n'a qu'une notion du passé des plus confuses. La quantité d'informations mise à la disposition d'un nouvel arrivant, qu'il s'agisse d'un étranger, comme moi, ou d'un simple nouveau-né, est pratiquement nulle. Et c'est là que réside le danger. C'est la raison pour laquelle j'aurais pu trahir totalement la Colonie, si je n'en avais décidé autrement. Et vous n'auriez rien pu faire pour m'en empêcher. »

Rullmann s'appuya au dossier de son fauteuil, et demeura un long moment silencieux.

— « Bien souvent les enfants ne posent pas de questions, lorsqu'ils croient qu'ils sont supposés en connaître les réponses, » murmura-t-il finalement. Il paraissait encore plus considérablement frappé que lors de la première révélation de Sweeney. « Ils aiment paraître au courant de tout, même si ce n'est pas le cas. Cela leur donne de l'importance à leurs propres yeux. »

— « Enfants et espions, » dit Sweeney. « Il y a certaines questions qu'aucun d'entre eux ne peut se permettre de poser — et à peu près pour les mêmes raisons. Et il se trouve que plus le savoir des enfants est faussé, plus il est facile pour un espion de se glisser parmi les adultes.

— « Je commence à comprendre, » dit Rullmann. « Nous croyions être immunisés contre l'espionnage parce qu'un espion terrien n'aurait pu vivre ici sans de sérieuses protections aisément détectables. Mais ce n'était là qu'un problème de physique, donc soluble. Nous aurions dû nous y attendre depuis le début. Au lieu de cela, nous nous sommes rendus, socialement parlant, aussi vulnérables que possible. »

— « C'est bien mon avis. Je suis sûr que mon père n'aurait pas fait preuve de pareille négligence, s'il s'en était sorti en même temps que vous. Je ne l'ai jamais connu, mais c'était, je crois, un expert en ce genre de choses. Mais c'est là sortir du sujet. »

— « Non, » dit Rullmann, « au contraire, cela touche de très près la question, et je pense que vous venez justement de le prouver, Donald. Votre père n'est plus là pour pouvoir prévenir quoi que ce soit, mais peut-être nous a-t-il laissé un instrument pour réparer les dégâts. »

— « C'est de moi que vous voulez parler? »

— « Oui. Le sang — et les gènes qui sont en vous — ont fait de vous notre allié dès le début, et j'en reconnais à présent les effets. Mes yeux viennent de s'ouvrir. Asseyez-vous, Donald. Je commence à reprendre espoir. Que faire, d'après vous? »

— « Avant toute chose, » dit Sweeney, « je vous en supplie, « dites-moi enfin à quoi rime l'existence de cette Colonie? »

*
**

Ce ne fut pas chose facile que de retracer l'historique ci-après :

Premier point : Les Autorités.

Bien avant l'existence des voyages interplanétaires, les grandes cités des Etats-Unis avaient à ce point perdu toute possibilité de contrôle sur leurs propres problèmes de circulation que toute solution sur un plan proprement politique eut été pure chimère. Nul Ministère d'Etat n'aurait pu consacrer le montant nécessaire à une modification radicale, sans être blackboulé aux élections suivantes par les conducteurs enragés et les piétons, ceux-là même qui avaient le plus besoin d'aide.

Ces problèmes s'aggravant de jour en jour, on en remit la solution, non sans gratitude ni privilèges multiples, aux mains d'un organisme semi-public : les Autorités des Ports, Ponts et Chaussées, entreprise dans laquelle d'énormes capitaux avaient été investis, et dont la structure avait été modelée sur celle de l'Autorité du Port de New York ; cette dernière ayant démontré avec succès sa capacité à construire et mener à bien d'aussi vastes entreprises que les tunnels Holland et Lincoln, le pont George Washington, les aéroports de Teterboro, Idlewild, la Guardia, et Newark, pour ne citer que les réalisations les plus importantes.

Aux environs de 1960, il était devenu possible de voyager du fond de la Floride jusqu'à l'autre bord du Maine sans quitter un seul moment le territoire régi par les Autorités, à condition de payer les taxes et redevances appropriées.

Deuxième point : Taxes et redevances.

Les Autorités, création des Etats, agissaient habituellement de pair avec eux — et, à ce titre, jouissaient de plus de protections légales que ne pouvait en avoir aucune des autres compagnies s'occupant de transactions commerciales inter-Etats.

L'une de ces clauses de protection, dûment établie par l'acte officiel en usage, spécifiait que : « les deux Etats soussignés ne pourraient diminuer ni altérer le droit reconnu aux Autorités, d'établir, lever et collecter les redevances et taxes diverses... »

Le Gouvernement Fédéral donna son accord et, quoiques l'acte signé en 1946 spécifiait que la collecte des redevances devait cesser une fois amortis les frais engagés, le Congrès n'invoqua jamais cette clause contre aucune Autorité. Moyennant quoi, ces taxes et péages ne furent jamais supprimés.

Aux alentours de 1953, l'Autorité du Port de New York enregistrait un profit de plus de vingt millions de dollars par an, tandis que les droits collectés portaient intérêt au taux annuel de 10 %.

Une partie des bénéfices était consacrée à la création de nouvelles facilités — la plupart de ces dernières conçues de manière telle qu'elles servaient plus à rapporter de nouveaux droits de péage qu'à résoudre le problème du trafic.

A nouveau, l'Autorité du Port de New York mena le jeu : contre tout sens commun, elles adjoignirent une troisième branche au tunnel

Lincoln, ce qui ne fit que déverser un surplus de huit millions et demi de voitures par an au cœur même de Manhattan, là où la Cité étouffait déjà, cherchant désespérément à décongestionner le trafic existant.

Troisième point : Les policiers du Port.

Dès le début, les Autorités avaient été habilitées à disposer de leur propre police. Au fur et à mesure qu'elles prirent de l'importance, l'effectif de cette police privée s'agrandit avec elles.

C'est ainsi qu'au moment où naquirent les voyages interplanétaires, ils relevèrent du domaine des Autorités. Elles s'étaient donné la peine de faire en sorte que l'affaire fût de leur ressort, l'expérience du fonctionnement de leurs aérodromes — seuls, de toutes leurs entreprises, à fonctionner à perte — leur ayant appris la nécessité d'un contrôle absolu.

Conséquence directe : elles ne s'intéressaient jamais à aucune forme de voyage interplanétaire ne nécessitant pas, au départ, d'énormes investissements, car elles n'auraient pu tirer nul profit des sous-locations, des taux élevés pour amortissement rapide des emprunts, des lois leur accordant de nouvelles taxes en vue de nouvelles constructions ; aucun profit de la chaîne indéfinie de droits de péage et autres, une fois recouvré le montant de l'investissement initial et des frais d'entretien.

Sur le premier aéroport commercial terrien qui fut construit, Terraport, il en coûtait cinq mille dollars à chaque propriétaire de fusées chaque fois qu'un de ses appareils touchait le sol. Il était depuis longtemps interdit de réclamer aucune redevance pour l'atterrissage d'un appareil survolant son propre pays, mais l'Autorité du « Port de la Plus Grande Terre » se réservait la possibilité de créer ses propres précédents, et le paiement d'un droit d'atterrissage fit rapidement partie de la routine habituelle des équipages interplanétaires. Quant à la police du Port, elle finit par devenir plus importante en nombre que les forces armées de la nation qui avait autorisé sa formation et, au bout d'un temps la distinction n'exista plus : les policiers du Port *étaient* la force armée des Etats-Unis.

Cette dernière fusion ne fut guère difficile, l'Autorité du Port de la Plus Grande Terre étant devenue une compagnie qui englobait toutes les autres Autorités du pays, y compris Terraport.

Et lorsque l'opinion, bientôt au fait de la navigation interplanétaire, commença à se demander : « Comment va-t-on coloniser les planètes? », l'Autorité du « Port de la Plus Grande Terre » tenait sa réponse prête.

Quatrième point : Le terraforming.

Le terraforming consiste à réaménager, à l'image approchée de la Terre, les diverses planètes, afin d'y rendre possible la vie des êtres terriens normaux. Terraport ne voulait, pour débuter, qu'agir à une échelle réduite : seulement faire sortir Mars de son orbite jusqu'à un certain point plus rapproché du Soleil et, bien entendu, opérer les quelques ajustements mineurs nécessaires dans l'orbite des autres planètes. Transporter sur Mars à peu près la quantité d'eau que contenait l'Océan

Indien, (trois fois rien, après tout, pas même 10 % de ce que nécessiterait, plus tard, le terraforming de Vénus). Enfin, transférer sur la petite planète une quantité d'engrais suffisante pour couvrir à peu près une suface équivalente à l'Etat d'Iowa, afin de pouvoir démarrer la culture des plantes qui changeraient, ainsi, lentement, l'atmosphère de Mars, et ainsi de suite.

Le tout, faisait remarquer raisonnablement Terraport, était parfaitement réalisable du point de vue du matériel et des sources d'énergie disponibles, et reviendrait à moins de trente-trois millions de dollars. Le Port de la Plus Grande Terre était sûr de recouvrer cette somme en moins d'un siècle, sous forme de taxes telles que 50 $ de timbre par correspondance interplanétaire ; 10.000 $ le droit d'atterrissage sur Mars ; 1.000 $ le billet aller simple ; 100 $ le bon d'achat d'un mètre carré de désert, etc. Naturellement, tous ces droits continueraient à être payés même une fois recouvré le montant de l'investissement, de manière à assurer l'entretien.

En fait, demandait encore raisonnablement l'Autorité — quelle autre alternative pouvait bien être envisagée? Aucune, sinon la mise en place de Dômes. L'Autorité du Port de la Plus Grande Terre n'aimait pas du tout cette solution. Les Dômes coûtaient trop peu pour qu'on se donnât la peine même de commencer leur construction, et ne pourraient jamais se prêter qu'à un trafic très restreint.

L'expérience réalisée sur la Lune avait pleinement mis en lumière cette triste évidence. Et le public, lui aussi, avait les Dômes en horreur ; il avait déjà témoigné d'une grande répugnance à vivre là-dessous.

Quant aux gouvernements autres que celui des Etats-Unis, et que l'Autorité tolérait encore, aucun d'eux ne montrait d'amour particulier pour les Dômes, ni pour le mode de colonisation limité que cela impliquait. Ils avaient besoin de se débarrasser de leurs flots de populations par baquets entiers, non au compte-goutte. Et si l'Autorité savait que l'émigration ne fait qu'augmenter le chiffre de population d'un pays, au lieu d'en arrêter la croissance, elle se gardait bien d'en faire part aux gouvernements en cause : ceux-ci redécouvriraient par eux-mêmes la loi de Franklin. L'ère des Dômes était révolu. Le terraforming était là.

Vint alors la pantropie.

Si cette troisième solution au problème posé par la colonisation des planètes avait eu l'effet d'une bombe auprès de l'Autorité ainsi qu'à Terraport, les dirigeants ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Les signes avant-coureurs en avaient été nombreux. L'idée de modifier génétiquement le matériel humain de manière qu'il pût vivre sur les planètes telles quelles, plutôt que de procéder à une transformation des planètes pour les accommoder aux gens, remontait à Olaf Stapledon. Nombreux avaient été les écrivains à reprendre ce thème après lui. En fait, l'origine en était aussi vieille que Protée, et aussi profondément enfouie dans la mémoire humaine que le loup-garou, le vampire, les substitutions magiques d'enfants, la transmigration des âmes.

Soudain la chose fut possible, et elle ne devait pas tarder à entrer dans le domaine des faits. L'Autorité y fut hostile. Le procédé de pantropie nécessitait, au départ, un investissement important pour pouvoir constituer les premiers groupes de colons, mais c'était une méthode qui, par mises au point successives, deviendrait toujours meilleur marché. Une fois les colons installés, plus aucun capital n'était nécessaire : ils vivraient confortablement sur leur planète d'adoption, et pourraient engendrer de nouveaux colons sans aucune aide extérieure. De plus, la pantropie, même à son coût le plus élevé, coûtait deux fois moins que la mise en place du Dôme le plus minuscule et le plus facilement installable. Et comparée au terraforming, même sur une planète aussi favorable que Mars, elle ne coûtait pratiquement rien du tout, du point de vue de l'Autorité.

Enfin, elle n'offrait aucun moyen de toucher des droits ou taxes — même lors de l'investissement initial. Bref, c'était un procédé vraiment trop bon marché pour mériter qu'on s'y arrête. En conséquence...

VOTRE ENFANT SERA-T-IL UN MONSTRE?

Si on laisse les coudées franches à un certain nombre de savants influents, vos enfants ou vos petits-enfants traîneront leur vie dans les solitudes désertiques et glacées de Pluton, là où même le Soleil n'est plus qu'une étincelle dans le ciel ; ils ne pourront plus jamais retourner sur la Terre, sinon après leur mort. Et encore!

C'est un fait que dès à présent existent des plans destinés à changer un innocent fœtus en une créature étrangère qui mourrait à l'instant même où elle mettrait le pied sur la planète verte de ses ancêtres.

D'éminents penseurs dans leur tour d'ivoire, s'impatientant de la progression lente mais sûre de l'Homme à la conquête de Mars, sont en train de mettre au point des procédés destinés à produire toutes sortes de parodies de la forme humaine, parodies capables de survivre, Dieu seul sait comment, dans le plus amer et le plus indompté des enfers planétaires.

Le procédé qui permettrait de produire ces monstres pitoyables (en engageant des capitaux énormes) est appelé pantropie. Il est déjà en application, sous une forme imparfaite et redoutable. Le chef de ces nouveaux prophètes est le Dr. Archibald Rullmann, à l'œil rêveur, au cheveu grisonnant, qui...

« *Assez!* » dit Sweeney.

Il porta les mains à ses tempes, puis, tremblant, les reposa et regarda Rullmann. Le savant posa la vieille coupure de journal qui, même sous sa chemise protectrice de Telfon, était devenue aussi jaune que de la paille, après son séjour à l'air de Ganymède. Ses mains ne tremblaient pas.

« Tous ces mensonges! Je ne sais que dire. Mais ça prend, je sais que ça prend ! Ils me les avaient fourrés dans le crâne, à moi aussi ! Tout devient différent sous ce nouveau jour. »

— « Je sais, » dit doucement Rullmann, « c'est tellement facile. Elever un enfant Adapté exige un processus spécial. L'enfant est toujours isolé et anxieux d'imiter ce qu'il voit ou entend. On peut lui dire

ce qu'on veut. Il n'a d'autre choix que de croire, souhaitant désespérément un contact plus proche, un accueil favorable, l'affection qu'il n'aura jamais. Le cas est poussé à l'extrême pour les bébés en bouteille : la poitrine qui aurait pu les nourrir peut se trouver de l'autre côté de la vitre, elle est aussi à des générations et des générations de distance dans le passé. Même la voix de la mère de l'enfant ne lui parvient qu'au bout d'un fil téléphonique, si toutefois elle lui parvient jamais. Je connais tout ça, Donald, croyez-moi. Ç'a été mon cas aussi. Et je sais combien c'est dur. »

— « Archibald Rullmann était... »

— « Mon père. Ma mère mourut jeune. Ça leur arrive souvent, de dépossession, je suppose, comme la vôtre. Mais mon père me révéla la vérité, là, dans les cavernes de la Lune, avant d'être tué. »

Sweeney respira profondément.

— « J'apprends tout cela seulement maintenant. Continuez. »

— « Etes-vous sûr, Donald, de vouloir la vérité? »

— « Je vous en prie, continuez. J'ai besoin de savoir. Il n'est pas trop tard. »

— « Bien, » fit pensivement Rullmann. « L'Autorité obtint le vote de lois interdisant la pantropie, mais aux premiers temps, ces lois ne furent pas trop rigoureuses. En effet, à la même époque, le Congrès qui avait également à se prononcer sur une loi interdisant la vivisection, ne comprenait pas tellement au fond ce qu'on lui demandait d'interdire. Et le Port ne tenait pas à être trop explicite.

» Quant à mon père, il était déterminé à essayer d'appliquer la pantropie alors que les lois n'étaient pas encore appliquées d'une manière rigide. Il ne savait que trop bien qu'elles deviendraient draconiennes dès que le Port jugerait opportun le moment de les affermir.

» Et il était absolument convaincu que nous ne coloniserions jamais les étoiles avec le système des Dômes ou du terraforming. Ces procédés pouvaient à la rigueur convenir à certaines planètes de notre système solaire, mais ne seraient jamais susceptibles de faire l'affaire hors de ces limites. »

— « Hors du système solaire? Et comment diable aurait-on pu s'y rendre? »

— « Grâce aux réacteurs hyper-spaciaux, Donald. Ils ont été mis au point voilà bientôt un demi-siècle. Ils furent même utilisés, durant une brève période — fait qui fut absolument tenu sous silence, car, naturellement, le Port fit tout pour l'étouffer. Mais chaque fusée du Port en est pourvue, à toutes fins utiles. Même notre propre fusée en est dotée. Et également celle de votre ami, là-haut, le passeur-pilote. »

Sweeney se tut.

« Le vrai problème est en fait celui-ci : sur la plupart des planètes, même dans notre système solaire, la construction d'un Dôme ne peut être sérieusement envisagée. On n'a pas davantage la possibilité d'y appliquer le terraforming sous quelque forme imaginable que ce soit. Sur Jupiter, par exemple. D'autres planètes ne rapporteraient, que ce

soit à l'aide d'un procédé ou d'un autre, que trop peu de profits et à trop longue échéance, pour que le Port soit tenté de les exploiter. Et à partir de distances interstellaires, le Port n'aurait même pas essayé, ne pouvant plus songer à en tirer aucun profit sous forme de trafics commerciaux.

» La pantropie était la solution évidente à ces problèmes — non, certes, pour le Port, mais pour l'avenir de l'homme en général.

» Je ne sais comment mon père parvint à faire accepter cette idée à quelques politiciens et quelques somptueux mécènes. Ils furent tous d'accord pour se livrer, au moins, à une expérience démonstrative. Nous sommes les produits de cette expérience. De même la Colonie que voici, sur Ganymède.

» Voilà pourquoi notre existence même est un crime, Donald. Il est indispensable, pour la police du Port, que la Colonie soit un échec, et qu'ils *puissent le prouver*. Voilà pourquoi ils veulent remettre la main sur nous. Ils veulent pouvoir nous exhiber, montrer quels monstres pitoyables et sans ressources nous serions sur Terre, raconter à leur peuple que nous ne valons pas mieux sur Ganymède, et qu'il faut nous sortir de notre propre enfer.

» Ensuite, eh bien, ils prétexteront ces soi-disants raids-pirates dont vous m'avez parlé. Nous serons jugés et, très probablement, condamnés et exécutés, en étant exposés, publiquement, dans l'atmosphère terrestre normale. Ce serait une belle leçon de choses : en vérité, la parfaite touche finale.

Sweeney se laissa aller au fond de son fauteuil, secoué, jusqu'au plus profond de lui-même par la première émotion totale qu'il eût jamais expérimentée : un profond dégoût de soi.

A présent, il comprenait le bouleversement contenu dans la voix de Rullmann. Tout le monde avait été trahi. Tout le monde !

La voix poursuivit, sans merci, attisant le feu de supplice :

« Quant à ce que nous appelons notre « Projet »... il est également simple : nous savons que dans l'avenir, il sera impossible aux hommes de coloniser les étoiles sans utiliser les techniques de la pantropie. Et nous savons aussi que le Port n'autorisera jamais l'usage de ce procédé. Nous croyons donc que c'est à nous que revient le devoir d'apporter la pantropie jusqu'aux étoiles, avant que le Port n'ait eu raison de nous. Une, deux, trois étoiles... jusqu'à l'infini.

» C'est donc ce que nous allons faire — ou plutôt ce que nous *allions* faire. Notre fusée est spécialement aménagée pour ce voyage, et nous tenons prête une nouvelle génération d'enfants — juste un petit nombre — conçus dans ce but et Adaptés pour vivre sur... une planète donnée. Ils ne pourraient vivre ni sur Terre ni sur Ganymède. Mais ils pourront vivre là où nous les enverrons.

» Je vous ai dit que la navigation hyper-spatiale fut en usage durant une brève période. Les premiers explorateurs ne trouvèrent aucun endroit se prêtant à une colonisation immédiate. Mais ils firent divers relevés concernant trois planètes (et votre père, Donald, fut l'un de ceux qui

redécouvrirent à notre usage ces archives soigneusement dissimulées) — des planètes dont chacune est à peu près identique à... Mais je ne puis le révéler à personne au monde, pas même vous. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les renseignements fournis par les explorateurs étaient suffisamment complets pour nous fournir une base permettant d'appliquer la pantropie.

» Ces planètes appartiennent à trois systèmes solaires différents, situés chacun à des points cardinaux distincts et à d'inégales distances de notre propre système. Les enfants n'ont pas de consignes particulières. Ils sont équipés de manière à pouvoir indifféremment vivre sur l'une ou l'autre de ces trois planètes. Ce n'est qu'après le décollage, et une fois en route, que leur destination finale sera choisie. Nul de ceux qui demeurent ici ne pourra les trahir. La Terre ne les trouvera jamais.

» Ce sera là le début du Plan d'insémination le plus gigantesque qu'ait jamais vu l'Histoire de l'Homme : semer d'hommes la multitude des étoiles. *S'il* nous est encore possible de faire partir notre fusée. »

Dans le silence qui suivit, la porte du bureau de Rullmann s'ouvrit doucement, et Mickie Leverault entra, l'air préoccupé, des notes à la main. Elle s'arrêta en les apercevant, et Sweeney eut un serrement de cœur, dû au brusque dégel de son système circulatoire.

— « Excusez-moi, » dit-elle, « je croyais... quelque chose ne va pas? Vous avez de ces têtes... »

— « En effet, quelque chose ne va pas, » dit Rullmann en regardant Sweeney.

Un coin de la bouche de Sweeney se tordit involontairement. Il se demanda si c'était là l'esquisse d'un sourire — et, si c'était le cas, à quel sujet?

— « Il n'y a rien à faire, » dit-il. « Dr. Rullmann, il va falloir que vos colons se révoltent contre vous. »

IV

Le projectile éclata à haute altitude, à environ trois milles à la verticale. Bien que l'explosion se fut produite au-dessus de la bordure ouest du plateau, la lueur qui se répandait au fond de la Gouge fut suffisante pour être observée de la chenillette qui avançait en cahotant au milieu des vrombrissements du moteur.

Mais le son était trop faible pour couvrir le bruit de la turbine, et Sweeney ne s'inquiéta pas de cette brève lueur. L'engin, se frayant un chemin vers le nord à l'allure d'une bonne vingtaine de milles à l'heure, sous le couvert d'une végétation sauvage, était aussi difficile à détecter d'en haut qu'une souris courant à travers des racines.

Il était en outre peu vraisemblable que quiconque regardât dans la Gouge précisément à ce moment. Les traces de la bataille qui balayait les parties montagneuses attiraient trop le regard. Sweeney lui-même les suivait avec une intense attention.

Mickie conduisait le véhicule, lui laissant le soin de s'allonger dans le cylindre rempli d'outils et d'instruments, près du grand baril d'aluminium et d'observer l'écran radar. Le récepteur parabolique de l'antenne du radar, fixée au sommet de la chenillette, ne tournait pas autour de son axe, mais demeurait pointé sur le chemin qu'ils venaient de parcourir, captant l'onde micrométrique émise par la dernière station relais qu'ils venaient de dépasser. Le repérage général était opéré pour Sweeney par le grand radio télescope installé au faîte du mont π.

Sweeney ne prêtait que peu d'attention aux différentes taches apparaissant sur l'écran. Elles n'étaient que les marques apparentes d'un tir de rockets de petit calibre, ne représentant qu'une infime partie du schéma général de la bataille truquée. Ce schéma était parfaitement clair : il révélait, depuis des jours, que le parti insurgé tenait toujours la montagne et son artillerie lourde, mais que la tête de pont du camp loyaliste cantonné au nord conservait, en attaquant, l'initiative, tout en augmentant de force.

La lutte tournait à la partie nulle. Bien qu'ayant réussi à déloger les loyalistes du mont π, grâce, soit à quelque sabotage du système de ventilation, soit peut-être par une conduite des opérations sous forme de guérilla, les insurgés étaient manifestement incapables de se mesurer à eux en rase campagne. Ils y reperdaient le terrain deux fois plus vite qu'ils ne l'avaient gagné. Le tir d'appui de la montagne ne semblait pas leur être d'un grand secours. C'était un feu nourri, mais particulièrement inefficace.

Bien que repoussés de chez eux, les loyalistes étaient encore en possession de leur aviation, et poussaient l'effronterie jusqu'à survoler, tous feux allumés, les lignes de l'adversaire.

Que feraient les loyalistes lorsqu'ils voudraient reprendre le mont π? Seule une artillerie très puissante serait capable de l'entailler. Et comme toute l'eau lourde se trouvait à l'intérieur de la montagne, l'emploi d'une telle artillerie sur Ganymède équivaudrait à un suicide pour l'un ou l'autre des deux camps. La bataille n'en était pas encore là. Mais cela pouvait arriver d'un moment à l'autre.

On le savait à bord des fusées terriennes qui apparaissaient sur l'écran radar de la chenillette. Cela ressortait nettement de leur disposition. Bien que leur présence laissât supposer qu'elles étaient là parce qu'on avait déduit que Sweeney se trouvait à la tête des insurgés, elles ne faisaient montre d'aucun désir d'intervention pour l'appuyer. Bien au contraire, elles se tenaient à l'écart, légèrement à l'intérieur de l'orbite de Callisto, à environ 900.000 milles de Ganymède, suffisamment loin pour avoir le temps de s'éclipser au cas où apparaîtrait le moindre éclair atomique sur la planète, et en même temps, assez près pour récupérer Sweeney au moment où il semblerait avoir gagné la partie.

La voix de Mickie criant quelque chose d'inintelligible lui parvint, mêlée au grondement des turbines de la chenillette.

— « Que se passe-t-il? » cria-t-il en dressant la tête.

— « ... cet éboulement de rochers, devant. Si c'est comme... avant... va probablement couper le rayon. »

— « Arrête ! » cria Sweeney. « Il faut refaire le point. »

Le véhicule s'arrêta docilement, et Sweeney confronta ses propres données avec les coordonnées de Rullmann qui apparaissaient en cliquetant sur une machine placée un peu au-dessus de son épaule. Il vérifia : 900.000 milles était une distance suffisante. La première vague d'une explosion sur le satellite franchirait cette distance en cinq secondes environ, anéantissant tout sur son passage. Mais ces cinq secondes suffiraient pour permettre aux dispositifs automatiques des engins terrestres de les mettre rapidement à l'abri.

— « Jusqu'à présent, ça va. Tu peux avancer. »

La réponse de Mickie se perdit, mais il vit le signe d'assentiment qu'elle lui fit sous le casque qui la protégeait, et la chenillette se remit en marche lentement, titubant sur une longue chaussée de galets et de rocaille, sorte de talus en pente semblable à ceux formés dans les collines de la Gouge par les nombreuses crevasses des falaises. Mickie se retourna et lui sourit joyeusement. Il lui rendit son sourire, le bruit des surfaces de roulement n'autorisant guère d'autre réponse.

L'ensemble du plan avait été tributaire, dès le début, d'une telle série de « si », qu'un seul maillon fêlé de cette chaîne était susceptible de le faire échouer. Il n'y avait eu de certain que la première donnée : le signal que Sweeney avait envoyé à Meiklejon, VVANY, s'il n'avait eu aucune signification pour ce dernier qui ne connaissait pas le code, avait appris au computeur que Sweeney n'avait pas encore main mise sur les Adaptés que la Terre désirait, mais qu'il avait l'aide dont il pensait avoir besoin pour ce faire. C'était le seul point acquis. Quels ordres le computeur donnerait à Meiklejon en réponse... là commençait la liste des « si ».

Il était probable que la machine supposerait Sweeney sain et sauf, comme le prouvait l'arrivée du signal en code ; et que s'il recevait de l'aide, ce ne pouvait être que de la part d'un noyau secret de colons mécontents rassemblés autour de lui, une sorte de « Mouvement de résistance des Ganymédiens loyaux»... La Terre déduirait aussi de cette information puisée dans ses machines, que certains colons étaient mécontents de leur sort. On pouvait espérer qu'elle accueillerait aisément cette idée, aucun Terrien ne pouvant deviner toute la beauté de Ganymède.

Le computeur supposerait également que seule, une question de temps se posait pour permettre à Sweeney de prendre le dessus et envoyer à Meiklejon le signal WAVVY ou peut-être même YYAWY.

— « Comment saurons-nous si ça marche? » avait demandé Rullmann.

— « Si ça marche, la date limite passera sans que Meiklejon ait bougé. Il continuera à dériver sur son orbite jusqu'à ce que le computeur change d'avis. Que pourrait-il faire d'autre, d'ailleurs? Seul, dans un petit engin sans artillerie lourde? En tant que Terrien, il lui est impossible de descendre se joindre à mon groupe supposé de résistants, même si l'idée lui venait à l'esprit. Il se tiendra coi. »

La chenillette cahotant sur un bloc rocheux de forme presque cubique

glissa sur l'une des pentes et tomba lourdement dans une cuvette bordée de pierres de plus petite dimension. Toujours aux commandes radar, Sweeney leva les yeux pour s'assurer que le baril en aluminium qui émergeait d'une mer d'outils, pics, doloires, marteaux, pointes et bobines de fil de fer, avait bien supporté le choc. Mais il était solidement arrimé.

Sweeney retourna à l'avant s'installer aux côtés de Mikie, et s'attacha à son siège pour profiter tranquillement de la promenade.

Il n'y avait aucun moyen de prévoir ni de calculer quel sursis limite le computeur accorderait à Sweeney pour mener à bien son insurrection. Quand la limite des trois cents jours avait été passée sans que Meiklejon eût donné signe de vie — bien que le radio-télescope signalât toujours sa présence — Sweeney et Rullmann ne s'étaient pas félicité mutuellement. Rien ne prouvait que ce silence et ce délai fussent un motif d'espoir. Ils ne pouvaient que continuer à travailler.

Les mouvements de machines, d'hommes, et la dépense d'énergie destinés à apparaître à Meiklejon comme les signes d'une révolte des colons avaient dépassé, onze jours plus tard, le seul cadre de la montagne. Toutes les apparences prouvaient que les loyalistes avaient été chassés de la montagne, et que c'était eux qui avaient établi leur base près du pôle Nord de Ganymède. Sweeney et Mickie avaient roulé auparavant dans la Gouge dans ce but, plantant dans une jungle affolante pour les radars une série de petits dispositifs entièrement automatiques, tous destinés à être pris dans les détecteurs de Meiklejon pour un grand remue-ménage d'artillerie lourde. Les mouvements stratégiques visibles des armées opposées avaient suggéré la même concentration loyaliste au pôle.

Et Sweeney et Mickie étaient maintenant sur le chemin du retour.

La chenillette continuait son chemin cahin caha, et Sweeney retourna contrôler l'écran radar. Le fossé au fond duquel ils se trouvaient empêchait ainsi que Mickie l'avait prévu, toute réception d'aucun signal pouvant venir du dernier relais radar laissé derrière eux. Sweeney remit en marche l'antenne qui prit un mouvement giratoire.

Le sôl de la Gouge s'élevait en pente régulière au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du pôle Nord, et il lui redevint possible de capter suffisamment le ciel pour vérifier que les fusées terriennes n'avaient pas bougé.

Là s'était trouvé le dernier risque : que Meiklejon, alarmé à la suite des immuables ordres d'inaction donnés par le computeur, eût l'idée d'appeler la Terre par radio pour interorger une instance supérieure sur la conduite à tenir.

De toute évidence, une révolte des colons sur Ganymède pouvant être décrite comme un mouvement du style « Nous voulons rentrer chez nous » ne servirait que trop parfaitement les desseins des Terriens, et ces derniers, au lieu de laisser Meiklejon attendre la suite des événements, ainsi que le lui avait ordonné son computeur, se dépêcheraient d'envoyer à Sweeney du renfort, à tout hasard.

Sweeney aussi bien que Rullmann ne prévoyant que trop cette éventualité, avaient décidé de courir cette chance et de s'y préparer à l'avance.

Ils avaient bien fait : les fusées terriennes de renfort étaient là. Ils n'avaient plus qu'à mettre leur dernier plan à exécution.

Aussi content qu'il était possible de l'être, étant donné les circonstances, Sweeney se pencha pour embrasser Mickie, au grand détriment de la conduite de la chenillette.

L'explosion le projeta durement sur le côté du siège.

La tête bourdonnante, il se releva péniblement.

Les moteurs du véhicule semblaient arrêtés. A part le tintement dans ses oreilles, seul lui parvenait le bruit des explosions.

— « Don ! Est-ce que tu vas bien? Qu'est-ce que c'était? »

— « Ouf ! » dit-il en se rasseyant. « Rien de cassé. Il y avait de quoi me fêler le crâne. C'était un projectile assez lourd, s'il faut en croire le bruit. Un gros. »

Le visage de Mickie, faiblement éclairé par le tableau de bord, paraissait pâle et anxieux.

— « L'un des nôtres? Ou... »

— « Je n'en sais rien, Mickie. J'ai l'impression que ça a dû tomber derrière nous, dans le ravin. Que se passe-t-il avec les moteurs? »

Elle appuya sur le starter. Ils ronronnèrent immédiatement.

— « J'ai dû caler, » dit-elle sur un ton d'excuse. Elle redémarra. « Quelque chose ne tourne pas rond. On dirait que c'est de ton côté. »

Sweeney ouvrit la portière et sauta sur le sol rocailleux. Il siffla.

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Ça nous a touché de plus près que je ne croyais, » répondit-il. « La chenille de droite est presque à moitié sectionnée. Un éclat, je suppose. Passe-moi la torche. »

Elle se saisit de la lampe à arc et des lunettes protectrices et les lui tendit..

Il passa à l'arrière du véhicule et brancha l'arc électrique qui lança une flamme d'un bleu sulfureux. Un moment plus tard, la chenille endommagée se détachait des quatre pneus tout-terrain, tel un serpent expirant. La traînant derrière lui, Sweeney sectionna également celle de droite, puis remonta dans la cabine, enroulant au fur et à mesure son butin.

— « Ça va, mais marche lentement. Ces pneus seront en lambeaux avant que nous n'arrivions à la Base. »

Le visage de Mickie était toujours pâle, mais elle ne posa pas d'autre question.

Le véhicule, qui n'avait plus rien d'une chenillette, repartit en se traînant. Deux milles plus loin, le premier des huit pneus éclatait, faisant sursauter Mickie et Sweeney. Une vérification rapide leur apprit qu'il s'agissait du pneu arrière extérieur droit. Deux milles encore, et ce fut le tour du pneu intérieur avant droit. Ce n'était pas de chance, que la chose arrivât à deux pneus situés juste du même côté, mais enfin, ils se trouvaient sur des axes différents et en positions alternées. La crevaison suivante, cinq milles plus loin — le sol devenait moins inégal au fur et

à mesure qu'il s'élevait — fut celle du pneu arrière intérieur gauche.

— « Don? »

— « Oui, Mickie. »

— « Crois-tu que c'était une bombe des Terriens? »

— « Je n'en sais rien, Mickie, mais j'en doute. Ils sont bien trop loin pour pouvoir bombarder Ganymède autrement qu'au petit bonheur, et pourquoi donc le feraient-ils? Il y a beaucoup plus de chances pour que cela ait été une de nos torpilles échappant au contrôle. » Il fit claquer ses doigts. « Attends une seconde ! Si à présent nous en sommes à nous jeter des bombes lourdes, les policiers ont dû le remarquer, et nous allons pouvoir au moins nous assurer de ça. »

Bang!

Tout le côté droit du véhicule s'enfonça dans le sol. Aucune vérification n'était nécessaire pour apprendre à Sweeney qu'il s'agissait, cette fois, de la roue motrice extérieure droite. Ces deux roues avant auraient leurs jantes à nu d'ici mille mètres, ou à peu près. Le poids entier de la chenillette, ou presque, portait à l'arrière, et en comparaison, les simples crevaisons étaient négligeables.

Grinçant des dents, il détacha la ceinture de sûreté qui le retenait à son siège, et rampa vers l'arrière jusqu'à l'écran radar, jetant un coup d'œil au passage sur le baril en aluminium.

A présent, l'écran interceptait encore plus de ciel. On ne pouvait calculer les positions des fusées terriennes, toute transmission avec la montagne étant maintenant interrompue, mais les petits points qui tachetaient l'écran paraissaient considérablement moins nets. Les fusées avaient dû s'éloigner encore d'une bonne centaine de milliers de milles. Sweeney sourit et se pencha à l'oreille de Mickie.

— « C'était une de nos bombes, » dit-il. « Tout simplement Rullmann qui commence à se servir de l'artillerie lourde. Une de ses torpilles a dû se perdre dans la Gouge. Les policiers du Port ont parfaitement bien intercepté cette nouvelle manœuvre : ils se sont encore éloignés. Ils doivent avoir de plus en plus l'impression que les rebelles sont prêts à écraser la base loyaliste à l'aide d'une bombe nucléaire, et ils ne tiennent pas particulièrement à se trouver joue à joue avec la planète lorsque cet heureux événement arrivera. Jusqu'où devons-nous encore rouler? »

Mickie dit : « Nous sommes... »

Bang! Mickie tourna un bouton et les moteurs se turent.

— « ...arrivés ! » termina-t-elle, et, contre toute attente, éclata d'un rire nerveux.

Sweeney avala sa salive, puis découvrit que, lui aussi, était en train de sourire.

— « Avec encore trois pneus intacts, » dit-il, « nous sommes des champions ! Au travail. »

Un autre projectile éclata dans le ciel, mais plus loin d'eux, cette fois. Sweeney passa à l'arrière du camion, et Mickie l'y suivit, tous deux regardant tristement les guirlandes déchiquetées de caoutchouc siliceux qui avaient été deux pneus d'excellente qualité. Deux jantes se trou-

vaient complètement à nu. Le cinquième pneu crevé sur lequel ils n'avaient pas roulé n'avait qu'une crevaison simple et pourrait être récupéré.

— « Détache le baril et roule-le jusqu'à la porte arrière, » dit Sweeney. « Doucement. Bon. Descendons-le à terre et portons-le là-bas. »

Tout autour d'eux, dissimulés au milieu des rochers et de la végétation tourmentée, se trouvaient les petits instruments dont les cliquètements électroniques incessants étaient destinés à faire croire aux fusées terriennes croisant au large de Ganymède que ce coin était une Base militaire des plus importante. Des photographies, bien entendu, n'auraient rien pu déceler : la lumière était insuffisante, les rayons infrarouges l'étaient encore plus, et les plaques d'ultra violet auraient été stoppées par l'atmosphère.

Nul observateur de l'espace ne pourrait jamais *voir* quoi que ce soit par aucune méthode ; en tout cas pas dans la Gouge. Mais les instruments, eux, signaleraient un déchaînement croissant de puissance, de multiples sources d'énergie en mouvement. Sans compter les soi-disant torpilles rebelles dont le bourdonnement significatif survolait le terrain. Cela suffirait.

Aidé de Mickie, Sweeney dressa le baril en aluminium au beau milieu de l'assemblage.

— « Je vais aller retirer le dernier pneu crevé, » dit-il. « Nous disposons de quinze minutes avant le décollage, et il se peut que nous ayons besoin de ce pneu plus tard. Tu sais comment t'y prendre pour installer ce truc-là? »

— « Je ne suis pas idiote. Va changer ton pneu. »

Tandis que Sweeney s'affairait de son côté, Mickie brancha un fil sur le réseau central des petits émetteurs invisibles Elle adapta à ce fil un commutateur dont le ressort se déclencherait sitôt que le courant passerait dans le solénoïde. Un bout de câble dévidé le reliait au solénoïde, un autre à un repère rouge latéral sur le baril en aluminium. Elle vérifia le bouton de commande à l'autre bout du câble. Tout était prêt. Lorsqu'on actionnerait ce bouton de commande, tous les petits centres d'émission électroniques prendraient feu, et le baril sauterait au même instant.

— « Ça y est, Mickie? »

— « Prête. Je n'attends plus que toi. Plus que cinq minutes avant le décollage. »

— « Bien, » dit Sweeney, lui prenant des mains la bobine du câble, « à présent il vaut mieux que tu retournes au camion et le conduises encore plus près du pôle, au delà de cette ligne d'horizon.

— « Mais pourquoi? Il n'y a pas de danger réel ! Et même s'il existait, à quoi me servirait d'arriver là-bas toute seule?

— « Ecoute, Mickie, » dit Sweeney. Déjà il s'écartait d'elle, déroulant son câble. « Je veux seulement éloigner ce camion d'ici. Il pourra peut-être nous servir encore et, en explosant, le baril risque d'y mettre le feu. De plus, suppose que les policiers décident quand même de jeter un

coup d'œil sur nous? Le camion est facilement repérable, alors que je ne le suis pas. Non, il vaut bien mieux pour nous le garer plus loin de leur vue. Tu comprends? »

— « Oh ! ça va ! Essaie de ne pas te tuer, c'est tout ce que je te demande. »

— « Ne t'en fais pas. Je te rejoins sitôt le spectacle terminé. Allez, file ! »

Essayant, sans conviction, de se donner l'air renfrogné, Mickie grimpa dans le camion qui redémarra lentement. Bien après qu'il eût disparu de sa vue, Sweeney put entendre encore le grincement des jantes à nu contre les roches. Enfin, ce bruit-là s'éteignit aussi.

Il poursuivit sa marche à reculons, déroulant jusqu'au dernier mètre le câble de la bobine, jusqu'à ce que la pseudo-base militaire se trouvât au sud, à un mille entier de distance de lui.

Prenant le bouton de commande dans sa main droite, il vérifia l'heure, et s'aplatit, en attendant, derrière un éperon rocheux allongé et de hauteur réduite.

Une série entière de projectiles fit naître à travers le ciel une rangée de soleils bleus. Quelque part, un rocket siffla, et le sol gronda sourdement. Sweeney souhaita avec ferveur que les artilleurs « insurgés » ne prissent pas leur tâche trop à cœur. Mais il n'y en avait plus pour longtemps. Dans quelques secondes à peine, la fusée de survivance, fusée lancée vers l'une des trois étoiles inconnues et porteuse de la nouvelle génération d'Adaptés, s'élancerait du mont π.

Vingt secondes.
Quinze —
Dix —
Neuf —
Huit —
Sept —
Six —

Sweeney actionna le bouton de commande.

Le baril d'aluminium s'embrasa, secoué par une sorte de hoquet monstrueux, et une boule de lumière intense, bien trop aveuglante pour être atténuée par des lunettes à soudure ou même en fermant les yeux, s'éleva dans le ciel de Ganymède. La vague de chaleur frappa la peau de Sweeney aussi fortement que celle de l'Unité JATO, longtemps auparavant. Le choc qui suivit, neuf secondes plus tard, l'aplatit au sol et le fit saigner du nez.

Sans y prêter attention, il se laissa rouler plus loin et leva les yeux.

La gigantesque lueur avait presque disparu. Une monstreuse colonne de fumée blanche traversée d'éclairs incandescents s'élevait à présent dans le ciel à une vitesse proche d'un mille par minute.

Pour une imitation de bombe nucléaire, c'était rudement ressemblant.

La colonne ne commença à s'étaler en champignon qu'à partir d'une hauteur de cinq milles environ. Mais cette fois Sweeney était sûr qu'il

ne se trouvait nulle part de fusée terrienne dans un rayon de dix unités astronomiques. Et personne ne s'arrêterait pour faire une enquête, d'autant que tous les instruments de transmission des « bases militaires » avaient cessé simultanément toute activité à la seconde même où la déflagration s'était produite.

Sans doute, bien plus tard, viendrait-il à l'Autorité du Port l'idée que l' « explosion » pouvait n'être qu'une énorme et unique chandelle romaine tirée d'un baril d'aluminium et propulsée par un mélange de composés fuligineux et d'explosifs chimiques de faible degré.

Mais d'ici là, l'éloignement de la fusée de survivance aurait éliminé toute possibilité d'en retrouver la trace.

D'ailleurs, elle s'était déjà élancée vers sa destination, à l'intant zéro que Sweeney n'avait pas compté.

Ce dernier se redressa, fredonnant joyeusement, sur un mode presque aussi monocorde que celui de Rullmann et continua à marcher vers le nord.

De l'autre côté du pôle, la Gouge était supposée devenir en principe moins accidentée, ainsi que c'était le cas sur l'hémisphère de Ganymède tourné vers Jupiter. Il y avait là une zone crépusculaire qu'illuminait par à-coups le Soleil, en raison du mouvement oscillatoire effectué par Ganymède lorsqu'elle se trouvait du côté éclairé de Jupiter, l'illumination se faisant régulière lorsque le satellite dépassait l'astre principal et échappait à son occultation. Bien sûr, les périodes d'occultation promettaient d'être plutôt froides, mais elles duraient chaque fois moins de huit heures.

Un peu partout à la surface de Ganymède, d'autres colons se hâtaient vers des coins analogues, après avoir détruit le matériel de mise en scène de la pseudo-guerre, maintenant que leur but était atteint. Ils étaient diversement équipés, mais tous à peu près aussi bien que Sweeney. Et il possédait un solide « tout-terrains » de dix roues, dont les six pneus restants pouvaient être répartis de manière à en faire un véhicule très utilisable en tant que tracteur, avec, en plus, un coffre empli d'outils, de médicaments, de nourriture en conserve et de carburant. Et il avait aussi une femme.

Les Terriens rendraient encore visite à Ganymède bien sûr. Mais ils ne trouveraient rien. L'intérieur de la montagne avait été rasé lors du décollage de la fusée de survivance. Quant aux gens, ils seraient inoffensifs, ignorants, et *largement* dispersés.

Des paysans, pensa Sweeney. Tout en sifflant, il franchit le nord du pôle.

Il aperçut enfin, ramassée à l'entrée d'une vallée, la masse informe du camion. Mickie ne fut pas tout de suite visible, mais finalement il la repéra, debout. Elle lui tournait le dos, debout sur un petit monticule. Il l'y rejoignit.

La vallée, resserrée sur une longueur d'une centaine de pieds, s'ouvrait brusquement en éventail sur une large étendue de terre plane, où flottait un léger brouillard.

Pour un Terrien, rien n'aurait pu sembler plus désolé, mais aucun Terrien ne se trouvait là pour en juger.

« Je parie que c'est le meilleur terrain cultivable sur Ganymède, » murmura Sweeney. « J'aimerais bien que... »

Mickie se retourna et leva les yeux vers lui. Il tut soudainement son vœu que, sans aucun doute, elle avait deviné. Mais Rullmann n'était plus sur Ganymède pour pouvoir en admirer toutes les beautés — celle-là ou une autre. Bien qu'il ne dût jamais lui être possible de voir la fin du voyage, et que, de toute manière, il n'eût pu survivre à son but, il était parti sur la fusée avec la jeune génération d'enfants, emportant avec lui un secret qu'on ne pourrait jamais plus lui arracher.

C'était, pensa Sweeney, un grand bonhomme. Peut-être même un plus grand bonhomme que son père.

— « Pars devant avec le camion, Mickie, » dit-il doucement. « Je te suis à pied. »

— « Pourquoi? Il avancera facilement sur ce sol. Un poids supplémentaire ne sera pas gênant. »

— « Ce n'est pas une question de poids. J'ai envie de marcher. C'est... Bon Dieu, Mickie, ne comprends-tu pas que je suis pareil à l'enfant en train de naître? A-t-on jamais entendu parler d'un enfant venant au monde avec un camion de quatorze tonnes? »

(Traduit par Régine Vivier.)





ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Destin anticipé

(*Payment anticipated*)

par C. S. FORESTER

C. S. Forester est un des plus célèbres écrivains de l'actuelle littérature anglaise. Il est notamment l'auteur de la série de romans consacrés au Capitaine Horatio Hornblower, qui ont paru en France aux éditions Gallimard. Il est également connu pour avoir été un des premiers à traiter le genre criminel psychologique, et ceci dans un roman magistral : « Paiement différé », *qui fut traduit après la guerre dans la collection l'Empreinte. Enfin, il est également à ses heures un auteur de science-fiction et de fantastique ; il a notamment écrit un excellent roman d'anticipation,* « The pacifist » (*non traduit en français*).

Il a choisi comme thème de la présente nouvelle fantastique le combat contre le Temps, « seul sujet digne du romancier », disait Lovecraft. Cette déconcertante aventure est traitée avec toutes les qualités de style qui font que C. S. Forester a pu être considéré comme un des prochains Prix Nobel de littérature.



La première fois que Walter Halford passa devant sa tombe, j'étais avec lui. Nous traversions en voiture cet étonnant cimetière de Los Angeles dont chacun a entendu parler. Halford était au volant et son œil vif aperçut l'inscription. Moi je ne l'avais pas vue. Il donna un coup de frein qui immobilisa le cabriolet presque sur place (il était très mauvais conducteur), mit en marche arrière et recula à toute vitesse jusqu'à la tombe en question. J'étais trop préoccupé à l'idée que nous pouvions être suivis de près par une autre voiture (Halford n'était pas le genre de conducteur à regarder derrière lui avant de reculer) pour remarquer spécialement ce qui avait éveillé son attention. Halford dut me la désigner. C'était une pierre tombale toute simple, avec cette inscription :

WALTER HAMMOND HALFORD
1895-1925

— « Quelle coïncidence ! » s'écria Halford. « C'est mon nom et aussi mes prénoms. De vivant, je ne connais personne qui les porte. Il ne manque pas de Halford, bien entendu, mais je n'ai pas connaissance d'un autre Walter Hammond Halford, pas même d'un W. H. Halford. Et c'est l'année de ma naissance aussi ! Curieux que cet homme et moi, parfaitement homonymes, nous soyons nés la même année chacun de notre côté de l'Atlantique. Je me demande comment il était physiquement. »

Originally Titled « The Man whose Wishes Came True. »

— « Il est mort jeune, » dis-je.

— « Oui. Je n'étais pas encore en Amérique à cette époque, si bien que nous n'avions aucune chance de nous rencontrer. A moins qu'il ait été en France avec le corps expéditionnaire américain. J'ai rencontré quelques Américains en 1918. J'aurais pu tomber sur lui à ce moment-là, dans quelque estaminet, peut-être, sans connaître son nom. »

— « C'est possible, » dis-je, avec toute la patience dont j'étais capable.

Je n'ai jamais été beaucoup intrigué par les coïncidences ; les gens qui poussent des exclamations quand ils rencontrent quelqu'un portant le même nom ou nés le même jour qu'eux ont le don de m'exaspérer. Et dans ce cas il s'agissait de quelqu'un dont la mort remontait à vingt-cinq ans...

J'avais complètement oublié cette pierre tombale et ce ne fut que quelque temps plus tard qu'elle me revint en mémoire. En fait, elle avait été totalement éclipsée pour moi par l'accumulation graduelle d'autres faits, de beaucoup plus intéressants, concernant W. H. Halford.

En toute franchise, je ne l'aimais pas. Il me faisait l'effet d'un homme sournois et rusé, bien que possédant un esprit très original. C'était de plus un homme de mœurs incroyablement dissolues ; du moins sa conversation semblait-elle l'indiquer. Non que la chose en soi eût été remarquable à Hollywood. Je ne pense pas que notre amitié fût devenue aussi intime si je n'avais été fasciné par ce que j'appris sur lui de sa propre bouche. Bien que compatriotes, ce qui nous avait attirés l'un vers l'autre de prime abord, je pense que nous nous serions vite bornés à nous saluer dans la rue si Halford ne m'avait révélé son secret et si Grace Corline n'avait appelé spécialement mon attention sur lui.

La première fois que je le vis accomplir un souhait, ce fut à propos d'une chose banale. Banale... le mot prête à confusion ; il contraria les desseins de la Nature, mais pour un motif banal. Il y avait une fête sur la plage à Santa Monica et il faisait un brouillard d'une épaisseur inhabituelle pour la saison.

— « Je voudrais bien que ce brouillard se dissipe, » dit Halford, levant négligemment les yeux. Nous nous étions éloignés ensemble à quelque distance sur la plage.

Il fallut environ cinq minutes pour que son souhait fût exaucé et cela se produisit de telle façon que je crus sur le moment qu'il n'y avait dans le phénomène rien que de naturel ; le vent changea et le brouillard commença à se fractionner, découvrant de grandes trouées de ciel bleu, et bientôt le soleil dardait sur nous ses chauds rayons.

A Santa Monica, le brouillard vient et s'en va de façon tout à fait imprévisible, et la fête sur la plage fut très agréable en fin de compte. Grace Corline était présente et, de toute évidence, Halford tomba amoureux d'elle. C'était un homme très sensible à la beauté féminine — on ne pouvait être longtemps avec lui à Hollywood sans le remarquer — mais les femmes ne l'aimaient pas. Non pas parce que c'était un quinquagénaire grisonnant, mais parce que sa personnalité ne leur plaisait décidé-

ment pas. Et Grace Corline n'avait que l'embarras du choix et aucune raison de s'intéresser à Halford. Elle ne joue que des rôles épisodiques, mais elle est aussi belle que n'importe quelle grande vedette et elle a pour elle une vive intelligence. Cela la distingue dans la société d'Hollywood, sans que ce soit nécessairement un avantage. Halford déploya pour elle le grand jeu (c'est à peu près vers cette époque qu'il me confia n'avoir jamais aimé les femmes sottes) mais il en fut pour ses frais. Grace observa à son égard une attitude amusée et détachée qui dut lui paraître particulièrement irritante.

Mais il finit par faire sur elle une certaine impression, car elle me parla de lui un jour ou deux plus tard.

— « Je n'aime pas votre ami Mr. Halford, » me dit-elle.

— « C'est une connaissance, et non un ami, » rectifiai-je. « Il n'y a qu'un mois ou deux qu'il est ici, vous comprenez, et je ne l'avais jamais vu avant. »

— « En tout cas je ne l'aime pas, » répéta Grace.

Quelques jours plus tard elle fut beaucoup plus catégorique.

— « Je *déteste* ce Halford, » dit-elle. « Figurez-vous, cher ami, que je redoute presque d'aller à une réception maintenant parce qu'il pourrait y être aussi. Il me gâche tout le plaisir. »

— « Que diable fait-il pour cela? » demandai-je, assez embarrassé. Je ne pouvais m'imaginer une femme à l'esprit équilibré comme Grace supportant que ses soirées fussent gâchées par un homme tel que Halford.

— « Là est justement la question, » dit Grace, montrant presque autant d'embarras que moi. « Il ne *fait* pas la moindre chose. Absolument rien. »

— « Alors, c'est ce qu'il dit? »

— « Il ne dit rien non plus. Je voudrais bien que ce soit ce qu'il dit. Je pourrais me défendre. »

— « Il ne fait rien, et il ne dit rien. Est-ce son physique qui vous contrarie? »

— « Oui, » dit Grace. « Je... je suppose que c'est cela. »

— « Eh bien, tout ce que je puis vous conseiller, ma petite, c'est de ne pas le regarder. »

— « Non, vous n'y êtes pas, » dit Grace. « Ce n'est pas ce qu'il fait, ce n'est pas ce qu'il dit et ce n'est pas son visage. »

Elle dut faire effort sur elle-même avant de poursuivre.

— « Cet homme me *connaît*, » dit-elle d'une voix solennelle.

— « Il vous connaît? » m'exclamai-je. « Que connaît-il de vous? Voulez-vous dire que c'est du chantage ou quelque chose de ce genre? »

— « Non, pas du chantage. Bien sûr que non. Il me connaît et c'est tout, à tous les points de vue. Je le sens. »

— « Il n'a pas une sensibilité à ce point développée, » protestai-je.

— « Il n'en a pas besoin, » dit Grace. « Il ne devine pas. Il sait! »

— « Pour l'amour du ciel, expliquez-vous, » dis-je.

— « Vous allez penser que c'est ridicule, » dit Grace. « Je crois aussi que c'est ridicule, mais je n'y puis rien. Vous comprenez, voilà

comment... Oh ! il faut que je vous donne un exemple. Vous vous rappelez quand j'étais mariée avec Dick? »

— « Oui. »

— « Je l'aimais. Terriblement, vous vous souvenez. »

— « Oui, je me souviens, » dis-je.

— « Il m'a fallu longtemps avant de découvrir ce qu'il valait. Les gens disaient que nous formions un couple idéal. »

— « Oui. »

— « Eh bien, à ce moment-là, il savait tout de moi. Tout naturellement. Il pouvait deviner ce que je pensais au moment même où je le pensais. »

— « Oui, » dis-je me bornant à approuver, de crainte de rompre le fil.

— « En société et partout, ses yeux rencontraient les miens et il me souriait de l'autre bout de la salle. Vous savez... on voit des couples heureux faire cela chaque jour. Je ne lui avais jamais rien caché, de quelque façon que ce soit. Jamais rien. »

— « Je n'en doute pas, » dis-je.

— « Eh bien, » dit Grace, « ce Halford me connaît autant que Dick. J'en ai le sentiment. Et cela me fait horreur. »

— « Je suis peut-être stupide, » dis-je, comme Grace attendait mon commentaire. « Mais je ne comprends pas. Soyez un peu plus explicite. »

— « Ma parole, » dit Grace, « il va falloir que je finisse par vous faire un dessin. Voilà ce que je veux dire. Vous connaissez l'expression « déshabiller une femme du regard »? »

— « Bien sûr, mais vous n'allez pas me dire... »

— « C'est pire que cela. Bien pire. Je suis habituée à ce que les hommes s'efforcent de deviner comme je suis toute nue. Mais cet homme ne devine pas. *Il sait !* Il me connaît autant que si j'étais éperdument amoureuse de lui et que je couche avec lui toutes les nuits depuis un mois. Si j'avais une marque de naissance quelque part — mais je n'en ai pas — il saurait où elle est. Et cela ne serait rien en comparaison de toutes les autres choses qu'il sait sur moi. Sur ma vie spirituelle, je veux dire. Mes réactions. »

— « Ma chère enfant, » dis-je, « me permettrez-vous de vous dire que vous êtes trop nerveuse? Cet homme n'a ni l'intelligence, ni la sensibilité, ni la compréhension qu'il faudrait pour cela. Je suppose que vous ne lui avez jamais laissé prendre de libertés. »

— « Il ne manquerait plus que ça ! »

— « Jamais? Vous n'avez jamais été en état d'ivresse ou autrement inconsciente? »

— « Non, jamais! Et si j'étais ivre-morte, je ne le permettrais pas plus. »

Aucun argument n'aurait pu faire démordre Grace de son extraordinaire conviction. Elle était tout à fait sûre que, d'une manière ou d'une autre, Halford la connaissait intimement.

— « La peste soit de lui ! » dit-elle. « Ce petit chien que j'ai acheté, voyez-vous, eh bien je l'ai pris pour qu'il dorme dans ma chambre. Juste pour le cas... »

Après cela, il n'y avait plus rien à dire, à mon avis. Si une femme aussi saine d'esprit que Grace éprouvait un tel sentiment envers Halford, alors il valait la peine d'étudier Halford. Il n'avait pas d'amis — on peut être terriblement solitaire à Hollywood — et il ne me fut pas difficile de cultiver son amitié et son intimité. Et cela ne demandait pas de tact spécial, d'ailleurs. Il parlait assez librement quand nous dînions ensemble et je m'arrangeai pour que nous le fassions assez souvent. Mais j'attendis un certain temps avant d'amener le nom de Grace Corline dans la conversation.

— « Grace? » fit-il quand je la mentionnai enfin. « C'est une jeune femme charmante. »

Halford avait des yeux gris légèrement proéminents, des yeux un peu glauques. Mais, à ce moment, je crus y voir passer un éclair. Un éclair de réminiscence. S'il avait été un mufle et qu'il eût goûté les faveurs de Grace, il aurait pu facilement avoir ce regard. Ensuite, il me sembla qu'il réussissait à contrôler son expression et à retrouver son indifférence.

— « J'aimerais la connaître davantage, » dit-il.

— « Pas si facile, » répondis-je. « C'est la femme d'un seul amour. »

— « Oui. Quelqu'un m'a parlé de son ex-mari, » dit Halford.

Cette indifférence qu'il montrait n'était qu'une ruse. j'en étais sûr. Mais je ne dis rien à Grace de ce que je pensais ou ressentais ; si elle se faisait des idées, je craignais de les encourager ; et si ce n'étaient pas des idées, je n'étais pas plus rassuré. Ce fut un soulagement pour moi quand elle me dit que ses soucis au sujet de Halford commençaient à s'estomper et j'aurais pu le chasser de mes préoccupations si ce n'avait été précisément à ce moment que j'en appris davantage sur lui. Je devais dîner avec lui ce soir-là et je n'eus pas le courage de chercher un mensonge diplomatique pour m'excuser de ne pas tenir mon engagement. Je tins donc celui-ci par pure inertie et ce ne fut que par hasard que le nom de Grace revint dans la conversation.

— « Grace? » dit Halford, levant les sourcils qui surmontaient ses gros yeux ronds.

Cette fois c'était de l'indifférence non feinte. Il prononçait son nom comme aurait pu le faire un homme qui en avait assez d'elle. C'était une coïncidence qu'il en fût ainsi alors que Grace venait juste de me dire qu'il avait cessé de lui troubler l'esprit.

Quoiqu'il en soit, tout cela était pure bêtise et j'étais heureux de n'avoir plus à y accorder une seule pensée. Quand nous sortîmes du restaurant, nous nous arrêtâmes sous la marquise, car la pluie tombait à verse, froide et désagréable, et les taxis étaient rares. En fait il n'y en avait qu'un, et un homme assez jeune était sur le point d'offrir sa main à une femme assez jeune également pour l'aider à y prendre place.

— « Zut ! » fut l'exclamation que leur vue me tira.

— « Je voudrais qu'ils se rappellent avoir oublié quelque chose dans la salle, » dit Halford.

La jeune femme se baissait pour entrer dans le taxi et à ce moment précis elle se redressa et dit quelques mots à son compagnon. Tous deux parlèrent au portier qui se tenait, guindé, à côté d'eux, puis ils tournèrent le dos au taxi et rentrèrent dans le restaurant. Le portier nous questionna du regard.

— « Oui, on le prend, » dit Halford.

Nous montâmes dans le taxi qui démarra sous la pluie.

— « C'est bien commode, » dis-je.

— « N'est-ce pas? » fit-il.

— « J'aimerais en savoir plus, » dis-je.

— « Pas de raison de ne pas vous donner des explications, si cela vous intéresse, » dit Halford. Ensuite il garda le silence et ce ne fut que lorsque nous tournâmes pour prendre Hollywood Boulevard qu'il me dit : « Nous y voici. Vous venez prendre quelque chose? »

Nous étions arrivés à son hôtel et nous montâmes à son appartement. Halford demanda du whisky au téléphone et accrocha mon pardessus tandis que je l'observais attentivement, du fauteuil où je m'étais assis.

J'étais là dans un monde qui n'avait rien que d'ordinaire, un monde où l'on parlait de performances d'équipes de basket-ball et où l'on essayait d'oublier la bombe atomique. Ce n'était pas un monde dans lequel les gens accomplissaient des miracles.

— « Comment faites-vous cela? » demandai-je.

— « En formulant un souhait, simplement, » dit Halford avec un léger haussement d'épaules.

— « Grace Corline... » commençai-je.

— « Que vous a dit Grace? » demanda Halford, marquant le plus vif intérêt.

— « Racontez d'abord, puis je vous raconterai à mon tour, » répliquai-je « C'est-à-dire que je vous dirai tout ce que je pourrai sans violer de promesses. »

A ce moment un groom apporta le whisky et Halford signa un reçu, me passa mon verre et se rassit. Je craignais que l'incident ne l'eût distrait, mais il n'en fut rien. Il but une gorgée, considéra son verre et continua à parler, tandis que son regard allait alternativement de son verre à mon visage.

— « Cela a commencé, je crois, par des *suppositions*. Des rêveries. Vous savez... chacun s'y abandonne dans une certaine mesure, à en croire les manuels de psychologie. *Supposons* que j'aie un million de livres sterling, *Supposons* que j'écrive un livre à succès. »

— « Oui. Nous le faisons tous. »

— « Eh bien, dans mon cas, cela se réalise généralement. Dans certaines limites, il est vrai. Des limites assez larges. »

— « Telles que... »

— « Elles ne sont pas faciles à définir. Il y a une distinction entre

l'impossible et le possible. Vous vous souvenez de ce pique-nique sur la plage à Santa Monica? »

— « Oui, » dis-je. Je l'avais tout à fait oublié jusqu'à ce qu'il en eût fait mention.

— « Eh bien, c'en est un bon exemple. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'un brouillard intense se lève subitement à Santa Monica. Il n'y a rien d'impossible à ce que deux personnes s'apprêtant à monter dans un taxi se souviennent qu'elles ont oublié quelque chose dans un restaurant. Cependant, je ne peux pas faire de miracles. »

— « Cela me semble déjà suffisamment miraculeux, » dis-je.

— « Vraiment? » dit Halford avec une pointe d'amertume. Il leva sa main gauche, mutilée à la suite d'une blessure reçue en 1918. « je ne peux pas changer ceci, par exemple. Je ne peux pas me faire pousser un autre petit doigt. Je ne peux pas me rajeunir de vingt ans, quelque désir que j'en aie. »

— « Je comprends. »

— « Je ne crois pas que vous compreniez vraiment. Vous voyez, je ne comprends pas moi-même. Chaque jour j'apprends quelque chose de nouveau là-dessus. L'espace et le temps... les savants familiarisés avec la théorie de la relativité pourraient comprendre, mais moi je n'ai pas leur cerveau, et je ne peux pas plus changer mon cerveau que ma main. »

— « Mais à part cela? »

— « A part cela, il n'est rien que je ne puisse avoir. Rien. »

— « Grace Corline? » demandai-je.

— « Ce fut facile. *Supposons* qu'elle fût follement amoureuse de moi. *Supposition...* Mais avec une femme comme Grace, ce n'est pas tout à fait suffisant. Vous avez dit vous-même qu'elle est la femme d'un seul amour. Il faudrait être son mari, et non pas seulement son amant en secret. Mais alors... alors il n'y aurait pas de limites. Elle donnerait tout au mari qu'elle aimerait. Tout! Son corps et son âme. De bien agréables moments. Ils le furent pour moi, en tout cas. »

— « Je voudrais bien savoir de quoi vous parlez, » dis-je.

— « Ne soyez pas délibérément stupide. Grace fut ma femme — une jeune épousée passionnée et dévouée — pendant le plus heureux des mois. Un mois c'est assez long, évidemment — du moins pour moi. »

— « Mais *quand?* » demandai-je. « *Quand?* »

— « Ne me le demandez pas, » dit Halford en haussant les épaules. « Je vous ai dit que je ne pouvais pas résoudre ces problèmes. Selon votre calendrier, je suppose qu'il a commencé il y a cinq semaines et s'est terminé la semaine dernière. C'était pendant mes loisirs, de toute façon. Mais quand cela est arrivé réellement, c'est une autre histoire. »

— « En admettant que cela soit arrivé. »

— « Oui, en admettant que cela soit arrivé, je vous l'accorde. » Halford haussa de nouveau les épaules. « Mais ce fut bien agréable pour moi assurément. Ce fut une période très heureuse. C'est un grand avan-

tage que de pouvoir se marier et de savoir qu'il n'y aura pas de ressentiment par la suite. »

— « Mais pourquoi vous donner tout ce mal, » demandai-je innocemment. « Pourquoi ne pas souhaiter simplement être heureux? »

Halford fronça les sourcils et prit un air légèrement boudeur.

— « Ça ne marche pas, » dit-il. « Je ne peux pas me souhaiter le bonheur, pas plus que je ne puis souhaiter avoir un nouveau petit doigt. »

La langue me démangeait, même en cet instant extraordinaire, de lui faire observer que c'était là une indication assez sûre qu'il ne serait jamais heureux quoi qu'il fît. Mais au lieu de cela, je posai une nouvelle question.

— « Avez-vous eu ce don toute votre vie? »

— « Oh! non. Je ne l'ai eu qu'au cours de ces quelques dernières années, et au début il n'avait que très peu de force et d'efficacité. Je fus même longtemps sans le remarquer. Et même quand je commençai à le soupçonner, j'en écartai la pensée de crainte de devenir fou... la folie des grandeurs vous comprenez. »

— « Je comprends, » dis-je. « Ce côté-là de l'affaire est compréhensible. »

— « Mais la conviction se fit peu à peu en moi, » reprit Halford. « En réalité, il était impossible de ne pas être convaincu. Et dès que j'eus commencé à utiliser mes pouvoirs, j'acquis une facilité de plus en plus grande. Exactement comme on fait des progrès en dactylographie. Au début mes résultats étaient très faibles. Faire doubler les avances que me versaient mes éditeurs. Des choses de ce genre. Les échecs que je connus avant d'avoir appris à me limiter ébranlèrent ma confiance. »

— « J'imagine que la confiance joue un grand rôle dans tout ceci, » dis-je.

— « Oui. Sans aucun doute. Mais ce n'est pas tout, loin de là. Ce qui est plus important, c'est que l'on acquiert une certaine facilité, comme je l'ai dit. Je fus réellement effrayé la première fois que je me mis à me déplacer dans l'espace. Et ce n'est que tout récemment que j'ai commencé à me déplacer dans le temps. »

— « Vous faites *cela?* » demandais-je.

— « Oui. Oh! Vous n'avez pas besoin de me croire, si vous ne voulez pas. Peu importe. Mais c'est facile — plus facile que beaucoup d'autres choses, si vous voulez la vérité. Ces savants qui s'occupent de relativité pourraient l'expliquer. Cinq années ou une demi-heure, cela ne fait pas de différence. »

— « Vous pourriez être comme le Faust de Marlowe, peut-être? » suggérai-je, sans me rendre bien compte si je parlais sérieusement ou non. « Douce Hélène, donnez-moi un baiser qui me rende immortel. Cléopâtre. Eve. Allez-vous toutes les essayer? »

— « Ne soyez pas ridicule. Je ne peux remonter le temps que le long de ma propre vie, c'est évident. »

— « Je croyais que vous aviez dit que vous ne pouviez réduire votre âge? »

— « Pas de façon permanente, bien entendu. Je ne suis pas de ces physiciens qui peuvent expliquer ces choses. En tout cas, je puis retourner en arrière et être de nouveau jeune. Mais quand je reviens à notre époque, je suis plus vieux d'autant de jours que j'en ai revécu jeune, comme si rien ne s'était passé. Le temps s'écoule et je ne puis l'arrêter. Je peux nager à contre-courant, c'est tout. »

— « C'est terriblement intéressant, » dis-je. A ce moment, un renversement total s'opérait dans mon jugement. Halford était complètement fou, me disais-je, et j'avais été témoin de coïncidences et non de miracles. « Pourquoi ne soumettez-vous pas le problème à un physicien? Ou à un psychologue, tant qu'à faire? »

— « Je ne tiens pas à ce que le problème soit résolu. Tel que, j'en tire suffisamment de satisfactions. »

— « J'ai bien envie d'en parler à Hill, » dis-je.

— « Eh bien, si vous voulez, » dit Halford. Il répondit à mon regard par un sourire. « Vous avez parlé d'Hélène. C'est une bonne chose que nous soyons tous deux de vieux birbes pourvus d'une solide éducation classique, de sorte que vous comprenez l'allusion. Je veillerai à ce que vous connaissiez l'accueil de Cassandre. »

— « Que voulez-vous dire? » fis-je.

— « Vous pourrez raconter mon histoire à qui il vous plaira, » dit-il, « personne ne vous croira. Je ferai le nécessaire pour cela... Là, c'est déjà fait. Maintenant allez-y, dites-le à tout le monde. Dites-le au *Los Angeles Examiner,* et voyez quels commentaires il fera. »

— « C'est bon, » dis-je. « Vous avez gagné. Je n'en ferai rien. »

— « Je n'ai encore souhaité la mort à personne, » dit Halford. « Evidemment, je pourrais vous souhaiter une crise cardiaque ou une péritonite. Peut-être cela vous convaincrait-il? »

— « Je suis convaincu, » me hâtai-je de dire.

La vérité est que j'avais peur. Je fus heureux de le quitter ce soir-là. Mais, bien entendu, je continuai à le voir. La tentation était irrésistible. Et il m'en apprenait chaque fois davantage sur lui, à différentes époques. Je pourrais rapporter tout ce qu'il me dit, mais la plus grande partie, encore qu'intéressante, est sans rapport avec cette histoire. Quelque chose qui s'y rapporte, à mon avis, est le fait qu'il fit la connaissance d'Augusta Howe. J'éprouvai une réelle jalousie quand je l'appris, car j'aime beaucoup Augusta. C'est une très belle femme encore maintenant, une femme spirituelle et d'une grande sagesse. Ses talents et sa personnalité sont prodigieux. Elle était une grande vedette du temps du muet et elle l'est restée. Sa renommée a survécu à ce bouleversement. Elle a survécu à une épreuve encore plus redoutable ; dans les années mil neuf cent vingt, son mari jaloux la surprit dans les bras d'un amant qu'il tua, et même cet affreux scandale ne détruisit pas sa carrière, bien que des scandales moindres en aient détruit d'aussi célèbres à l'époque. Les gens ont oublié cela maintenant, du moins ils n'y pensent plus

guère, et lorsqu'il leur arrive de se souvenir, ce n'est pas pour elle un grave désavantage ; au contraire, on parle toujours d'elle comme « La Grande Dame de la Scène et de l'Ecran » et la plupart des gens pensent qu'elle doit être sexagénaire. Il n'en est rien, mais que les gens le croient ajoute encore à sa popularité.

Tout cela est une digression ; ce qui importe, c'est que Halford fit sa connaissance. Il me parla d'elle plus tard.

— « Je ne voudrais pas que quoi que ce soit contrarie Augusta, » dis-je.

— « Ne vous tracassez pas, » dit Halford. « Pourquoi quelque chose la contrarierait-elle? »

Comme je gardais un air appréhensif, il essaya de me rassurer.

— « Quoique ce soit qui arrive arrivera il y a longtemps, pour ainsi dire, » me dit-il avec un sourire. « C'est une chère vieille femme merveilleuse. *Supposons*... Je pense qu'elle était encore plus merveilleuse quand elle avait trente ans. Elle devait être d'une beauté éblouissante alors. »

Si éblouissante qu'un homme en tua un autre pour elle... mais je ne poursuivis pas la conversation sur ce thème. Nous parlâmes après cela de la précarité du bonheur, sujet dont Halford ne connaissait pas grand-chose, car lui, croyait-il fermement, il n'avait jamais connu le bonheur, même momentanément. Et ce fut la dernière fois que j'eus l'occasion de parler à Halford, et presque la dernière que quiconque lui parla, car le lendemain il disparut.

Il disparut complètement de cette vie.

Il laissa tout en désordre dans son appartement à l'hôtel : ses vêtements, ses livres, ses manuscrits. Il laissa son argent en banque. Nous attendîmes pour savoir si quelque lubie soudaine l'avait fait reprendre le chemin de l'Angleterre, mais nous n'eûmes aucune nouvelle.

Rien.

Personne n'a plus entendu parler d'Halford depuis ce moment-là...



Ce n'est que récemment que je me souvins qu'il y avait au cimetière une pierre tombale portant son nom et la date 1925. Augusta avait trente ans en 1925, et c'est juste à cette époque que quelqu'un fut tué dans ses bras. C'est ridicule, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que si l'on ouvrait cette tombe, ou y trouverait un squelette à la main gauche mutilée, le petit doigt manquant...

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le bord du chemin

par GÉRARD KLEIN

Si vous vous rappelez « Civilisation 2190 » (*n°* 26), « Les Villes » (*n°* 30) *et* « Point final » (*n°* 40), *vous savez déjà à quoi vous attendre avec* « Le bord du chemin ». *Vous y retrouverez cette poésie cérébrale et cette éloquence lyrique qui caractérisent Gérard Klein, poussées à un haut degré de perfection intellectuelle — peut-être celle d'un splendide cerveau électronique. Et si vous avez aimé ses précédentes histoires, alors, vous adorerez* « Le bord du chemin ».



LES quatre matins furent clairs, sans vapeurs roses et sans nuages, comme des bols bien vernis. Il suivait toujours le chemin, parce qu'il n'y passait jamais de camions, et parce qu'il aimait les murs de pierre bas et sinueux, et les buis jamais coupés.

Le premier jour, il ne sentit rien. Il pensait à trop de choses. Son esprit était aussi trouble que l'eau du bassin trop calme qui ne reflétait rien.

Le second jour, cela le frappa comme une impulsion immotivée, un appel vague qu'il oublia.

Le troisième jour, alors qu'il avançait dans le chemin et qu'il regardait le bassin et les arbustes prêts à fleurir, se retenant comme pour exploser d'un seul coup, un remords le surprit, sans but, une sorte d'inquiétude aussi imprévisible que les évolutions des carpes. Il ne suivait le chemin que depuis quelques mètres, il entendait crisser sous ses talons, le gravier du talus. Il s'appuya à une barrière toute neuve et verte, puis s'en alla.

La bouffée de remords s'évapora, se dispersa comme les fragments de fusée brûlée d'un rêve oublié, dans les gaz d'échappement, les raclements des pneus, les respirations butées des moteurs, les cris rauques des avertisseurs, quand il se laissa dissoudre, digérer par la route, qui, sans discernement et sans répit, d'un côté ou de l'autre de l'horizon, avalait voitures et piétons avec le hurlement rassurant d'une machine aveugle.

*
* *

Le quatrième jour, il était tombé pendant la nuit une étrange pluie verte qui avait teint d'émeraude toutes les pousses blanchâtres et incertaines.

Il marchait à grands pas, car quelques gouttes de la pluie l'avaient

aussi touché. Une carpe fit un saut et un peu d'eau tomba sur son veston. Il sourit.

— « Bonjour, monsieur. »

Il crut recevoir le son comme un coup de poing en pleine poitrine. Il se rendit très vite compte que ce n'étaient pas les arbres qui avaient parlé, ni la clôture verte, ni l'herbe, et il n'y avait rien dans le ciel.

Cela ne s'était passé qu'en lui.

Il chercha un instant quelque chose dans les éclats blancs que des grenades, bourrées de verdure et de fleurs, avaient projetés la nuit, en explosant sous les premières gouttes de la pluie enchantée. Puis il se tourna vers le sol et scruta le gravier.

— « Bonjour, monsieur. »

Cela tonna comme une bombe atomique dans une caverne ténébreuse. L'instant d'après, il ne restait plus que des petits fragments de caverne qui s'efforçaient de comprendre, qui rassemblaient de très anciens songes. Il avait lu beaucoup trop de livres fantastiques pour ne pas penser immédiatement qu'il s'agissait d'un message d'une autre pensée.

Le Futur. Les sorcières d'Edgar Allan Poe, un Martien de Bradbury. Ou quelque chose d'infiniment plus angoissant, parce que mêlé à la structure intime du monde, de « son » monde.

Les cailloux blancs scintillaient, bien que l'heure ne fût pas à la lune. Les cailloux scintillaient, roses et pâles, tous différents et tous semblables pour les hommes. Un amas de cailloux scintillait. Un énorme tas, qui formait tout le chemin et toute la planète, scintillait. Ils ne brûlaient pourtant, ils ne luisaient qu'au fond de lui-même, dans un espace qu'il ne se connaissait pas.

Il écrasait et repoussait les cailloux. Mais il ne pouvait pas les empêcher de se consumer sans fin, tous aussi merveilleux. Qu'ils fussent diamants ou silex, il ne voyait plus que les cailloux.

Il essaya de répondre.

— « Qui êtes-vous? Où êtes-vous? Venez-vous d'un autre monde? »

Le cérémonial d'usage. Les cailloux frappaient la paroi de son crâne, de l'intérieur de sa tête.

— « Nous sommes tout proches de toi. »

Peut-être un vaisseau croisait-il, très haut, dans l'énorme océan noir du vide que les hommes s'efforçaient de peupler, à coups de taches de pétrole, d'explosions bruyantes, de fleurs de feu trop tôt poussées et de crachements de fusées? Peut-être une équipe était-elle descendue? Peut-être était-ce ces arbres?

Il s'attendait à voir surgir de l'herbe quelque étrange fourmi. Ou alors, venaient-ils d'ailleurs? De quelque espace non rêvé encore par les hommes?

— « Nous ne venons d'aucun monde, nous sommes de la Terre. Nous sommes les cailloux. »

Les cailloux qui dansaient, qui luisaient comme autant d'étoiles.

— « Les cailloux? Les cailloux pensent? »

— « Ils pensent. Il y a longtemps déjà que je cherche à discuter avec les hommes. Je suis philosophe. J'avais beaucoup de questions à poser. »

Les milliards de cailloux, au creux des routes, entre les racines des vieux chênes, glissés un peu partout dans les demeures des hommes, et que depuis une éternité, ils avaient cessé de voir, dont ils avaient oublié le nombre infini de formes, rêvaient, songeaient et écoutaient.

Est-ce que les herbes aussi pensent, et les arbres, et les algues, et les maisons, et les villes? Est-ce que les planètes sont autre chose que des petites boules laiteuses et mesurables, décomposables et analysables en une quantité précise de constituants, et perdues, par hasard, au fond d'un grand sac de toile noire?

— « Je rêve, n'est-ce pas? »

— « Je ne crois pas. Je suis presque sous vos pieds. »

C'était un caillou plus brillant qu'un rubis. Mais il était le seul à le voir ainsi. Il le ramassa. Il n'était même pas tiède. Il pouvait le jeter aux oiseaux qui se moquaient de lui en piaillant, ou au téléphone qui sonnait dans la maison à la barrière verte et que personne ne venait décrocher, mais c'était un caillou philosophe.

Ils parlèrent de choses et d'autres.

*
* *

Le soleil descendit lentement des arbres, et il rongeait presque les racines quand il vint une idée à l'homme.

— « C'est extraordinaire, » dit-il, « toutes nos philosophies étaient fondées sur l'action. Nous croyions qu'il était impossible de penser sans bouger, sans sentir, sans marcher. »

— « Je ne comprends pas, » fit la pierre. « Nous pensions cela aussi, mais vous êtes immobiles et inertes. Est-ce que vous ne nous voyez pas voyager, explorer, le long de nos routes et de nos plaines. »

Voyager. Tout à l'heure, il avait cru voir les lumières de tous les cailloux errer dans le chemin et au-delà, avec de faibles traînées hésitantes, comme quand on a les yeux pleins de larmes. Mais maintenant, c'était fini. Les cailloux étaient fixés, rivés dans la poussière, dans une inutilité géométrique.

— « Non, » dit l'homme.

— « Nous ne croyions pas non plus que vous pensiez, mais maintenant, je le sais. »

— « Mais, vous ne pouvez pas bouger, » dit l'homme, « on ne vous a jamais vus bouger, et nous ne sommes pas inertes. »

— « Si. Regardez. »

Les glycines vibraient longtemps, quand il passait une flèche de vent, du vent des hommes. Mais pas la pierre.

— « C'est moi qui ai reculé, » dit l'homme.

— « Non. Vous ne pouvez pas marcher. »

— « Je ne comprends pas, » dirent-ils ensemble.

Ils se turent.

— « Je peux vous lancer, » dit l'homme.

— « Je peux vous faire tomber, » dit la pierre.

Des langues de chaleur, des limaces de tiédeur glissaient sur eux.

— « Est-ce que vous ne voyez pas les hommes qui s'agitent sur la route, et les moteurs qui tournent à en perdre le souffle, et les enfants qui courent, et les seules maisons qui dorment, toujours? »

— « Il n'y a que des choses immobiles, » dit la pierre. « Des hommes. Et des tas de pierres mortes qui dorment à jamais. Et maintenant, je m'en vais, et il y a beaucoup de pierres comme moi qui s'en vont, qui bâtissent, qui se rencontrent, qui aiment. Vous ne pouvez pas voir? »

— « Vous ne partez pas, » accusa l'homme. « Il y a toujours la même distance entre nous. »

— « Si. Je m'éloigne de vous. Dans le Temps. Il y aura toujours la même distance. »

— « Ce n'est pas possible, » dit l'homme. « Nous *savons* que ce n'est pas possible. Et les arbres? Que faites-vous des arbres? »

— « Il n'y a pas d'arbres. Je ne vous distingue pas des arbres. »

— « Il y a un mur, » dit l'homme, « un étrange mur entre nous. Nous ne croyons pas. Nous ne pouvons pas croire. »

Il ne pouvait pas voir. Un moment, il avait senti que le mur s'effritait. Ses yeux avaient failli s'effondrer quand le mur sur lequel ils reposaient s'était écroulé. Et puis le mur s'était redressé, d'un seul coup.

— « Où sommes-nous? » firent-ils ensemble.

— « Tout proches, » dit l'homme, « mais ni au même endroit ni de la même façon. »

— « Il y a d'étranges directions dans l'espace, » dit le caillou. « Peut-être les nôtres diffèrent-elles et se croisent-elles ici? Il *faut* le croire.

Les branches se balançaient normalement, les tulipes tachaient harmonieusement le vert de l'herbe. Mais tout à l'heure, il était sûr qu'elles avaient disparues en même temps que le mur.

— « Je crois que j'ai vu, » avoua l'homme. « Je ne sais pas au juste quoi. Mes yeux papillotaient. Le sol m'a échappé tout d'un coup. Il n'y avait que des cailloux. Et je crois qu'ils marchaient. Leurs routes étaient dorées, comme la trace d'un escargot sur un mur blanc, en plein soleil. Un instant seulement, j'ai vu. »

— « C'est arrivé à moi aussi, » dit la pierre. « C'est une grande aventure, une très grande chance. »

— « Peut-être, » dit l'homme. « Ainsi, nous sommes vos... cailloux. »

— « Et nous, » dit la pierre, « nous sommes des objets pour vous. »

*
* *

Le gosse jouait avec des pierres à peu près rondes. Elles s'enfonçaient dans la poussière comme dans un étang lourd.

L'homme sortit une pièce de sa poche. Les cailloux roulaient et jaillissaient de la main de l'enfant. Ils s'endormaient à demi dans une flaque de sable gris et la main sale les caressait, les relançait.

— « Tiens, donne-moi tes billes, et prends ça.

La pièce luisait comme l'autre fois les pierres. Comme des soleils perdus dans des déserts illusoires. Le gosse l'empocha, tendit les cailloux. L'homme les prit avec une extrême délicatesse. Il les serra doucement dans sa main et repartit, en essayant de ne marcher sur rien.

Ses talons laissaient des entonnoirs dans la poudre trop sèche de la route.

L'enfant l'examina, puis remonta la rue, vers le soleil, très vite, et, sans se retourner, se mit à courir...



Cher fantôme !

(*The proper spirit*)

par ROBERT BLOCH

Si vous aimez les contes paisibles, sobrement spirituels, mais cachant, à la manière des scorpions, un dard dans la queue ; si, comme nous-mêmes, en relisant un tel conte et en en connaissant la fin, vous ne l'en appréciez que mieux — alors vous serez ravi par cette relation de la revanche occulte prise par Mr. Cavendish sur sa collection malfaisante de parents avides. C'est une nouvelle histoire de Robert Bloch, que vous avez découvert avec « J'embrasse ton ombre » *(n° 41) et* « Eve au pays des merveilles » *(n° 44). Robert Bloch a terrorisé les Etats-Unis entiers lorsque le programme* « Stay tune for terror » *diffusa l'adaptation radiophonique de sa nouvelle* « Votre dévoué Jack l'Eventreur », *qui est un classique. Il nous montre ici qu'il peut réussir aussi bien dans l'humour noir que dans le macabre.*



MR. Ronald Cavendish poussa la table roulante lourdement chargée dans la salle à manger. Il disposa les hors-d'œuvre et les entremets sur la table, puis il se retourna pour s'examiner dans la glace au-dessus du buffet.

Il fut assez content de ce qu'il voyait. Il était, pensa-t-il, et son miroir le lui confirma, un gentleman de la vieille école. Un cynique l'aurait classé comme le type même du maître d'hôtel de théâtre, mais Mr. Cavendish ne s'intéressait pas aux cyniques.

La situation distinguée de sa vieille maison en pierre de taille, l'acajou et l'argenterie massifs qui la meublaient, l'importance de ses dépôts bancaires étaient une réponse suffisante aux cyniques. Et non seulement aux cyniques, mais à sa famille par-dessus le marché.

Mr. Cavendish se fit une grimace dans la glace, ce qui le rendit affreux. Il regretta que sa famille ne puisse en profiter, mais se consola en pensant qu'ils n'auraient pas longtemps à attendre puisqu'il les avait invités à dîner.

Il était 6 heures ; les préparatifs étaient terminés. Tout était prêt pour leur arrivée.

Tout ? Mr. Cavendish se précipita au salon. Il avait presque oublié quelque chose. Le grand tapis persan avait été replié et il se mit à genoux sur le parquet dénudé pour effacer les traces de craie bleue avec son mouchoir. Il ne fallait pas qu'ils voient le dessin magique. Pendant

qu'il y était, il décida de faire brûler un peu d'encens pour masquer l'odeur qui flottait encore dans la pièce. Quelqu'un pourrait peut-être la reconnaître.

— « Voilà, » dit Mr. Cavendish en se levant. Les articulations de ses genoux étaient un peu raides — ce qui était naturel puisqu'il avait dépassé la soixantaine, à moins que ce ne fût la soixantaine qui était en train de le dépasser? Ce serait peut-être une bonne idée de se renseigner sur l'histoire de ce vieux Dr. Faust. Peut-être pourrait-il négocier un accord similaire pour lui-même, en éliminant naturellement l'élément de risque. Peut-être pourrait-il après le dîner familial faire une petite séance le soir même et demander à...

Dring!

Mr. Cavendish tira sur ses manchettes et alla ouvrir la porte d'entrée. Il eut tout juste le temps d'arborer son expression genre « ce cher vieil oncle Ronald » avant qu'ils ne pénètrent tous dans le salon.

La grosse Clara minaudante, le petit Edwin ratatiné, Harry le moustachu, et Dell toujours passée au henné. Et en dernier, toujours aussi repoussant, Jasper. Il soupira bruyamment et alla prendre part à l'échange idiot de réflexions banales : « Salut, oncle Ronald ! », « Vous êtes florissant de santé. », « C'est comme au bon vieux temps de voir toute la famille réunie sous un même toit. ».

Des sièges, des cigarettes, des petits verres de fine. Ronald Cavendish s'occupa de toutes les formalités d'usage et parvint même à sourire lorsque Edwin leva son verre et murmura : « A votre bonne santé. »

Puis : « Voulez-vous que nous passions à table? » proposa-t-il. « Tout est prêt. »

Jasper, ayant entendu le mot « dîner », était déjà debout. C'était un gourmand. Ils l'étaient tous d'ailleurs, pensa Mr. Cavendish tristement.

Clara par exemple. « Ça alors, quel joli service d'argenterie, » glapit-elle. Les yeux en vrille entre les plis de graisse semblaient appeler une loupe de bijoutier pour compléter le tableau tandis qu'elle faisait l'inventaire jusqu'au dernier sou.

Edwin, son mari, renifla la fine. « Napoléon ou Armagnac? » demanda-t-il. Comme si Mr. Cavendish allait leur servir du Napoléon, et avant le dîner par-dessus le marché ! Edwin ne savait pas, mais il ne demandait qu'à apprendre. Ce n'était pas l'argent qu'il désirait, mais le luxe.

Et puis Harry. « Des pigeonneaux en gelée, ma parole ! Vous avez gagné aux courses Tonton? » dit-il en apercevant les pintades. Harry avec ses manières de turfiste et son détestable « Tonton » ! Lui, c'était la veine qu'il désirait.

Et Dell. Mr. Cavendish contempla ses yeux froids et fardés et sa silhouette alternativement pleine et étranglée. Il savait ce qu'elle convoitait. A présent, elle devait pouvoir se satisfaire pendant les après-midi que Harry passait aux hippodromes. Dans dix ans, il lui faudrait de l'argent pour ses gigolos, si c'était bien comme cela qu'on les nommait à l'époque actuelle.

Justement, Jasper pérorait sur l'époque actuelle. Mr. Cavendish se força à faire attention à ce qu'il disait. Son discours était ponctué de bruits de mastication.

— « Il est bien rare à notre époque de voir un repas aussi bien conçu. Je ne sais pas comment vous vous y prenez Ronald, avec Grace morte depuis sept ans. Tout seul dans cette grande baraque sans domestique ni personne pour s'occuper de vous. Vous devriez emménager au Club avec moi. »

C'était typique de Jasper. Il aurait bien voulu que Mr. Cavendish habite au club avec lui. Comme cela il aurait pu tout prendre en main. Il s'occuperait de vendre la maison et contrôler les placements en gentil beau-frère. Mr. Cavendish qui se piquait d'apprécier ses semblables à leur juste valeur, ne pouvait s'empêcher d'admirer son beau-frère. Son avidité était universelle.

Mr. Cavendish entama le verre de lait chaud et le pain grillé à côté de son assiette.

— « Qu'est-ce qui se passe, Tonton, cette bouffe est trop riche pour votre estomac? » demanda Harry. Dell, sa femme, lui adressa un regard désagréable auquel il ne fit aucune attention.

— « Un petit ulcère. Ordres du médecin, » dit Mr. Cavendish.

— « Un médecin? » demand Clara joyeusement. « Vous avez été voir le Dr. Barton? Qu'est-ce qu'il dit? J'espère que ce n'est rien de grave. Souvent ils parlent d'ulcères et l'on s'aperçoit que c'est un can... »

— « *Brmm-hmm!* » Edwin savait comment l'arrêter et il se flatta d'être intervenu à temps. « Je suis persuadé qu'oncle Ronald fait très attention à sa santé, ma chère. Veuf depuis sept ans et, à en juger par cette table, on ne s'en douterait jamais. »

— « Merci, » dit Mr. Cavendish. « Puis-je vous offrir une autre pintade? Il y en a largement pour tout le monde. »

— « Volontiers, » dit Jasper. « Et un peu de sauce avec. Je n'en ai jamais goûté de meilleure. Pour un vieux célibataire, vous vous débrouillez rudement bien. Bien sûr, le chef du club... »

— « Comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais remarié? » demanda Dell. « Les femmes seraient après un homme comme vous comme des mouches autour d'un pot de miel. Après tout, vous êtes bien conservé, et avec toute cette galette... »

Ce fut au tour de Harry de gratifier sa femme d'un regard peu aimable. Mais Mr. Cavendish ne se vexa pas.

— « Vous savez bien pourquoi, » dit-il. « Grace est toujours avec moi quand j'en ai envie. »

Voilà. Mr. Cavendish s'apprêta à braver la tempête.

Jasper fut le premier à se risquer, armé de bienveillance hypocrite. « Voyons, Ronald, » dit-il, « nous sommes tous un peu inquiets. Votre idée morbide que Grace est toujours avec vous, ce n'est pas naturel. »

— « Vos préjugés ne le sont pas plus, » répliqua Mr. Cavendish en lui resservant pour la troisième fois de la sauce. « Mes idées ne sont absolument pas morbides. Depuis la préhistoire les hommes qui voyaient

clair ont toujours su qu'il est possible pour les morts de revenir lorsqu'ils sont appelés correctement. Si vous vous donniez la peine d'examiner les annales de la recherche psychique, vous sauriez que les relations avec les esprits sont tout à fait courantes. »

Clara forma une moue avec ses grosses lèvres. « Vous voyez, » dit-elle aux autres. « C'est bien ce que je disais. Ce n'est pas la faute de l'oncle Ronald. Il ne fait que répéter les balivernes que lui a dites cette folle de médium — celle qu'il a consultée après la mort de Grace. C'est elle qui lui a mis ces idées absurdes dans la tête. »

Edwin émettait les bruits les plus divers pour tenter d'arrêter sa femme.

Mr. Cavendish sourit et servit le café. « Il est vrai que je suis allé voir un médium après le départ de Grace. Vous le savez tous, et je n'aurais pas le mauvais goût de vous rappeler les réactions violentes que cette visite a provoquées parmi vous. Mais il était inutile de vous tracasser pour cela. Après quelques visites, je fis une découverte très satisfaisante. J'ai appris qu'un médium n'était pas nécessaire — ma propre sensibilité psychique est très développée. Depuis, j'ai continué mes recherches de mon côté. Je me flatte d'avoir accompli plus dans cette direction que la plupart des médiums en activité à notre époque. »

— « Des fantômes ! » Dell frémit. « J'ai horreur d'en parler. D'ailleurs, je n'y crois pas. »

— « Si vous y croyiez, vous n'éprouveriez ni haine ni peur, » assura Mr. Cavendish. « En fait, à part quelques particularités, ils sont exactement comme nous. Prenez Grace, par exemple, la dernière fois que je l'ai vue, elle paraissait aussi réelle que vous-même. »

— « Soyez raisonnable, Ronald, » dit Jasper. « Vous ne voulez pas nous faire croire que vous passez votre temps à parler au fantôme imaginaire de votre défunte femme? »

Ronald Cavendish termina son pain grillé et but une gorgée de son lait. Puis il alluma les bougies disposées sur la table.

Elles flambèrent comme des fleurs de feu dans la pénombre.

— « C'est la dernière chose que j'essayerais de vous faire croire, » déclara-t-il. « Il est vrai qu'au début j'ai consacré beaucoup de temps à Grace. Mais je dois avouer que cela m'a rapidement lassé. Je me suis demandé pourquoi je passerais tout mon temps avec elle alors que tant d'autres personnalités passionnantes étaient à ma disposition. Après tout, notre mariage a cessé lorsqu'elle est morte. Là où elle est maintenant, il n'y a pas de mariage. Ainsi, si cela peut vous intéresser, je n'ai pas appelé Grace depuis quatre ans. »

— « Vous voulez dire que vous avez laissé tomber toutes ces âneries? » demanda Harry.

— « Au contraire. Mais il y a une quantité infinie d'autres esprits qui me sont accessibles. » Mr. Cavendish sourit. « Je voudrais vous faire comprendre. C'est comme si l'on avait à sa disposition toutes les bibliothèques du monde entier. Ou comme de posséder le plus grand musée, ou une inépuisable discothèque. Vous avez vu le piano dans le salon? Eh

bien, souvent pendant le dîner, je savoure la musique de Haendel ou de Haydn jouée par les compositeurs en personne. »

— « Complètement cinglé ! » murmura Dell, mais Mr. Cavendish fit semblant de ne pas l'entendre.

— « Imaginez ce que c'est que de pouvoir appeler les plus grands esprits de l'histoire, » continua-t-il. « De pouvoir discuter avec Shakespeare, Jules César, Napoléon, tout en écoutant Chopin au piano. »

— « Vous voulez dire que tous ces vieux croulants viennent ici taper sur votre piano ? » Harry était fasciné malgré lui. « Dites, c'est vrai qu'ils peuvent voir l'avenir ? Je veux dire, par exemple, savoir qu'il y aura un canasson dans la sixième à Belmont demain ? Vous croyez qu'un type comme Michel Ange ou un autre pourrait vous donner un tuyau ? »

Mr. Cavendish sourit de nouveau. « C'est possible, » dit-il. « Mais les courses ne m'ont jamais beaucoup intéressé. »

— « Cela suffit ! » Même dans la pénombre le visage de Jasper était visiblement violacé. « J'en suis étourdi moi-même et cela n'a rien d'étonnant. Ronald, vous parlez comme un fou. Dans ces conditions, nous n'avons pas d'autre alternative que de vous traiter comme un aliéné. »

— « Appeler l'esprit de Napoléon ! » dit Clara avec mépris. « Je comprends qu'il est cinglé, oui. Le fantôme de Grace n'est plus assez bon pour lui, qu'il dit. Il veut nous faire croire qu'il passe ses soirées avec Cléopâtre. »

— « Sa réputation est très surfaite, je vous assure, » dit Mr. Cavendish doucement. « Il est possible que je sois injuste envers elle parce que je ne comprends pas sa langue. Toutefois, l'opinion que j'en ai n'est pas basée uniquement sur nos activités linguistiques. »

— « Alors comme ça, vous êtes au mieux avec toutes les pin-ups célèbres de l'histoire ? » Dell s'anima subitement. « Ça m'intéresse ça. Je me suis toujours demandé quelles têtes elles pouvaient bien avoir. Comme Madame Pompadour ou Anne Boleyn par exemple. »

Mr. Cavendish frémit. « Je préfèrerais ne pas parler de cette jeune femme. Quand je l'ai appelée, j'avais oublié qu'elle avait été décapitée. Elle est apparue en tenant sa tête sous son bras. »

Jasper, après avoir préfacé ses paroles d'un rot retentissant, se tourna vers Ronald en arborant le sourire patient généralement réservé aux jeunes enfants et vieillards gâteux.

— « Ronald, vous devez nous écouter maintenant. Après tout, nous sommes votre *famille*. Nous avons essayé d'être patients. » Il prit ce qu'il considérait être un air patient et réussit à ressembler fortement à un vautour gras perché sur une branche au-dessus de sa victime.

— « Nous avons toléré vos excentricités, » continua-t-il. « Mais des étrangers ne seront pas aussi charitables. Que diront les gens lorsqu'ils entendront des choses pareilles ? »

— « Rien, » répliqua Mr. Cavendish, « à moins que vous ne leur disiez. »

— « Je regrette, mais il me semble qu'il est temps que quelqu'un

soit mis au courant, » répondit Jasper. « Il ne faut pas oublier que vous êtes responsable d'une importante fortune. Si les banques et les agents de change entendaient parler de vos idées, ils deviendraient fous. »

Jasper n'avait jamais été qu'un piètre orateur, pensa Mr. Cavendish, mais cette fois-ci il paraissait surpasser en ennui tous les efforts précédents. Il semblait que son dicours avait déjà endormi Edwin et Clara, et Harry était affalé sur sa chaise. Mais Mr. Cavendish lui, paraissait très intéressé par ce qu'il disait.

— « A quoi voulez-vous en venir? » demanda-t-il subitement.

— « Et bien, ce n'est pas moi uniquement, vous comprenez. C'est nous tous. Nous nous sommes réunis tout à l'heure et nous avons discuté de la question. Nous sommes d'accord que la meilleure solution serait que vous abandonniez toute activité financière. Vous ne rajeunissez pas, et il est possible que la tension d'esprit que cela occasionne contribue à vos excentricités. Il est temps que vous vous retiriez pour vous reposer. Je vous suggère de donner votre procuration à quelqu'un. A moi, par exemple. Vous serez délivré de tout souci et pourrez profiter de vos loisirs. Je vous parle sérieusement, Ronald. Et je vous fais une proposition très équitable. Abandonnez vos pouvoirs et continuez à vivre comme vous l'entendrez. Vous pourrez appeler tous les fantômes qu'il vous plaira, cela nous sera égal. »

Jasper rota de nouveau. « Sinon, nous n'avons pas le choix. Nous serions obligés d'appeler un psychiatre. Vous savez ce que cela veut dire. Uniquement en se basant sur ce que vous nous avez fait entendre ce soir, vous seriez enfermé immédiatement. N'est-ce pas, mes amis? »

Il regarda autour de lui et constata que la compagnie avait sombré dans le sommeil. « Il fait trop chaud ici, » se plaignit-il. « On ne peut ouvrir la fenêtre? »

— « Oui, tout à l'heure, » promit Mr. Cavendish.

Jasper se tâta l'estomac. « Cette sauce est trop riche, » murmura-t-il. « Faudra faire attention — le docteur a dit... » Il s'affala endormi. Juste avant de perdre connaissance, il parvint à articuler : « Quelle est votre réponse? »

Mr. Cavendish se leva. Il se pencha en avant et parla assez fort comme pour réveiller ses invités et s'assurer qu'ils entendaient tout ce qu'il disait.

— « Ma réponse, » dit-il, « est non. Pas de procuration, pas de psychiatre, pas d'asile. Entendez-vous, mes chers parents? Ceci est un dîner d'adieu. Car ce soir, ayant liquidé tout mon actif, je prends l'avion pour le Tibet où je vais poursuivre mes études sur les sciences occultes.

» Oui, » continua-t-il, « ceci est un adieu. Un adieu définitif. D'ailleurs, je constate que vous m'avez déjà quitté. »

C'était exact. Affalés dans l'ombre, ils n'avaient même plus l'apparence du sommeil. Leurs yeux fixaient sans les voir les reliefs squelettiques des pintades. La famille était raide morte.

Mr. Cavendish les regarda et frémit légèrement. Il espéra qu'aucun médium n'aurait la malchance de les évoquer.

Puis il fit le tour de la table et consulta sa montre. Il lui restait à peine une heure pour atteindre l'aéroport. Il ouvrit la porte du buffet et en sortit une lourde valise.

Voilà. Il était prêt. Il retourna à la table et souffla les bougies. « Adieu, brèves chandelles, » (1) dit-il.

Mr. Cavendish était dans le noir. Mais il n'avait pas peur. Beaucoup de ses meilleurs amis vivaient dans le noir. Il avait fait la connaissance de personnes très sympathiques dans ces circonstances. Dell avait parlé de Madame de Pompadour. Hé, hé, il aurait pu lui parler de Guinevere, de la Montespan, d'Hélène de Troie. Il était encore très vert et il savait s'y prendre avec les dames.

Les dames. Cela lui rappela quelque chose. Il ne pouvait pas partir sans faire preuve de l'esprit qui convenait.

Mr. Cavendish pouffa. « L'esprit qui convenait ! » Tout le succès de la soirée était dû précisément à l'esprit qui convenait.

Il était temps qu'il lui exprime sa reconnaissance pour les pintades et leur sauce originale. Peut-être y avait-il encore quelqu'un dans la cuisine. De toute façon il ferait le geste. Cela avait été un trait de génie d'avoir fait appel à un expert culinaire pour le dernier repas de la famille.

Mr. Cavendish marcha doucement jusqu'à la porte de la cuisine. Il l'entrouvrit et chuchota dans le noir.

— « Merci, Lucrèce, » dit Mr. Cavendish.

(*Traduit par Evelyne Georges.*)

---

(1) « *Out, brief candles.* » Citation d'une tirade de Shakespeare sur la vanité de l'existence humaine et sur sa brièveté. (« *Macbeth* »)



Porte à porte

(*Door to door*)

par **GUY DE ANGELIS**

Guy de Angelis est un auteur qui parvient à insuffler à la science-fiction les qualités narratives vigoureuses qui sont en général l'apanage des histoires de suspense. Vous n'en trouverez pas un meilleur exemple que dans cette nouvelle. A l'époque où il l'a écrite, il était de sa profession vendeur porte-à-porte, un métier qui lui a donné l'idée d'une mouture personnelle et terrifiante du thème de l'invasion extra-terrestre.

En haut, les pas allaient et venaient ; Nora savait qu'il n'allait pas tarder à descendre. Elle se sentit frissonner de nouveau et elle tendit un bras en travers de son ventre comme pour protéger aveuglément la vie qui commençait à grandir en elle. Tout était prêt pour le petit déjeuner. Soudain, l'oreille tendue, elle arracha la croûte d'un toast et la laissa sur son assiette pour faire croire qu'elle avait mangé.

Passant rapidement dans la cuisine, elle cacha le reste du toast dans la petite poubelle couverte et vida sa tasse de café dans l'évier. Les pas descendaient les marches ; elle sortit vivement dans la cour de derrière.

Après ce qui était arrivé la nuit d'avant, elle n'aurait pu s'asseoir en face de lui. Pas même une dernière fois, songea-t-elle.

Quelque chose de froid et d'humide lui frôla les jambes et elle retint un cri, en faisant un pas en arrière. Ce n'était que le tuyau d'arrosage, mais elle eut la frayeur absurde que toute cette longueur serpentesque s'anime tout à coup pour s'enrouler autour d'elle.

Elle était jolie fille, pas très grande, avec un visage un peu fragile et un petit corps ramassé. Debout dans le jardin, elle ne savait plus que faire. Je dois devenir complètement folle, se dit-elle.

Mais je ne suis pas folle... pas du tout ! Si Sam a pu se transformer en autre chose sans avertissement, il est naturel que je me méfie de tout. En tout cas, qui soit-il, il n'est pas mon mari !

Nora se rendit sur le devant de la maison. Elle vit sa voisine Constance Willis, dans la cour voisine. Connie avait une sympathie aussi naturelle pour elle que ses taches de rousseur et sa grande bouche rieuse. Les deux femmes s'approchèrent l'une de l'autre jusqu'à la clôture.

— « Dis donc qu'est devenue toute ta ménagerie? » demanda Connie, Nora savait qu'elle parlait de Rhubarb, le grand chat orangé et de Smokey, l'épagneul noir de Stan. « Il y a des jours que je ne les ai vus. »

— « Ils sont partis, » dit tristement Nora.

— « Simplement, comme ça? »

Nora fit un signe affirmatif. Elle entendit une porte s'ouvrir derrière elle et murmura :

— « Attention ! Le voilà ! »

Il sortit et monta dans sa voiture, tandis que Connie lui adressait un signe de la main.

— « Salut, beau brun ! » Il leur adressa un bref sourire, fit marche arrière et s'en alla. « Qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux? » demanda Connie. « Il a à peine fait attention à toi. Il a tellement changé depuis quelque temps ! »

Nora s'agrippa des deux mains à la balustrade. Elle ne pouvait plus se retenir de parler.

— « Il est différent, Connie. Ce n'est plus Stan ! »

— « Je sais. Quelquefois Shep est tellement pris par ses soucis d'affaires qu'il n'a pas le temps de s'occuper de moi et alors j'ai l'impression d'être une intruse à la maison. Alors, tu parles, un professeur distrait ! »

— « Ce n'est pas ce que je veux dire. Connie, cet homme-là n'est pas celui que j'ai épousé ! »

— « Je me demande combien de femmes ont déjà dit cela, » fit Connie en souriant. « Il faut bien que la lune de miel finisse un jour, et vous êtes mariés depuis deux ans, Stan et toi. »

— « Connie, il faut que tu me croies. C'est arrivé le soir où l'inconnu est venu. Depuis lors, l'homme avec lequel j'habite n'est plus Stan Broderick. Je ne dis pas qu'il a changé. C'est en réalité un autre... je ne sais même pas si l'on peut dire que ce soit un homme ! »

— « Mais je viens de le voir, mon chou, » s'étonna Connie. « Si ce n'était pas Stan, qui était-ce? Et si ce n'est pas un homme, qu'est-il donc? »

— « Je ne sais pas, » finit par murmurer Nora. Elle s'en alla vers sa maison en se retenant de courir. C'est comme quand on se fait fermer la porte au nez, songeait-elle, debout et inactive dans son living-room. Connie n'avait pas compris un traître mot. Elle sentait soudain que toutes les portes au monde s'étaient refermées devant elle, l'isolant de tous les êtres. De tous sauf son père, à présent que Stan était parti. Et tout en sachant que son père ferait de son mieux pour la comprendre, elle n'aurait d'autre réponse à lui donner que celle qu'elle avait donnée à Connie.

Je ne sais pas.

— « Nora... » fit Connie, de la véranda. Elle entra. « Je ne sais pas de quoi il s'agit au juste, mais je désire t'aider. Raconte-moi, chérie. »

Nora hocha la tête. Pourtant, maintenant qu'elle avait commencé à en parler, elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle s'entendit dire : « Stan est parti. C'est tout ce que je sais. Et alors Rhubarb et Smokey sont partis aussi. » Sa voix se mettait à trembler. « Sans doute que je

pourrais récupérer mes animaux si je les cherchais et que j'offre une récompense. Mais je sais que rien ne me ramènera jamais Stan. »

— « Seigneur ! Pas étonnant qu'il se promène avec un figure d'enterrement. Nora, ce n'est pas parce que tu attends un bébé !... Je vais téléphoner à ton père. »

— « Non... ne le fais pas. »

— « Je ne sais que faire pour toi. D'ailleurs, en plus d'être ton père, il est médecin. »

— « Non ! » répéta Nora, mais tout d'un coup elle eut très envie de voir son père. Elle se laissa tomber sur le divan, se cacha le visage et s'enfouit dans les ténèbres accueillantes. Et elle se souvint...

*
* *

L'inconnu était sorti de la nuit une semaine auparavant. Quand Nora avait fait de la lumière sur la véranda, il avait dit: « Bonsoir. Votre mari est là ? »

Il était très bien habillé et ses cheveux étaient blancs et brillants aux tempes, aussi avait-elle répondu sans réfléchir : « Mais oui. Voulez-vous entrer ? »

— « Merci. » Il s'était baissé pour ramasser une grosse valise de cuir. Il l'avait placée tout contre le mur de la maison, hors de la vue de Nora, et elle s'était rendu compte un peu trop tard qu'elle venait encore d'ouvrir la maison à un démarcheur de porte à porte. Il tendit la main à Stan qui s'avançait.

— « Bonsoir, Mr. Broderick. Il s'agit d'une affaire intéressant le quartier et nous aimerions connaître votre opinion. »

Nora avait souvent entendu le même préambule, qui aboutissait généralement à une histoire d'assurances, ou de vente de livres ou de coutellerie ou d'autres objets dont ils avaient d'ailleurs besoin, aussi ne s'inquiéta-t-elle pas trop. Puis l'homme aux tempes argentées, comme de petites ailes de chaque côté de la tête, avait donné son nom. En y repensant, elle comprenait que c'était à ce moment que tout avait commencé à aller de travers.

Il avait un nom simple mais qu'on oubliait instantanément. Il avait passé dans son cerveau, mais n'y avait laissé qu'un petit espace vide.

Elle et Stan s'étaient assis tous les deux sur le divan et l'inconnu avait ouvert sa valise, puis étalé un plan sur le plancher. Un plan connu... celui de leur propre ville... mais il y avait par-dessus un labyrinthe de lignes lumineuses. L'inconnu avait désigné l'extrémité d'une ligne lumineuse et elle s'était mise à la suivre attentivement à travers le labyrinthe. Soudain, elle s'était rappelé un incident de son enfance.

Un jeune garçon qui élevait des poulets lui avait enseigné à hypnotiser une poule. Il la tenait sur la table, lui caressant le bec et prolongeant sa caresse jusqu'au bord de la table, à chaque fois. Quand il avait lâché

la poule, elle était restée là, les yeux désespérément fixée sur cette ligne imaginaire.

Elle s'en était un peu effrayée et avait eu la nausée. Elle se sentait maintenant dans le même état. Je ne suis pourtant pas une poule idiote dominée par un esprit supérieur, s'était-elle dit. Je suis chez moi, et cet homme n'est qu'un représentant comme les autres. Je vais me lever et lui dire que cela ne nous intéresse pas, et ce sera tout.

En levant les yeux, elle avait vu que Stan contemplait le plan sans rien dire. Puis la main de l'inconnu avait de nouveau bougé, montrant les lignes lumineuses. Le regard de Nora avait obéi et son esprit avait été repris par le labyrinthe, s'y enfonçant de plus en plus tandis qu'elle cherchait une issue.

Personne de nous ne dit mot, avait-elle songé, avec désespoir. Mais c'est absurde ! On ne reste pas assis les yeux grands ouverts quand il s'agit de vendre et d'acheter. Stan et cet homme doivent se dire quelque chose, avait-elle pensé, mais cela n'a pas plus de sens pour moi que la parole humaine pour un poulet.

Finalement l'inconnu avait eu terminé. Elle avait vu Stan le reconduire jusque sur la véranda. Elle avait eu l'impression étrangement inversée que c'était son mari et non l'inconnu qui était reconduit.

— « Stan !... »

Il était revenu : « Oui, Nora? »

— « Rien. Je viens d'avoir une impression. Absurde. » Elle s'était détournée et avait vu la grande valise. « Il a oublié sa valise ! Et son plan ! »

— « Naturellement. » Stan avait replié le plan et l'avait mis dans la valise. « Je pensais que tu avais compris. Tu comprends, non? »

Nora avait fait un signe affirmatif, honteuse d'avouer qu'elle n'y comprenait rien du tout. Stan avait ramassé la valise et l'avait emportée vers son bureau. Elle s'était efforcée de rire en disant : « C'était un drôle de personnage, hein? »

Stan avait hésité pensivement avant de dire : « Pas de ce monde... » Et il avait refermé sur elle la porte de son bureau.

Maintenant, allongée sur le divan, Nora cherchait ce qu'elle pourrait bien dire de décisif à son père. Elle avait le souvenir vivace d'une fois où elle était à sa coiffeuse, à demi-vêtue, en train de se brosser les cheveux. Tout à coup, Stan s'était réfléchi dans le triple miroir, la regardant comme s'il voyait son corps pour la première fois, si bien qu'elle en avait eu la chair de poule. Il avait dit :

— « Quand est-ce que l'enfant commencera à te déformer? »

Au bout d'un moment, elle s'était retournée : « Belle attitude de clinicien ! Depuis toujours nous parlons de « notre bébé », et maintenant, je m'aperçois que tu attends seulement que je sois *déformée* par ma grossesse. Stan ! »

— « Question assez irréfléchie, » avait-il avoué. « J'imagine qu'il est

assez normal que toute la période de gestation prenne une nuance sentimentale quand on emploie une méhtode d'insémination aussi primitive. »

*
* *

Deux nuits se détachaient particulièrement dans le souvenir de Nora. L'une était celle de la disparition de leur épagneul.

Quelque chose l'avait éveillée en sursaut cette nuit-là. Un bruit, avait-elle d'abord pensé, mais tout était calme. Cependant la sensation avait duré. Une irritation aussi pénible que la sonnerie aiguë d'un réveille-matin. Stan n'était pas monté se coucher. Agitée, elle s'était levée et s'était approchée de la fenêtre.

La nuit était douce, et par de telles nuits, Smokey aimait dormir sur la véranda de devant. Elle le vit qui s'efforçait de descendre à reculons le perron. Il avait la gueule ouverte et elle sentait qu'il souffrait atrocement. Elle sentit aussi qu'un instinct quelconque le retenait attaché à la maison. La loyauté, songea Nora. La fidélité. Elle se pencha pour murmurer : « Smokey... » Il leva des yeux implorants. Elle lui montra la rue. « Va-t'en petit chien, va-t'en ! »

Elle avait veillé longtemps encore après que la petite silhouette noire eût disparu dans l'ombre. Puis elle avait longé sans bruit le couloir de l'étage. Elle avait eu des taches devant les yeux.

Non, ce n'était pas des taches, avait-elle tranché, en approchant des marches. C'était de mystérieux dessins lumineux qui passaient fantomatiquement dans le champ de ses yeux. Il n'y en avait pas deux semblables, et pourtant ils étaient tous parents, comme autant de flocons de neige démesurés. Penchée sur la rampe, elle avait vu que les dessins se matérialisaient devant la porte close du bureau de Stan, avant de s'élever vers elle.

A présent, l'irritation qui l'avait éveillée était si violente qu'elle avait l'impression que tous ses os vibraient... bourdonnaient presque... dans sa chair. Son crâne lui paraissait éclater et elle devait combattre l'envie de se déchirer les tempes du bout des ongles pour laisser échapper sa souffrance.

Impossible que ce soient les lumières, avait-elle songé, elles ne sont pas assez éclatantes pour faire mal. Ce doit être un son. Les chiens perçoivent des sons qui nous échappent, et les sourds entendent par conduction osseuse.

Elle se rappela avoir lu un article sur les ultra-hautes-fréquences en télévision. L'auteur s'était un peu écarté du sujet et elle cherchait ce qu'il avait écrit. Il était question de certains rayons... gamma?... qui, portés à des mégacycles considérables pourraient bien avoir le pouvoir de créer de la matière. Maintenant cela lui paraissait extrêmement important, mais elle avait si mal à la tête qu'elle n'arrivait pas à se concentrer.

La porte du bureau commença à s'ouvrir. Un vol éblouissant de dessins plus affirmés monta vers elle et sa douleur devint telle qu'elle

s'enfuit dans sa chambre. Elle se mit au lit, les mains collées contre les oreilles. Finalement la douleur cessa. Nora se mit à transpirer et sombra dans une inconscience plus profonde que le sommeil.

Le lendemain matin, Nora n'avait pas trouvé son grand chat orangé devant la porte, à lui réclamer nourriture et caresses. Ni lui ni Smokey n'étaient jamais revenus. Et elle avait l'impression que cela aussi constituait une preuve.

A la réflexion, Nora se dit que la première nuit n'avait rien été en comparaison de la seconde. Le son insupportable et inaudible s'était de nouveau levé comme la nuit d'avant.

Elle en avait été si cruellement éveillée qu'elle avait fait un bond dans son lit comme au contact d'une ligne à haute tension. Tous ses nerfs et ses os vibraient à l'unisson. Elle avait eu peur de sortir de sa chambre, mais la douleur était tellement effrayante qu'il avait fallu qu'elle fasse quelque chose. Nora était allée sur le palier, les mains aux tempes, se pencher sur la rampe.

Cette fois il n'y avait pas eu de feu d'artifice. Peut-être les dessins avaient-ils une forme d'électricité statique, s'était-elle dit, et maintenant que cette électricité était éliminée, le hurlement inaudible suspendu dans l'air n'en était que plus intense. Elle était sur le point d'appeler son mari quand la porte du bureau s'était ouverte.

C'était le représentant aux tempes argentées, avec sa grande valise. Il avait pris l'escalier du sous-sol. Elle avait fini par conclure qu'au fond ce n'était pas le même homme, bien que la différence fût des plus subtiles. Elle avait entendu la porte latérale s'ouvrir et se refermer doucement et avait su qu'il était parti.

Stan gardait d'habitude sa porte fermée à clef, mais à présent, elle voyait l'intérieur du bureau. La valise de cuir que l'inconnu avait apportée était au milieu de la pièce. La silhouette d'un autre homme se dessinait en l'air, juste au-dessus. Ses tempes argentées et les autres détails de sa personnalité se matérialisaient rapidement, comme un négatif photographique dans le révélateur. Au complet, à présent, l'homme s'était abaissé jusqu'au plancher et avait pris le même chemin que le premier.

Nora avait crié.

Stan était sorti et l'avait regardée, les yeux désorbités et bordés de blanc. Alors une vague d'étourdissement l'avait prise, noyant tout le reste.

Sans savoir comment elle y était parvenue, ni depuis combien de temps elle y était, Nora s'était retrouvée au lit, éveillée. Elle s'était assise, en cherchant son souffle. La lampe de chevet entre son lit et celui de Stan s'était allumée et il lui avait demandé :

— « Ça ne va pas? »

— « Non. Je ne pense pas. J'ai du faire un cauchemar. »

— « Je voudrais que tu me racontes ton rêve. »

— « Je ne peux pas, » avait-elle menti. « Je me croyais bien éveillée... c'est la pire forme de cauchemar... et il se passait des choses impossibles. Mais maintenant, je ne me les rappelle plus. »

— « Tu es sûre que tu ne te souviens de rien? »

— « Oui. Ça va aller mieux à présent. » Elle avait remarqué qu'il la regardait de cet air particulier. Un air évaluateur... et même malsain. Instantanément, sa chemise de nuit lui avait fait l'effet d'être totalement transparente. « Éteins la lampe, s'il te plaît. »

Il avait attendu qu'elle se soit recouchée et qu'elle ait remonté les couvertures jusqu'à son menton avant d'éteindre. Puis il avait dit une chose étrange.

— « Ce ne sont évidemment que des attributs sexuels secondaires, mais je commence à comprendre pourquoi on leur accorde tant d'importance au cinéma et en publicité. Curieux comme la propagande peut transformer rapidement l'esprit même le plus objectif. »



Nora se redressa sur le divan. « Ça va mieux? » lui demanda Connie. Nora répondit d'un signe de tête, sans faire attention à elle, parce qu'elle suivait à la fois deux lignes de raisonnement, qui s'entrelaçaient et se séparaient alternativement.

La nuit dernière, j'ai eu peur qu'il vienne me retrouver. Alors que normalement c'était ce que j'aurais dû désirer. Celui-ci ne m'a seulement pas embrassée depuis le soir où l'inconnu est venu à notre porte. J'aurais remarqué pareille chose en un seul jour si j'avais vécu avec le véritable Stan.

Le bébé! Quel genre de père sera cet être pour un bébé humain? Il y a des tas de contes de bébés qui changent, mais on n'a jamais entendu parler d'un père qui change? Je suis heureuse qu'il y ait eu deux mois que j'étais enceinte quand l'inconnu est venu. En tout cas, je suis sûre que c'est vraiment l'enfant de Stan.

C'est bien une preuve, non?... une épouse qu'on n'embrasse pas? Et si je racontais à tout le monde que cet homme n'est pas mon mari parce qu'il a tout d'un coup oublié comment aimer?

Mon mari ne m'aime plus... Cette pensée s'amenuisa dans l'esprit de Nora jusqu'à sembler très banale et morbide, un peu comme l'astuce d'une histoire grivoise.

Elle entendit la voiture de son père dans l'allée. Puis le divan s'affaissa sous le poids de l'homme qui s'assit pour la regarder, en se passant une grosse main sur le menton. C'était un geste qui le faisait ressembler à Lionel Barrymore jouant le rôle d'un médecin, et elle l'en avait parfois taquiné. Il lui dit :

— « Alors, qu'est-ce qui se passe encore? »

— « Je vous laisse en charge, Dr. Harriman, » dit Connie. « Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

— « Merci, Constance. » Ses gros doigts se posèrent sur le poignet de Nora. « C'est le bébé qui te cause des ennuis, Nora? »

— « Seigneur, non ! Normalement, j'en arriverais bien à oublier que je suis enceinte pendant des journées d'affilée. »

— « Normalement? S'est-il passé quelque chose d'anormal? »

Elle le regarda, se demandant que lui dire. Une fois, alors qu'elle avait treize ou quatorze ans, il lui avait expliqué que le fait d'être fille unique — et fille de docteur veuf en plus — pouvait la mener facilement à l'hypocondrie, si bien qu'elle serait comme les enfants du cordonnier : la dernière chaussée, et seulement en cas de nécessité absolue. Elle comprit qu'elle ne pouvait rien lui dire.

Comment le convaincre alors que je ne suis pas convaincue moi-même ? Et qu'éprouverait-il s'il pensait que je suis folle ? Il n'a que moi.

— « Probablement que je me laisse aller à une crise de sentimentalité, » dit-elle. « J'y ai mis le temps, à devenir pleurnicharde, hein, papa? Cela ne m'était encore jamais arrivé. »

— « Ce n'est pas une réponse, Nora. »

— « Je ne crois pas qu'il y ait de réponse. Si je change d'idée, je te le dirai. »

Le Dr. Matt Harriman rit : « Rappelle-toi, c'est une promesse. Maintenant il faut que tu songes au bébé. S'il y a vraiment quelque chose qui ne va pas, ce n'est pas le moment d'avoir des frayeurs et de jouer les martyrs. » Il l'embrassa sur la joue. « Au revoir, Nora. »

— « Au revoir. »

J'ai totalement échoué, songeait-elle, en l'entendant partir. D'abord avec Connie et maintenant avec Papa. A présent, je n'ai plus personne. Elle se rendit compte qu'elle s'était mise à rire follement et que de chaudes larmes lui coulaient en même temps sur les joues.

Le bébé, se rappela-t-elle désespérément, il faut que je pense au bébé !

Elle se mit à marcher de long en large à travers la maison, s'essuyant gauchement la figure du revers de la main. Si je suis réellement folle, se dit-elle, alors il vaut mieux que le pauvre petit ne naisse pas ! Il faut que je m'assure d'une façon ou d'une autre que je peux faire une mère normale.

Puis elle entrevit un moyen. Elle se regarda dans un miroir. Elle avait les paupières rouges et gonflées. Ses cheveux étaient en désordre. Mais il y avait encore des heures devant elle avant le soir, quand il rentrerait. Elle adressa un sourire torve à son reflet.

La bonne vieille arme des femmes! Notre grande force et aussi notre grande faiblesse. Voilà une épreuve qu'aucun déguisement ne permettrait de passer. Même dans le lieu le plus noir, les yeux bien fermés, je connaîtrais les lèvres de Stan sur les miennes et ses mains sur mon corps...

Quand il rentra ce soir-là, les cocktails étaient prêts.

— « Non, merci, » dit-il en hochant la tête, « après tout, l'alcool est en définitive déprimant. »

— « Bien sûr. Je ne suis pas fille de médecin pour rien. Mais il libère certaines inhibitions, et c'est à cela que je pense. »

— « Quelles inhibitions, Nora? »

— « Stan !... Voyons ! » Elle se renversa sur le divan, mi-assise, mi-couchée. « Avant, tu n'avais guère besoin qu'on t'excite. » Elle s'étira le corps, s'exhibant. « Cela ne te ressemble pas du tout, chéri. »

— « Chérie... » fit-il, maladroitement. Elle devina que le mot et sa signification l'intriguaient. « Je me suis conduit comme un idiot, de bien des façons, » avoua-t-il en se penchant sur elle. « Je ne veux pas te laisser dans cet état d'esprit. » Et il se trouva près d'elle sur le divan, l'enlaçant ardemment.

Il me désire, songea-t-elle. *Il me désire encore!* Dans sa joie, elle se mit à le caresser de ses mains, se refusant obstinément à accepter leur témoignage d'une texture vaguement inconnue — comme la différence entre veau et chevreau — comme la différence entre les cheveux d'un homme et le pelage lisse d'une loutre.

— « Stan... » fit-elle impatiemment, en lui tendant son visage. Les yeux mi-clos, elle vit sa figure s'approcher. Mais au lieu de l'embrasser, sa bouche s'ouvrit en un grondement de plaisir et se referma doucement sur la gorge de Nora qui battait. La caresse n'avait rien de menaçant, car les dents de l'homme restaient à l'affleurement de la chair délicate. Pourtant, à présent qu'elle avait réglé tous ses sens sur ceux de l'homme, un vague souvenir ancestral filtra de son esprit à lui et elle sut que ce contact avait jadis été mortel. Elle comprit que symboliquement elle lui offrait sa vie... qu'elle lui appartenait si jamais elle le décevait dans son choix.

Son choix... *de quoi ?*

Il semblait y avoir une réponse à la question, mais une réponse totalement inadaptable à l'esprit humain. Nora éprouva soudain un sentiment de répulsion qui parut lui souiller toute la peau.

Elle plongea les doitgs dans cette fourrure à l'aspect de cheveux et lui leva la tête pour l'embrasser. C'était mieux, et pire, parce que cela n'avait aucun sens. Et jamais les baisers de Stan n'avaient été ainsi. Elle le repoussa.

Elle rit et lui mit la main en travers de la bouche, le maintenant à l'écart.

— « Je viens juste de me rappeler que le dîner est presque prêt. Moi, je peux attendre, mais pas le repas. Plus tard, si tu te sens toujours dans les mêmes dispositions... »

Il se leva et pour la première fois sa voix trahit une émotion : la colère.

— « J'imagine que c'est le genre de jeu auquel il faut s'attendre, quand ces relations sont abaissées à un niveau émotionnel primitif. La femme prend l'initiative d'encourager la poursuite. Puis elle bat en retraite, forçant l'homme à prendre à son tour l'initiative, et à encaisser

les conséquences, s'il y en a. Une sorte de danse psychologique de l'accouplement. »

— « Tu te mets à parler comme un manuel, » protesta-t-elle, en se levant et en remettant sa robe en place. « D'abord, tu en sais trop long. » Mais en se rendant dans la cuisine, elle songeait : *Tu n'en sais pas aussi long que tu le crois. Toi et ta race, qui que vous soyez, vous nous sous-estimez. Vous ne savez pas de quoi les femmes sont capables quand leur progéniture est en danger.*

Elle entendit tourner les pages d'un journal. L'être ne lisait pas le journal avec désinvolture, comme Stan. Il le suivait page à page, comme quelqu'un qui cherche un avertissement entre les lignes. Il ne ferait pas attention à elle, ni à autre chose, avant d'avoir achevé la lecture du journal.

Nora savait très clairement ce qu'elle avait à faire à présent.

La fille du Dr. Harriman avait été de ces enfants qui remettent au nid les oisillons tombés, et qui ramenait à son père, pour les soigner, les chiens et les chats abandonnés. Elle passa dans le living-room et prit les lourdes pincettes de bronze de l'âtre. Les tenant à deux mains, elle arriva sans bruit derrière le fauteuil où était l'homme et le frappa sous l'oreille de toutes ses forces.

Un coup pareil aurait dû l'assommer. Mais il se leva d'un bond, émettant un son atroce, avant de s'affaler sur les genoux et sur les mains. Nora contourna le fauteuil et le frappa une seconde fois. Et elle s'acharna, abattant les pincettes jusqu'au moment où ses bas et sa robe furent éclaboussés de sang.

Maintenant, le bébé est sauvé, songea-t-elle.

Puis elle se rappela les représentants de commerce qu'elle avait vus sortir de chez elle la nuit d'avant, et se rendit compte que sa tâche était à peine commencée. Sa pensée monta jusqu'à embrasser les toits et les clochers de toute la ville. Il faut que je sauve tous les enfants de la ville, se dit-elle. Et toutes les épouses et tous les maris.

Maintenant, au tour de l'appareil caché dans la valise de cuir ! Nora trouva la clef du bureau dans l'une des poches de l'être mort.

La valise y était, mais les pincettes rebondirent dessus sans autre effet. Elle tenta de l'ouvrir pour briser ce qu'elle contenait, mais elle n'y parvint pas.

Au bout d'un moment, elle arracha un bidon d'essence sur le porche de derrière et le vida sur les tentures, en faisant vite, de peur que la valise ne lance de nouveau cette atroce vibration, d'un moment à l'autre.

Dans le living-room, elle chiffonna une feuille de journal et y mit le feu avec le briquet de table. Debout sur le seuil du bureau, elle lança la petite boule enflammée dans la masse odorante au milieu du plancher. Pendant un instant il ne se passa rien. Puis il y eut un appel d'air soudain et un cône de feu monta en se tordant, léchant le plafond de sa langue noire. A travers les craquements bien connus de l'incendie, Nora perçut d'autres sons. Des sons qui provenaient de la valise... des sons sourds et vibrants comme des cordes de piano d'un kilomètre de lon-

gueur, et d'autres, ténus, comme les prismes d'un lustre qui tremblent.

Elle pivota et sortit de la maison en courant. Elle monta en voiture et fit marche arrière jusqu'à la rue. Avant qu'elle ait pu s'éloigner, toutes les fenêtres de la maison s'illuminèrent d'un éclat violet insoutenable. Toute la maison fit explosion, arrachée de ses fondations, et retomba en morceaux dispersés. Un bout de poutre enflammée tomba sur le capot de la voiture pour rebondir dans le ruisseau au moment où elle démarra.

Tout le long de la route qui menait chez son père, elle gardait l'œil ouvert pour repérer des hommes aux tempes argentées, porteurs de valises. Si elle en voyait un en train de traverser une rue, elle pourrait l'écraser, et cela en ferait un de moins à exterminer. Tout en n'en voyant aucun, elle savait qu'ils étaient quelque part dans la ville.

Peu de temps après, elle monta en courant les marches du perron de la vieille maison qui avait été son foyer pendant de longues années. Son père l'attendait devant la porte.

— « Nora ! Tu n'as pas de mal? Le capitaine des pompiers vient de me téléphoner et j'allais partir. Que s'est-il passé? »

— « Papa ! Papa ! Je l'ai détruite. La valise de cuir. Nous n'avons plus qu'à les ramasser et à les brûler. C'est ce que j'ai fait, et cela a fait explosion ! »

— « Entre, » dit le Dr. Harriman au bout d'un moment. Il referma la porte. Les genoux de Nora cédèrent et elle se cramponna à lui un instant, la tête contre sa poitrine, sachant bien que tout allait s'arranger à présent. « Tu... tu es au courant pour Stan? » demanda-t-il.

— « Oui, il y a des jours que je savais que je l'avais perdu à jamais, mais je ne voulais pas me l'avouer. »

— « Tu as l'air de bien comprendre que ta maison à sauté, mais j'aimerais savoir ce qui s'est passé avant. Vois-tu, chérie, certains objets ont été projetés au dehors par l'explosion. La police a réussi à identifier Stan. En outre, elle s'est rendu compte qu'il s'était passé un drame affreux avant l'incendie. »

— « Tu veux parler de sa tête? C'est avec les pincettes que j'ai fait cela. En voilà au moins un dont nous n'aurons plus à nous inquiéter ! »

— « Tu as fait cela? A Stan? Nora, te rends-tu compte de ce que tu dis? »

— « Papa, il faut nous mettre au travail pour sauver toute la ville... le monde entier, peut-être. Nous n'avons pas le temps de discuter ici ! »

— « Viens dans mon cabinet, Nora. Je ne ferai savoir à personne que tu es ici avant d'y voir clair dans tout ça. » Il alluma une lampe à abat-jour vert, sur son bureau. « Assieds-toi et raconte-moi tout. Tout ce que tu te rappelles. »

Il s'adossa, le visage sans expression, tout en l'écoutant. Quand elle eut fini, elle ajouta :

— « Il n'y a qu'une chose à faire, n'est-ce pas? Il faut prévenir les autorités... la police, le F.B.I., tout le monde. Il faut arrêter... ces affreux inconnus. »

Son père se leva pour arpenter la pièce. Peut-être était-ce la lumière verte de la lampe, mais il lui parut avoir les traits curieusement tiraillés, comme s'il échouait à se composer une expression.

— « Oui, » fit-il, d'une voix sans timbre. « C'est la seule chose à faire. Raconter aux autorités que la ville... la nation... le monde... sont envahis par des êtres d'une autre planète porteurs de valises sinistres, qui s'arrangent pour ressembler à d'inoffensifs voyageurs de commerce. Des esprits supérieurs qui ont le pouvoir de s'emparer de la personnalité de n'importe qui. Il faut que tu fasses croire à tout le monde que ton mari, qui n'était plus ton mari, allait te mordre la gorge. Seulement, il ne l'a pas fait, alors tu lui as écrasé la tête. »

— « Papa... » Elle hésita. « Présenté ainsi, cela paraît si... »

— « Naturellement. Cela paraît *fou.* » Il la dévisagea. « Mais, Nora... tu *es* folle, n'est-ce pas? »

— « Papa ! Tu ne me crois pas? »

— « Ne t'inquiète pas, Nora. Tu verras. Je te trouverai une bonne institution privée... Tu seras au repos... »

— « Assez ! » cria-t-elle.

Il s'avança vers elle. Il lui paraissait soudain menaçant. Elle fixa son visage et se tassa soudain dans son fauteuil.

— « Papa ! » hurla-t-elle. « Ce n'est pas... Tu es bien?... Tu n'as pas reçu cet après-midi la visite d'un de ces...? »

Il était maintenant devant elle. Elle regarda ses yeux et n'y rencontra que l'éclat insoutenable et glacé d'une résolution inflexible.

— « Tais-toi. Tais-toi et calme-toi, » fit-il d'une voix sèche et sans intonation. « Simple débordement émotif caractéristique d'un système nerveux primitif. Dans quelques instants, tu auras tout oublié... »

(*Traduit par Bruno Martin.*)





Fée

par GALI NOSEK

Gali Nosek nous avait montré une certaine sorcière (1). Il était bien normal qu'elle nous introduise dans l'intimité d'une fée. Voici donc le lamento d'une petite fée — et c'est peut-être la plus touchante que nous ayons rencontrée. Ecoutez sa voix, en prêtant l'oreille...



BIEN sûr, vous ne pouvez rien pour moi, sans doute !

Mais je dois vous le dire, je le dois. Est-ce que je le peux?

Il n'y a plus d'autres fées en ce monde, plus que moi.

Est-ce que cela vous intéresse?

J'ai si mal d'être seule, d'être perdue depuis ce piège des mains humaines.

Mon dos me fait mal, depuis des jours et des jours mon dos me fait mal ! Ils m'ont arraché mes ailes.

Oh ! il y a longtemps, bien longtemps... J'étais si petite, si ténue. Un petit coup de couteau, à peine, pourtant les cicatrices sur mes omoplates sont si marquées, si blanches !

Comme cela semble loin déjà !

Vous n'avez jamais peur de ce couteau planté au creux du dos? Vous ne sauriez l'arracher, vos mains iraient mourir le long de vos épaules, inquiètes, inutiles.

Moi, mes mains sont agiles, fines, pas comme les vôtres ! Je peux si bien atteindre toutes parties de mon dos... Elles recherchent souvent mes ailes perdues, mes mains ! Je dors les mains au dos, angoissée... Mes ailes, mes ailes inestimables !

Longues, longues, plus que mon corps, avec leurs teintes brillantes, roses, rousses, grises, selon le jour, selon les heures, transparentes ! Moi, qu'elles soient si jolies, je ne m'en souciais pas.

Je les regardais un peu au matin, tournant vers elles ma tête si petite, mon cou flexible, mobile, fragile.

Leur couleur m'importait pour assortir la lourde fleur sur mes cheveux. J'aimais tant me coiffer de pervenches, une seule églantine retournée suffisait pour enfouir mes grands cheveux sombres...

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 41 : « *La sorcière* ».

Jamais, jamais, je ne pourrai oublier le bruit de mes ailes !

Si net, si frais, vif et gai comme le criquet.

Il était malicieux ce bruit. Il riait là, en moi, à chaque instant, derrière moi.

Oh ! je savais bien que mes ailes étaient toutes magiques !

Elles l'étaient plus que moi. Elles étaient ma puissance.

Laissez-moi me rappeler :

Le soleil comme une poudre qui vient et me délivre de la feuille enroulée sur moi pour la nuit. Les petites mouches au grave ronronnement, près de la fontaine. La fontaine et le grand jardin. Les coccinelles rouges que je couvrais d'un chapeau d'écorce de bouleau. Les fourmis qui me demandaient chaque jour de petites ombrelles, des cannes, des violons.

Seigneur ! Quel travail il y avait pour moi dans ce jardin !

Mais j'étais là, j'étais bien, j'étais où il fallait que je sois, pour vivre avec toutes ces petites choses.

Vous qui avez vieilli, vous aimez évoquer votre jeunesse?

Comment pourrais-je, moi, oublier ma vraie vie?

Des années, des années, j'ai dormi dans les feuilles d'un lilas, volé dans le soleil, recueilli la pluie précieuse, tissé de longues robes sans me blesser les doigts aux fils de la vierge. J'avais bien de la chance ! Les bêtes me racontaient qu'il ne restait plus aucune fée. Les hommes, indifférents, vont piétinant les petites bestioles qui volent ou traînent auprès de leurs grands pieds.

Le petit garçon qui m'a prise n'a fait que m'arracher les ailes. J'ai mal dans mon dos. J'ai si mal !

Mais j'ai beaucoup grandi. Si ce n'était ces longues cicatrices, je n'aurais aucun défaut. Mon visage est très tendre, mes cheveux sont brillants, au soleil ils éclatent de reflets roux et or.

J'ai pu apprendre à lire, à écrire, à savoir des choses. On me croirait presque dame. Si je n'avais pas toujours si peur, si mal...

Non, pas seulement au creux du dos, à chaque pique de mes omoplates si fines, si pointues. Non. C'est tout au fond de moi, où vous dites le cœur.

Où sont les autres fées qui peuplaient vos forêts avant moi? Les avez-vous écrasées sans les voir? Ou, les ailes arrachées, ne sont-elles plus capables que de grandir, de devenir les femmes d'hommes aveugles et bornés?

Si vous le vouliez, je vous dessinerais leurs visages, leur longue fleur-chapeau, inclinée à sa tige, recouvrant toute leur chevelure, transparent et tremblant pétale sur leur front, teinté comme leurs ailes.

Je ne mens pas !

Croyez-moi, par pitié, croyez-moi, je vous en prie !

Ils m'ont arraché mes ailes, et toutes les autres étaient déjà tuées ! Je suis sans doute la dernière fée, trop grande à présent pour le monde qui fut le mien. Ma baguette est une minuscule brindille, je l'ai perdue avec mon anneau d'émeraude. Même si je les retrouvais aujourd'hui, mes mains sont bien trop lourdes, et larges !

Et pourtant, regardez, pour vous je suis une petite, petite femme... Comprenez combien je suis triste...

Bien sûr, vous ne pouvez rien pour moi, sans doute.

Rien, que de regarder à terre, plus souvent, plus attentivement, quand vous marchez, si forts, dans les sous-bois. S'il en demeurait encore une!

Opération Opéra

(Operation Opera)

par TOM GODWIN

Pour ses débuts dans « Fiction », Tom Godwin, nouvel auteur de S.F. américain, nous donne un conte que ne désavouerait pas Robert Sheckley. Cette satire légère nous présente une race étrange aux membres maniaques de l'opéra et esthètes jusqu'au bout des... oreilles. Il n'y a guère que le lieutenant Drake de la Police de l'Espace qui ne les trouve pas très comiques.



La vedette spatiale du lieutenant Drake de la Police de l'Espace était posée près du parc d'agrément de la cité, lui offrant une éphémère sécurité, tandis que les habitants à peau violette de la planète Geffon se rassemblaient autour. Ils attendaient silencieusement qu'il en sorte et ne faisaient pour l'instant aucun geste hostile. Il tenta de se rassurer en pensant que le missionnaire Proctor était encore sain d'esprit lorsqu'il les avait décrits comme étant une race bien disposée envers les étrangers. Cela n'était d'ailleurs que moyennement rassurant puisque Proctor ne les connaissait que fort peu à ce moment-là...

Soudain, le communicateur se mit à vibrer et la voix du surveillant Haffey du Bureau pour l'Avancement Culturel Extra-Terrestre — son supérieur temporaire — se fit entendre :

— « Etes-vous prêt à quitter votre vaisseau? »

— « Oui, chef, » répliqua Drake sans aucun enthousiasme. « Ils sont maintenant environ une centaine à m'attendre dehors. »

— « Vous procéderez avec prudence, » dit le surveillant Haffey. « Vous avez vu ce qui est arrivé au missionnaire Proctor. »

Drake pensa aux hurlements incohérents de Proctor résonnant dans les couloirs de l'hôpital, et dit : « Oui, chef, j'ai vu. »

— « Le missionnaire Proctor était un de nos hommes les plus compétents et les plus expérimentés, et pourtant quelque chose d'horrible lui est arrivé à Geffon. Nous n'avons aucune idée de ce que cela peut être. Son premier rapport disait : « Les habitants sont très bienveillants et très intelligents. » On lui fit faire le tour de la cité, on le fit assister à de nombreuses pièces de théâtre, et son opinion était : « Cette race est très attachante. Ils sont doux, et font de grands efforts pour s'améliorer. Je pense que si le Bureau pour l'Avancement Culturel Extra-Terrestre leur montre le chemin, ils accéderont facilement à notre niveau intellectuel et spirituel. »

» Puis, un soir, il nous transmit : « Je suis très ému, je viens d'être fait aujourd'hui citoyen d'honneur de Geffon. » Ce fut son dernier rapport. On trouva son vaisseau une semaine plus tard dans un champ de choux près de Helltown sur Zimmerman V, et on finit par le récupérer dans un des bars de Helltown, riant hystériquement et répétant tout le temps : « Oh, ma jolie petite couronne de fleurs ! » De temps en temps, il s'arrêtait de rire pour dire : « *Urk moom bug oogle... CLAC !* » et puis se mettait à hurler de terreur.

» Vous êtes chargé de découvrir ce qui s'est passé à Geffon et a transformé en fou furieux le missionnaire Proctor. Vous allez maintenant quitter votre vaisseau et prendre contact avec les habitants, en procédant avec la plus grande prudence. »

— « Bien, chef. »

*
* *

Vus de près les Geffoniens étaient des humanoïdes grotesques. Avec leur peau violette, leur crâne chauve pâlissant vers le sommet, leur nez bulbeux, et leurs énormes oreilles tremblotantes, ils ressemblaient furieusement à des gnomes. Mais leurs yeux étaient bruns, doux et intelligents.

Deux d'entre eux s'avancèrent, et le plus grand dit :

— « Nous sommes enchantés de vous accueillir officiellement sur la planète Geffon. Je m'appelle Goff, et mon ami... » (Goff indiqua son compagnon dont les deux yeux bruns semblaient éternellement tristes et rêveurs) « s'appelle Fuzzin. »

— « Merci, » répondit Drake, qui ajouta avec franchise : « Je n'osais espérer une réception si chaleureuse. »

— « Mais il ne nous viendrait pas à l'idée d'accueillir un étranger autrement ! » dit Goff.

— « Mais oui, » ajouta Fuzzin, les yeux toujours rêveurs. Il soupira nostalgiquement. « Nous avons si peu de visiteurs et nous nous donnons toujours beaucoup de mal pour les rendre heureux, mais il n'ont jamais l'air de vouloir rester longtemps. »

*
* *

Dans la soirée, Drake fit son rapport au surveillant Haffey :

— « Je n'ai jamais été accueilli aussi chaleureusement qu'aujourd'hui. J'ai fait la connaissance de nombreux Geffoniens et ils étaient tous, sans exception, aussi amicaux. »

— « Tout à fait la description qu'en a fait le missionnaire Proctor, » dit Haffey. « Ils vous en ont parlé? »

— « Non, chef. »

— « Y avez-vous fait allusion? »

— « Pas encore. Je ne me presse pas pour leur demander ce qui lui est arrivé — ils estimeraient peut-être utile de me faire une démonstration. »

*
* *

Les jours suivants n'apportèrent aucune lumière sur la question de savoir ce qui avait rendu fou le missionnaire Proctor. On emmena Drake voir les innombrables parcs ornementaux de la cité. On lui fit faire le tour de douzaines de galeries d'art. On l'invita quotidiennement à des réunions où l'on servait invariablement du jus de fruits lilas, d'une douceur parfaitement écœurante, dans de fragiles petites tasses, ainsi que des gâteaux roses, également écœurants. Les sujets de conversation tendaient toujours vers l'art, la musique, la poésie, et l'opéra. Il s'appliqua à paraître profondément intéressé par l'Art, et attendit patiemment qu'on parle du missionnaire Proctor.

Mais on n'en parlait jamais, et le cinquième jour, tandis qu'invité par Goff et Fuzzin, il buvait du jus de fruits lilas, il décida que le sort qui advint à Proctor ne pouvait être pire que de retourner chaque soir à son vaisseau, pâle et écœuré par suite de l'absorption d'un litre de sirop.

— « A propos, » dit-il à Goff, « vous ne m'avez jamais dit comment il se fait que vous parliez le langage de la Terre. »

Il surprit une curieuse expression sur les visages de Goff et de Fuzzin.

— « Oh ! — un terrien est venu ici récemment, » dit Goff.

— « Ah ! Il est resté longtemps? »

— « Non, » dit Fuzzin tristement, « il est parti un soir très subitement. »

Drake aurait volontiers poursuivi sur ce sujet, mais Goff changea brusquement de conversation. La sixième tasse de sirop incita Drake à poser une autre question :

— « Que signifie : « *Urk moom bug oogle ?* »

— « On peut traduire par : « *Mon cœur est comme un pétale, triste et pâle,* » répondit Goff. « C'est une phrase qu'on retrouve fréquemment dans nos chansons et poèmes. »

— « Et le mot CLAC? »

— « CLAC? » Goff écarquilla les yeux de surprise. « Ça ne veut rien dire du tout. »

Drake ne s'endormit pas tout de suite ce soir-là. Il pensait au missionnaire Proctor répétant : « *Mon cœur est comme un pétale, triste et pâle, CLAC !* » puis hurlant de terreur.

Cela n'avait aucun sens.

*
* *

Le lendemain, il fut invité à voir un opéra au théâtre dirigé par Goff et Fuzzin.

— « Nos théâtres sont notre gloire nationale, » dit Goff. « Nous sommes persuadés que ce sera le clou de votre visite à notre cité. Vous apprécierez beaucoup nos opéras. »

— « Oui ! » Fuzzin approuva en hochant si vigoureusement la tête qu'il en ébranla ses oreilles. « Nous sommes un peuple d'artistes, de poètes et de musiciens et le théâtre est pour nous un moyen essentiel de

nous exprimer. Le spectacle d'un de nos opéras sera pour vous une expérience infiniment délicieuse et émouvante. »

— « J'en suis persuadé, » dit Drake, s'efforçant de paraître plus enthousiaste qu'il ne l'était en réalité.

Le théâtre était déjà bondé lorsqu'il arriva. Fuzzin se chargea de le conduire à sa place au premier rang d'une grande quantité de sièges en bois. Lorsqu'ils furent installés, Fuzzin lui demanda fièrement si ce n'était pas en vérité une magnifique salle de spectacle.

— « Splendide, merveilleux, » dit Drake poliment. « Mais n'avez-vous pas songé à garnir vos sièges de coussins? »

— « Des coussins? » fit Fuzzin très étonné. « Nos représentations théâtrales sont destinées à élever et inspirer l'âme, et non à dorloter nos misérables carcasses. »

— « Euh... bien sûr, » dit Drake en se tortillant sur son siège en un vain effort pour dorloter sa misérable carcasse.

Et il dut rester immobile sur ce siège d'une dureté de granit pendant quatre heures d'affilée. Un baryton à cou de taureau agrémenté d'une guirlande de fleurs roses beugla et mugit sans fin tandis qu'une soprano grinçante et trop rembourrée lui donnait la réplique en glapissant. Enfin, le baryton poussa son dernier mugissement et tomba lourdement aux pieds de la soprano dans un nuage de pétales de fleurs roses qui tombaient du plafond. Le rideau se baissa et Fuzzin renifla bruyamment en s'essuyant les yeux. On entendait des reniflements pathétiques dans toute la salle derrière eux.

— « Il est mort pour l'Art et la Beauté, » expliqua Fuzzin larmoyant. « Navez-vous pas trouvé ce spectacle suprêmement beau et triste, lieutenant Drake? »

Drake se leva mais s'effondra immédiatement car son siège inconfortable lui avait coupé la circulation dans les jambes.

— « Oui, » dit-il en se raccrochant péniblement à son siège, « c'est la plus triste expérience de ma vie. »

*
* *

Il assista à deux autres opéras les soirées suivantes. Fuzzin lui expliquait l'intrigue au fur et à mesure et Drake constata qu'ils se ressemblaient tous étrangement. La première fois, le baryton incarnait un jeune peintre nécessiteux qui avait produit un chef-d'œuvre auquel il ne manquait qu'une dernière petite touche de couleur — une couleur qu'il découvrit finalement dans les fleurs roses qui ornaient son cou — mais hélas trop tard. Le deuxième opéra racontait la triste histoire d'un jeune musicien nécessiteux qui avait composé un chef-d'œuvre auquel il ne manquait qu'un accord, qu'il trouva, après avoir mugi désespérément pendant quatre heures, en écoutant chanter un petit oiseau. Le

troisième opéra était de nouveau l'histoire d'un jeune peintre nécessiteux qui trouva la touche de couleur qui lui manquait en regardant un arc-en-ciel...

*
* *

Au septième jour de son arrivée, Drake fut invité à une réunion plus nombreuse que d'habitude. Goff prononça un discours dans lequel il décrivait Drake comme étant « un homme de haute vertu morale, dont les aspirations vers des idéaux encore plus élevés méritaient que nous consacrions tous nos efforts afin de l'aider à les atteindre. » Il termina en annonçant : « C'est donc avec un grand plaisir que nous déclarons le lieutenant Drake, citoyen d'honneur de Geffon. »

Drake fit un discours empreint d'une reconnaissance convenablement émue et constata, non sans surprise, que les yeux de nombreux Geffoniens présents étaient humides d'attendrissement.

Goff lui tendit un gros volume intitulé *le Code de la Vérité et de la Beauté*. « Ceci, » dit-il, « est notre philosophie et notre guide dans la vie. Nous l'avons fait spécialement traduire en langue terrienne à votre intention. Nous espérons que sa lecture vous inspirera des pensées élevées. Nous espérons également que l'avenir verra éclore des relations toujours plus amicales et plus intimes avec la Terre. Ce sera pour nous une joie et un devoir de faire profiter tous les terriens de notre philosophie et de nos idéaux hautement intellectuels et spirituels. »

Drake subit un quatrième opéra le même soir. Il s'agissait d'un jeune poète nécessiteux qui avait composé un chef-d'œuvre auquel il ne manquait qu'une rime. Il jeta un coup d'œil au livre en rentrant chez lui. Il était entièrement composé de phrases apparemment dénuées de sens, par exemple : *C'est en s'efforçant d'atteindre les Hautes Sphères que l'âme s'affine... Il est nécessaire d'exprimer son adoration pour la Vérité et la Beauté pour connaître la joie et la gloire qui est la vie de l'Au-delà au Royaume de la Beauté Infinie...*

Il soupira, hocha la tête, et se dirigea vers le communicateur pour faire son rapport quotidien au surveillant Haffey.

— « Je ne sais toujours pas ce qui est arrivé à Proctor, » conclut-il, « à moins qu'il ne soit devenu cinglé à force d'ingurgiter leurs opéras. »

— « Ridicule ! » affirma sèchement Haffey. « Le missionnaire Proctor était lui-même un poète et un artiste de talent ; c'était un intellectuel cultivé et ses réactions aux opéras auraient été tout à fait différentes des vôtres. Il les appréciait certainement.

» Vous n'avancez absolument pas. Maintenant que vous jouissez des droits et privilèges d'un citoyen de Geffon, vous pourrez faire demain un tour dans la cité. Vous emporterez le télérapporteur à trois dimensions. Peut-être pourrais-je tirer quelque chose des scènes que vous transmettrez à la Terre. »

— « Bien, chef. Entendu. »

Il coupa la communication et tout en sifflotant distraitement se

demanda s'il n'allait pas se confectionner un sandwich avant de se coucher. Une pensée lui traversa l'esprit, et il s'arrêta net de siffler.

Il venait de se rappeler que c'était le jour où il avait été consacré citoyen d'honneur de Geffon que le missionnaire Proctor avait transmis son dernier rapport.

*
* *

Il parcourut la cité le lendemain, muni du télérapporteur. Il ne vit rien de bien intéressant, mais il retransmit tout très consciencieusement.

Dans la soirée il aperçut une piscine. Il en était assez loin, mais il put discerner quelques femelles à peu près nues qui posaient pour un groupe d'artistes. Le télérapporteur retransmettait cette scène depuis un moment quand des bruits de pas pesants et précipités se firent entendre derrière lui. Il se retourna et vit deux jeunes Geffoniens à l'air particulièrement robuste qui se précipitaient vers lui. Ils paraissaient extrêmement mécontents.

Ils s'arrêtèrent devant lui et l'un d'eux dit : « Veuillez nous suivre au théâtre immédiatement. »

*
* *

Ils le conduisirent dans le couloir central du théâtre, puis dans un couloir secondaire qui menait au bureau de Goff et de Fuzzin à côté de la scène. On pouvait entendre un orchestre invisible ainsi que les habituels mugissements du baryton et les glapissements de la soprano.

— « Ah ! parfait, » dit Goff en l'accueillant. « La répétition est déjà bien avancée. Veuillez vous asseoir ici d'où vous pourrez voir la scène. »

Drake soupira avec résignation et s'assit. La scène était brillamment éclairée et un objet qui rappelait vaguement un billot trônait au milieu. Le baryton, placé d'un côté, mugissait quelque chose à l'intention d'une énorme soprano.

— « Nous avons choisi une des Représentations Ultimes classiques, » dit Goff, « parce que nous n'avions pas beaucoup de temps, mais je suis sûr que vous serez content de la façon dont nous avons pu insérer votre rôle. »

— « Mon rôle? » Drake se tortilla sur son siège. « Je suis très flatté, mais je dois retourner immédiatement à mon navire. J'ai oublié d'éteindre mon workensnortzel et... »

— « Lieutenant Drake ! En tant que citoyen de Geffon, vous n'ignorez pas qu'il vous est impossible de refuser de jouer dans votre Représentation Ultime. »

Les deux jeunes robustes Geffoniens étant stratégiquement placés juste derrière sa chaise, Drake constata qu'un refus était effectivement impossible. Il soupira à nouveau.

— « Cette pièce précédera la représentation normale, et votre rôle sera très court et très dramatique, » dit Goff. « On vous a fait un grand honneur : ces deux artistes sont le grand baryton Trimo et l'incomparable soprano Prilla. »

— « Ah ! lieutenent Drake ! » Fuzzin se précipita sur lui en souriant amicalement d'un air préoccupé. « Nous approchons du moment de votre entrée en scène. Ecoutez-moi bien :

» Trimo est un jeune artiste nécessiteux qui a peint un chef-d'œuvre auquel il ne manque qu'une touche de couleur. » (Drake eut un frisson involontaire, mais Fuzzin ne parut pas le remarquer.) « Si son tableau gagne le premier prix, la belle Prilla l'épousera. Mais il ne peut trouver la couleur qui lui manque et il chante en ce moment son désespoir à Prilla. »

La chanson de Trimo se terminait, et la musique devint plus lente, rythmée par les basses.

« Alors, vous entrez en scène, vous le Terrien venu d'une autre étoile. Vous vous approchez de Trimo et de Prilla en marquant le rythme de la musique et vous vous agenouillez devant le billot. » Trimo et Prilla se remirent à chanter. « Ils vous accueillent avec des sourires et des chansons et Trimo vous confie ses soucis. Prilla suggère à Trimo que peut-être cet ami qui lui vient d'une autre étoile pourra lui fournir la couleur qu'il cherche... A ce moment, vous mettez votre tête sur le billot, et... »

Prilla tira brusquement un énorme glaive de derrière son dos. Drake, qui ne s'y attendait absolument pas, sursauta. Prilla tendit le sabre à Trimo qui le prit en émettant un borborygme satisfait. Il le brandit et l'abattit d'un mouvement puissant en l'enfonçant profondément dans le billot. La musique alla crescendo et devint rapide et gaie pour accompagner les glapissements extasiés de Prilla et les mugissements triomphants de Trimo.

Fuzzin gratifia Prilla et Trimo d'un sourire enchanteur tandis que le rideau tombait.

— « Ne trouvez-vous pas que c'est une adaptation merveilleusement inspirante pour votre Représentation Ultime, lieutenant Drake ? Vous faites joyeusement le sacrifice de votre vie pour les aider et ainsi sa peinture gagne le premier prix. »

— « Ah ! oui, » fit Drake vaguement.

— « Oui. Il trouve la couleur qu'il cherche quand il vous coupe la tête et votre sang d'un rouge vif gicle... »

— « Du sang? » Drake sursauta. « *Du sang?* »

Il essaya de se lever, mais les grosses pattes des gardes le maintinrent sur sa chaise. Sa voix était rauque. « Vous voulez rire... cette espèce de gorille va me trancher la tête? »

— « Mais oui, » répliqua Goff.

Drake essaya de nouveau de se lever de sa chaise.

— « Mais qu'est-ce que c'est que cette folie? »

Goff prit un air de vertu outragée et expliqua :

— « Aujourd'hui vous avez transmis à la Terre des vues de la Piscine de la Fleur Fragile, des vues des femmes nues qui posaient pour les artistes. Vous vous êtes ainsi rendu coupable du crime et du péché de pornographie. Lorsque vous avez accepté les droits et les privilèges

de la citoyenneté geffonienne, vous acceptiez en même temps de vous soumettre à nos hautes règles morales. Cet état de péché mortel ne peut être toléré. Il est très clairement stipulé à la page cent quatre-vingt-dix-sept du *Code de la Vérité et de la Beauté* que « La Représentation Ultime purifiera l'âme souillée et la libérera afin qu'elle puisse atteindre le Royaume de la Beauté Infinie. »

— « Mais les artistes — ils peignaient les modèles de tout près, » protesta Drake.

— « C'est tout à fait différent, » dit Goff. « L'artiste cherche l'Inspiration dans le modèle nu. Son œuvre exprime son amour de la Beauté, son âme. Votre machine n'a pas d'âme ni d'amour pour la Beauté. Elle ne fait que reproduire des scènes qui sont livrées à la concupiscence de ceux qui n'apprécient pas l'Art Véritable. »

— « Concupiscence? » Drake faillit s'étrangler. « Vous pensez sérieusement que quelqu'un ait envie de contempler vos gnomes femelles à oreilles en feuilles de chou et au nez en forme de tomate? D'ailleurs... »

Il s'arrêta car les paroles de la chanson de Trimo qui avaient précédé le CLAC ! du sabre s'enfonçant dans le billot venaient seulement de lui traverser l'esprit.

Ces paroles étaient : *Urk moom bug oogle.*

— « Ainsi vous vous disposiez aussi à assassiner Proctor? » demanda-t-il.

— « Euh... le missionnaire Proctor devait jouer sa Représentation Ultime, » dit Goff. « Mais il a manqué totalement de dignité — au lieu de rentrer en scène au moment prévu, il s'est enfui du théâtre et a regagné son vaisseau. Nous ne voulions pas vous gêner en vous racontant sa déplorable conduite indigne d'un Geffonien. »

— « Et quel était son crime à lui? »

— « Le lendemain de son acceptation de la citoyenneté geffonienne, le missionnaire Proctor a invité un groupe de jeunes gens et de jeunes filles du Club d'Art et de Poésie du Bouton de Fleur. Il leur a servi ce qu'il appelait *du thé et des petits fours*. Bien entendu, ces pauvres jeunes gens innocents ne pouvaient deviner que ce « *thé* » était une boisson fortement intoxicante. Ils burent, et les passions animales prirent le dessus sur leurs habitudes de pureté et de vie élevée. Le bruit qu'ils faisaient nous a attirés vers le vaisseau, et nous avons trouvé ces jeunes gens et ces jeunes filles riant aux éclats en échangeant des propos intimes et suggestifs sur... » (Goff chuchotait presque) « la sexualité !

» Au début, nous estimions hautement le missionnaire Proctor. Il semblait faire de grands efforts pour s'améliorer, et nous pensions que l'exemple et l'aide des Geffoniens l'élèveraient progressivement jusqu'à nous. Nous fûmes extrêmement déçus qu'il puisse se conduire d'une façon si *vulgaire.* »

— « Il voulut nous faire croire qu'il y avait une différence entre le métabolisme terrien et geffonien, » dit Fuzzin, « et que le *thé* n'était pas pour les Terriens un aphrodisiaque intoxicant. Mais c'était un crime tellement *choquant* et... »

Un bruit de sifflet se fit entendre et Goff dit : « Veuillez m'excuser, lieutenant Drake. Si je n'ai pas le temps de vous le rappeler avant que vous n'entriez en scène, souvenez-vous de tourner votre profil droit vers la salle quand vous vous étendrez sur le billot. »

Il s'en alla précipitamment suivi du regard furieux de Drake. Un employé du théâtre apparut portant un grand panier, et Drake se demanda avec écœurement si ce panier était destiné à transporter sa tête. Mais l'employé en sortit des fleurs qu'il disposa en tapis depuis le billot jusqu'à l'endroit où Drake était assis. Il tendit une couronne de fleurs roses à Fuzzin avant de s'en aller.

Fuzzin renifla les fleurs délicatement. « Que c'est beau, » dit-il. « C'est votre tiare. »

— « Ma quoi? »

— « Votre tiare — votre couronne de fleurs. Elle symbolise la Transformation Sublime et vous la porterez pendant que vous traverserez le tapis de fleurs en allant au billot. »

— « Comptez là-dessus ! »

— « Mais il le faut. C'est la coutume. » Fuzzin plaça la couronne sur la tête de Drake et l'enfonça bien. « Ça va comme ça? »

— « Pas du tout. Elle me gêne et elle me gratte. »

— « Je regrette, mais il faut que la couronne soit bien serrée comme cela ou elle risque de tomber dans le panier avant votre tête. »

Drake eut un hoquet qui fut noyé par les premiers accords de l'orchestre. Le rideau se leva et Trimo commença à mugir. Prilla, de l'autre côté du billot, le regardait en cachant le sabre derrière elle. Drake cherchait un moyen de s'enfuir, mais n'en trouvait pas ; les gardes le tenaient toujours aussi fermement et leur poigne se resserrait chaque fois qu'il bougeait.

— « Il n'y a rien sur mon vaisseau dont vous auriez envie? » demanda-t-il à Fuzzin. « Je vous donnerai ce que vous voudrez — laissez-moi seulement de quoi repartir. »

— « Quoi ? » demanda Fuzzin distraitement, les yeux fixés sur Trimo.

Drake éleva la voix. « Je disais que... »

— « Shh, s'il vous plaît ! » dit Fuzzin. « Trimo chante. »

— « Il faudrait une sirène de bateau pour couvrir ce chahut. Dites-moi seulement si... »

— « Silence, voyons ! » répéta Fuzzin. « Ecoutez Trimo — voici un passage particulièrement émouvant de sa chanson de désespoir. »

Drake eut un gémissement d'impuissance et se résigna à écouter. Les minutes s'écoulaient et il essuyait son front couvert de sueur à intervalles de plus en plus fréquents. Enfin Fuzzin parla de nouveau : « Il est presque temps que vous entriez en scène. Est-ce que tout va bien? » Drake lui lança un regard torve et Fuzzin ajouta précipitamment : « Je voulais dire : des choses comme l'éclairage, par exemple. »

Drake regardait avec désespoir la porte donnant sur le couloir et ne répondit pas. Elle n'était qu'à quelques pas et il n'y avait que Fuzzin

entre lui et elle. Mais les lourdes mains des gardes étaient toujours sur ses épaules...

Trimo s'arrêta de chanter et la musique s'alanguit, rythmée par les basses.

— « Maintenant ! » dit Fuzzin.

Les gardes le lâchèrent et il se leva. Trimo et Prilla regardaient vers lui avec impatience, et il crut entendre un soupir d'espoir venant des spectateurs invisibles. Brusquement, il entrevit vaguement un plan de fuite, et se mit à chanceler en faisant le premier pas.

— « Mes jambes, » gémit-il à l'adresse de Fuzzin inquiet et surpris. « Elles se sont endormies. »

— « Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... » Fuzzin s'agitait fébrilement. « Il est considéré comme de très mauvais goût de faire attendre les spectateurs. Ne pouvez-vous pas marcher du tout, lieutenant Drake? »

— « Dans un instant, » dit-il, en s'éloignant insensiblement des gardes en chancelant et en agitant les jambes comme pour les ranimer. « Ça ira mieux dans un instant. »

Il était parvenu à s'éloigner de quelques pas des gardes vers le fébrile Fuzzin et vers la porte du couloir, lorsqu'un des gardes eut un soupçon. Drake arracha sa couronne et la lui jeta à la tête. Le garde hurla « *Hoom goop!* » tandis que son visage disparaissait sous les pétales roses. Les deux gardes se ruèrent sur lui comme des taureaux. Il les évita et, se tournant vers Fuzzin stupéfait, lui donna un coup d'épaule dans l'estomac. Fuzzin émit un *ouf!* aigu et sa tête chauve alla cogner le mur avec un bruit tout à fait satisfaisant pour Drake.

La main d'un des gardes effleura son col au moment où il se précipitait par la porte du couloir. Il courut, les bras écartés pour se guider dans le noir. Il atteignit le virage à angle droit plus tôt qu'il ne l'attendait, et une lumière blanche fit explosion dans son cerveau tandis que son nez s'écrasait contre le mur. Étourdi, il chancela, mais les hurlements des gardes étaient derrière lui tandis que la faible lumière marquant la sortie était devant. Il crut entendre, à travers les cris et le bruit de course, un appel pathétique et éloigné de Fuzzin :

— « Lieutenant Drake... attendez ! »

Le bruit de sa propre respiration l'empêchait d'entendre les rumeurs de poursuite quand il atteignit enfin son vaisseau. Il poussa la porte extérieure derrière lui, négligea la porte intérieure, et se précipita à la cabine de contrôle. Il n'attendit même pas d'être assis dans le siège de pilotage pour pousser le levier d'accélération. Et il vit la plus belle scène de toute sa vie : la planète Geffon qui s'éloignait sous le vaisseau.

*
* *

Geffon était loin derrière, et la provision d'alcool de grain du bord à moitié liquidée avant que son pouls fût revenu à la normale et son rapport au surveillant Haffey terminé.

— « Et voilà ce qu'il est advenu du plan de Proctor pour convertir

les Geffoniens, » conclut-il. Il baissa la tête pour tâter doucement son nez enflé, et quelques pétales roses tombèrent dans son verre. Il les récupéra en s'efforçant de ne pas rire nerveusement, et dit : « Les Geffoniens sont une race de maniaques. Personne ne pourra jamais leur apprendre quoi que ce soit. »

Le surveillant Haffey soupira. « Oui, vous avez tout à fait raison. Nous espérions les élever à notre niveau, mais ils constituent une menace pour notre propre culture : ils n'ont aucune moralité et ne distinguent pas le Bien du Mal. On ne fabrique pas de l'or avec du plomb. »



Goff et Fuzzin étaient devant le théâtre et regardaient les traces de fusée du vaisseau qui s'éloignait rapidement dans le ciel nocturne.

— « Il est parti, » dit Goff tristement. « Je ne pense pas qu'il revienne un jour. »

Fuzzin soupira mélancoliquement. « Ils ne reviennent jamais. Nous avions tellement à offrir au peuple terrien, nos idéaux élevés et nos doux et nobles préceptes. Nous aurions pu les élever à notre niveau. » Il soupira de nouveau et toucha avec précaution la bosse bleue qui ornait son crâne. « Ils sont tellement intolérants — tellement barbares. Ils doivent être fous. »

— « Vous avez tout à fait raison, » dit Goff. « Pour la sauvegarde de notre propre culture, nous devons malheureusement abandonner toute idée de les guider. Ils n'ont aucun sens moral et ne distinguent pas le Bien du Mal. On ne peut pas peindre un chef-d'œuvre avec de la boue. »

(*Traduit par Evelyne Georges.*)



Qui est à la porte ?

(Who's counting?)

par RODGER LOWE

Deux pages peuvent suffire à un auteur pour écrire une parfaite histoire de terreur. Jugez-en.



QUAND ils avaient emménagé, ils ne s'étaient pas informés des autres locataires auprès du gérant. Cet appartement meublé était une telle aubaine, pour un jeune ménage, qu'ils n'osaient pas se montrer difficiles.

Un soir, au bout de quelques jours, il déclara :

— « Je regrette maintenant que nous n'ayons pas demandé qui nous avions comme voisins. C'est idiot, mais... »

— « Je te comprends, » répondit-elle. « Dans l'appartement d'avant, il y avait autrement plus de vacarme. Mais *ça*... »

Elle s'interrompit. Ils prêtèrent l'oreille.

Le bruit dans l'escalier était éloigné ; il venait du bas des marches : tap-*tomp*, tap-*tomp*, tap-*tomp*.

Ils se tinrent cois. Le bruit augmenta de volume en montant vers leur étage, il retentit au niveau de leur palier, puis il s'éloigna en direction de l'étage au-dessus, le dernier. Là, ils entendirent la porte s'ouvrir et se refermer, puis : tap-*tomp*, six fois au-dessus de leurs têtes — et plus rien.

— « Ouf... Enfin, il s'est assis ! » soupira-t-elle.

— « Une chance que ce soit sans doute un vieillard, » fit-il. « Il ne bouge presque pas, une fois chez lui. »

— « Si l'on cherchait à se loger ailleurs? »

— « Pourquoi? En plein centre, avec un loyer si bas, nous ne trouverons jamais mieux. Le gérant pourrait en réclamer le double. »

— « Je me le demande. Les locataires précédents étaient peut-être trop gênés par ça. »

— « Nous finirons bien par nous y habituer. Et puis ce n'est quand même pas un motif pour déménager. Tu me vois disant au gérant : Nous nous en allons parce que le locataire du dessus a une jambe de bois? »

A ce moment, le bruit au-dessus recommença, juste assez fort pour être perçu : tap-*tomp*, tap-*tomp*, tap-*tomp*, tap-*tomp*.

Ils allumèrent la radio. Le bulletin de la météo annonçait pour cette nuit de la pleine lune un temps extrêmement couvert. Suivit un programme de musique variée, qu'ils mirent à un volume suffisamment élevé pour couvrir tout bruit éventuel venu de l'étage supérieur.

Mais il fallait bien qu'ils aillent se coucher.

A 11 heures et demie, ils se rendirent dans leur chambre.

Dehors, l'air était chaud et humide. Un faible clair de lune pénétrait par les fenêtres ouvertes, de derrière l'écran des nuages.

Quand ils furent au lit, il prit sa femme dans ses bras pour l'embrasser.

A ce moment : tap-*tomp*, le plafond résonna au-dessus d'eux.

— « Encore ! » grogna-t-il en relâchant son étreinte.

— « D'habitude, il est toujours couché pourtant à cette heure là, » fit sa femme mal à l'aise.

Ensuite : tap-*tomp*, de nouveau. Tap-*tomp*, tap-*tomp*, sur le plancher du dessus, tap-*tomp*, tap-*tomp*, TAP.

Une minute passa.

— « Il s'est peut-être pris le pied dans un trou de souris. » La tentative d'humour du jeune homme fut interrompue par un « chut ! » impératif de son épouse.

Les nerfs tendus, ils attendirent.

Une minute encore, puis une autre. Ils ne bougeaient pas, les yeux fixés au plafond.

— « Enfin, pourquoi ne pose-t-il pas l'autre par terre? » cria soudain la jeune femme.

Son mari ne répondit pas.

Une horloge lointaine leur apporta les douze coups de minuit.

Dans le ciel, les nuages échancrés s'écartèrent pour laisser paraître la pleine lune qui éclaira leur visage.

Et alors ils entendirent.

Tomp. Leur tension se relâcha comme coupée au couteau, ils respirèrent... Puis :

Tomp.

Et une fois encore : *tomp*.

Ensuite, sur le palier de l'étage supérieur, et sur les marches qui descendaient au leur : tap-*tomp-tomp-tomp*, tap-*tomp-tomp-tomp*, tap-*tomp-tomp-tomp*.

Derrière la porte, ils entendirent un bruit de griffes, tandis que quelque chose tâtonnait pour ouvrir.

(*Traduit par Alex Dieumorain.*)



Une vache indomptable

par MICHEL CARROUGES

Après « Les portes dauphines », *Michel Carrouges vient de publier, chez Plon, un second roman :* « Les grands-pères prodiges », *qui est une anticipation historique. Rappelons que nous avons déjà publié de lui deux nouvelles de science-fiction originales :* « Le cache-nez de caoutchouc » *(n° 14) et* « La veillée du capitaine Chang » *(n° 38). Celle que nous vous présentons aujourd'hui est une extravagante histoire de voyage dans le temps, dont les données finissent littéralement par vous faire « tourner en bourrique ». Cela déjà doit suffire pour vous mettre l'eau à la bouche...*



En dépit des discussions ultérieures, l'affaire éclata le 4 août, à 4 h 02. Elle commença par la mort de l'animal.

Cette vache nommée Zéphir n'avait rien de particulier. Ce n'était pas une mutante, pas même un grand prix de concours agricole. Elle eut seulement la chance d'appartenir à M. Dumont, maire de Marolles.

A 4 h 01, elle rentrait des prés sous la conduite du petit Marcel, le fils d'Adrien, le valet de ferme. Après avoir traversé la petite route, elle entra dans la propriété et se dirigea par une allée entre deux pelouses, vers son étable.

Survint un papillon. Il suffit à distraire le petit Marcel qui en oublia de refermer la grille, et la vache en profita pour faire demi-tour et ressortir au petit trot, avant que le gamin eût le temps de la rattraper.

***

A 4 h 02, le Dr. Peyramond se demandait pourquoi sa « Frégate » était arrêtée de travers sur la berme de la route, en face de la grille grande ouverte de M. Dumont et pourquoi une vache était affalée sur le capot inondé de sang. Il ne lui fallut pas longtemps pour récupérer ses souvenirs, car il était indemme, sauf une longue estafilade sur le dos de la main gauche.

Le papillon et le petit Marcel avaient disparu, mais M. Dumont, Adrien, et le chien Pipeau se précipitaient.

Ce fut un concert d'exclamations, de constatations et de regrets inutiles, comme il convient en pareil cas, mais aussi de félicitations, puisque le docteur s'en tirait sain et sauf. Quelques instants après, Mme Dumont arrivait à la rescousse, elle vint faire asseoir le médecin dans le salon,

lui badigeonna la main gauche avec du mercurochrome et lui versa du fortifiant. Pendant ce temps, Adrien partait corriger son fils, tandis que M. Dumont téléphonait au garagiste pour la voiture et au boucher Lecoche pour l'enlèvement de la vache.

Une heure plus tard, le garagiste arriva. Il constata que la voiture était seulement salie et cabossée, mais restait en bon état de marche. Il fit un nettoyage sommaire, en attendant mieux. M. Dumont ne fit aucune difficulté pour promettre de rembourser tous les frais de remise en état.

Bref, le docteur considéra que l'affaire était virtuellement terminée.

Il prit congé. En passant devant la grande allée de marronniers, dans la propriété de M. Dumont, il vit malgré le grand jour, de vives plaques de lumière jaune aux vitres d'un hangar. De temps à autre, un sifflement aigu venait de la même direction.

— « C'est votre fils qui travaille? demanda-t-il.

— « Mais oui, docteur, » déclara Mme Dumont. « Depuis que Jacques est sorti de Polytechnique, il vit avec nous. Il n'a pas voulu faire de carrière, il travaille, comment dirais-je? à des espèces d'expériences. Je n'ai pas grand détail, d'ailleurs, cela dépasse mes capacités. »

M. Dumont n'ajouta rien. Il avait l'air préoccupé. Le docteur ne voulut pas être indiscret.

***

Huit jours plus tard, il y avait foule sur la petite place de Marolles, devant la boutique du boucher Lecoche.

Le docteur arrivait dans sa « Frégate » complètement révisée à neuf. Il était en tournée et en profitait pour passer chez Lecoche auquel il avait coutume d'acheter de la tête de veau, parce qu'elle y coûtait moins cher qu'en ville.

Le petit Marcel jouait aux billes sur le pas de la porte avec des camarades.

— « Hé! c'est toi, criminel, » dit le docteur en riant, « c'est toi qui as failli m'expédier dans l'autre monde avec ta vache. Et ta récompense c'est que tu n'as plus besoin de la surveiller! »

Le gosse le regarda avec un drôle d'air.

— « On m'a défendu de le dire, » déclara-t-il.

Peyramond le regarda avec étonnement. Au même instant, il remarqua un brusque silence dans la boutique. Toutes les ménagères le regardaient avec curiosité. Lecoche s'arrêta de tailler ses biftecks et grommela :

— « Y sont tous cinglés! Tous des cinglés! »

De plus en plus intrigué, le docteur eut un long regard circulaire pour tâcher de prendre le vent. Du coup, il y eut un flottement général des têtes des ménagères : l'une regarda dehors, une autre s'inquiéta de l'heure, une troisième se baissa pour arranger son cabas...

Entra Mme Sauteron, une vieille cliente du docteur.

Celui-ci savait comment s'y prendre.

— « Eh bien, Mme Sauteron, » dit-il en riant, « il s'en passe des choses dans votre village ! »

— « Ah ! ça, vous pouvez le dire, » s'écria-t-elle avec excitation.

Elle allait continuer, mais Lecoche ne voulut pas perdre l'avantage qu'il avait pris en faisant le premier une savante allusion ; il interrompit et se précipita :

— « Oui, des cinglés, comme je vous le disais, monsieur le docteur. Même le maire, même le petit Marcel. (Le gosse entendit et détala une nouvelle fois.) Vous savez ce qu'il raconte ce drôle? »

Mme Sauteron profita de cette pause à effet :

— « Il dit comme ça que la vache est revenue. »

Lecoche lança un coup d'œil furieux à Mme Sauteron et enchaîna au plus vite :

— « Oui, Zéphir, il dit qu'elle est revenue, qu'elle est retournée à son étable, qu'elle est en train d'y bouffer de l'herbe, une vache que j'ai ramassée à la petite cuiller ! »

Enorme rire de l'épais Lecoche ; soupirs apitoyés des dames. Puis tout le monde se mit à parler à la fois, de tous les côtés, le brouhaha devint assourdissant. Le docteur riait à se décrocher la mâchoire.

— « Et je suis témoin, monsieur le docteur, » criait Mme Thomas, la mercière. « Non, je n'ai pas vu cette vache, bien sûr, elle est enfermée, qu'ils disent, mais je suis témoin quand même, parce que c'est pas le petit qui me l'a dit, c'est la Marie, la femme à Adrien, qui me l'a juré, me causant comme je vous cause. »

— « Mais c'est une excellente histoire de revenants, » dit le docteur au comble de la jubilation.

— « C'est pas une histoire de revenants, c'est une histoire de fous, » protesta le boucher. « Ils prétendent que leur vache est revenue, mais en chair et en os, à moi Lecoche, boucher depuis trente-cinq ans, moi qui ai débité cette bête en petits morceaux ! »

Il eut un geste vengeur, passa comme une bombe dans l'arrière-boutique et reparut aussitôt, brandissant, au bout d'un long croc en métal, une immense peau de vache.

— « Et si vous voulez la voir, la voilà la peau de leur Zéphir, » criait-il en l'agitant comme un étendard. « Avec ça, j'ai de quoi leur clouer le bec. »

Ce fut un hourvari de rires et de lamentations.

— « Oui, monsieur le docteur, » lui hurlait Mme Thomas dans les oreilles, « j'ai pas de conseil à vous donner, mais ils sont tous cinglés chez M. Dumont et s'il n'y a pas quelqu'un pour y mettre bon ordre, ça fera bientôt du vilain. »

Le docteur en avait assez. Il adorait les cancans, à condition qu'ils fussent brefs. Il se fit servir sa tête de veau, paya et sortit.

*
* *

Six minutes après, il sortait de la grande route et faisait un détour pour aller chez les Dumont. La curiosité excitait sa reconnaissance et il se disait qu'au lieu de remercier par lettre pour les réparations, il serait plus aimable de faire une petite visite.

Il sonna et entra. Pipeau, le chien, accourut ; il aboya avec modération.

La tête de M. Dumont parut à une fenêtre du premier étage. Il fit signe qu'il descendait tout de suite.

Du fond de l'allée de marronniers, des lueurs luisaient malgré le grand jour et des sifflements stridents perçaient les tympans.

Pendant que le docteur remerciait M. Dumont, il ne pouvait se retenir de lui scruter le visage. C'était celui d'un homme qui ne dort plus et qui se ronge d'inquiétude. Mais Dumont avait tellement besoin de se confier et un médecin est un homme si bien désigné par principe pour recevoir les confidences les plus troublantes que Peyramond n'eut à user d'aucune diplomatie pour tâter le terrain. Dumont courait au-devant des questions.

— « Je voudrais étouffer cette affaire, » disait-il, « et je n'y arrive pas. Mon fils est un enragé et les femmes ont parfois des idées diaboliques. Je ne sais plus comment en sortir. »

En même temps, il prenait le médecin par le bras et le conduisait vers l'étable.

— « Il faut d'abord que vous voyez ; ensuite on tâchera d'expliquer. »

La porte en s'ouvrant fit jaillir une grande nappe de lumière dans l'étable et les yeux s'habituèrent.

Une vache était couchée sur la paille et ruminait doucement.

— « Voilà Zéphir, » dit M. Dumont sur un ton d'accablement.

Le docteur se sentit perplexe. De la main, il caressa l'échine tiède de l'animal.

— « Cette bête ressemble en effet à celle qui est venue se jeter sur mon capot. »

— « Je comprends votre scrupule, docteur, il est tout à l'honneur de votre probité scientifique, mais il y a plus qu'une ressemblance. »

— « Soit, » dit le docteur, « mais le boucher vient de me montrer la peau de cette bête, de Zéphir enfin, qui est suspendue dans son arrière-boutique. »

— « Je ne le conteste pas, » déclara Dumont avec résignation.

— « C'est trop fort pour moi, » dit Peyramond.

— « La peau qui est chez le boucher est celle de Zéphir I. L'animal qui est couché devant vous, c'est Zéphir III. »

— « Je comprends de moins en moins, » dit le docteur de son ton le plus sérieux.

M. Dumont sortit d'un ou deux pas hors de l'étable.

— « Adrien, » cria-t-il. « Adrien ! »

Il rentra la tête.

— « Adrien va vous expliquer lui-même ce qui s'est passé, car il est le premier témoin et même le premier acteur de l'affaire, » dit-il à Peyramond.

Le valet n'était pas loin, il apportait une botte de paille pour Zéphir III. En voyant le docteur, il eut une hésitation, mais M. Dumont lui fit signe.

— « Voulez-vous raconter au docteur ce qui s'est passé à propos de la vache, comme vous me l'avez raconté à moi-même? Alors, allez-y. Ne parlez pas de l'accident, c'est après, ce qui nous intéresse. »

— « Dès que je vous ai quittés, le 4 août, » dit Adrien, « j'ai été chercher mon gosse qui s'était sauvé, parce qu'il savait bien que c'était sa faute. Je n'ai pas eu de peine à le trouver, il braillait dans les jupons de sa mère. J'ai voulu lui flanquer une fessée. Ma femme a protesté, elle s'est énervée, elle me criait :

— « Tu vois donc pas qu'il en est malade, le petit! »

Faut vous dire que notre logement est en face du hangar de M. Jacques et, pendant que ma femme me parlait, elle regardait ce hangar et je sentais qu'elle pensait à quelque chose. Quoi? je ne savais pas. Vous savez ce que c'est une idée, ça vient on ne sait pas pourquoi ni comment. Et, tout à coup, elle s'est décidée, elle m'a dit :

— « Et si tu lui parlais à M. Jacques, il pourrait peut-être faire quelque chose! »

— « Quoi donc? »

— « Puisque tu es tellement furieux à cause du gosse et à cause de la vache, tu n'as qu'à aller trouver M. Jacques. Il est peut-être bien capable de te la rendre. »

Ici, Adrien fit une pause et regarda son patron du coin de l'œil.

— « Continuez, Adrien, vous savez bien que je pense comme vous. »

— « Bon, » dit le valet. « Faut donc dire aussi que dans la maison, il y a longtemps qu'on parlait des expériences de M. Jacques, mais sans y croire. Vous savez, des expériences, tant qu'on ne voit pas dehors ce que ça prouve, c'est comme si c'était des rêves. Et personne de nous ne va dans son hangar, il le défend. Il fait tout lui-même là-dedans. Mais quand il est à déjeuner et à souper avec Monsieur et Madame, il il ne se gêne pas pour parler et ma femme qui les sert à table entend tout. Elle me le repète, naturellement. D'ailleurs, à l'occasion, M. Dumont m'en a parlé lui-même, c'est vous dire que je peux en causer savamment. »

— « Tout ceci est parfaitement exact, » dit le maire.

— « Eh bien, voilà. M. Jacques fait des voyages dans sa machine. C'est une drôle de machine, car elle ne sort jamais du hangar et elle ne bouge même pas de place. Comment elle marche, j'en sais rien et c'est pas mon affaire. Tout ce que je peux dire, c'est que M. Jacques a raconté bien des fois qu'en montant dans cette machine, il allait voyager dans les anciens temps. Il cause avec des gens d'autrefois, il peut même aller voir des gens qui n'existent pas encore. Il dit que c'est pas plus difficile que de voyager en auto ou en chemin de fer. »

» Moi, ça me dépasse, mais ce que je peux dire, c'est que quand il revient, après un jour ou deux, ou même plus, il rapporte des livres, des petites affaires, des bibelots qu'il montre à Monsieur et à Madame, sur la table de la salle à manger. Il dit même qu'il y a des gens d'autrefois ou d'après nous qui viennent lui rendre visite dans son hangar, mais qu'il ne peut pas encore les laisser sortir, parce qu'il a peur des complications. »

— « En quoi il a tout à fait raison, » dit le maire.

— « Donc, » reprit Adrien, « ma femme m'a dit que puisqu'il pouvait faire tout ça, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne puisse pas remonter un jour en arrière et réparer ce qui s'était passé. »

« Comment veux-tu qu'il répare? » je lui ai dit. « Ce qui est fait est fait.

» Mais non, » qu'elle m'a dit, « s'il peut te ramener en arrière, qu'est-ce qui t'empêcherait de courir fermer la grille toi-même et de rattraper la vache avant qu'elle cause l'accident? »

» Je lui ai répondu que je ne voulais pas, que c'étaient des histoires qui ne tenaient pas debout et que tout le monde se moquerait de moi si je marchais. Elle n'a pas cédé, elle est allée trouver Mme Dumont et toutes les deux elles sont allées demander à M. Jacques de faire ce petit tour pour leur faire plaisir. Je pensais qu'il ne voudrait pas, mais il a cédé. Il m'a fait appeler le lendemain matin, le 6 août, c'était à peu près 10 h du matin, et il m'a regardé en rigolant.

» Alors, Adrien, il paraît que vous n'osiez pas me demander de faire un tour avec moi? Il n'y a pas de danger, vous savez. C'est même très amusant. D'habitude, je ne fais que de grands voyages, car il n'y a que cela qui m'intéresse et là, je ne veux emmener personne avec moi, parce qu'il y a des risques, mais vous n'avez qu'à monter, on va faire tout de suite la petite excursion et vous n'aurez qu'à reprendre votre vache. »

» Il ne m'a pas fait entrer par la grande porte du hangar, elle donne sur une partie qu'il a fermée pour tout le monde, mais il m'a fait faire le tour et on est entré par la petite porte de l'autre côté. Quand il a ouvert, j'ai vu une espèce de grande machine pareille à une grosse toupie. Il m'a fait entrer dedans et il a refermé. Dans cette machine, il y a une cabine plus grande que celle d'une grue, avec tout un tas d'appareils. Il s'est assis sur un tabouret devant une grosse horloge posée presque par terre, il a tourné des petits volants pour faire marcher les aiguilles, puis il m'a fait asseoir moi aussi sur un autre tabouret. Tout ça m'impressionnait et je me sentais un peu mal au cœur. Mais ça a passé et j'attendais pour voir ce qui allait venir. Alors, il a ouvert la porte, je l'ai regardé et il s'est mis à rire et il m'a dit : « Eh bien, on est arrivé. »

» Comment ça? » j'ai dit.

» Ne vous en faites pas, Adrien, on est le 4 août aujourd'hui. Il est quatre heures moins cinq. Ne perdez pas de temps si vous voulez rattraper votre vache. »

» Tout ça ne m'a pas paru bien catholique ; je ne voyais rien de changé, je ne m'étais même pas aperçu qu'on avait bougé, mais je me

suis dit que quand le vin est tiré, il faut le boire. Je suis descendu de la machine et je suis sorti du hangar. Dehors tout était comme d'habitude. Je ne voyais pas du tout qu'on avait changé de jour. Mais je me sentais bizarre comme quand on a les fourmis dans les jambes. J'ai marché vers la grille. »

» Tout à coup, j'ai vu le gosse qui arrivait sur la route avec Zéphir. Je n'ai eu jamais si peur de ma vie. Cette fois je sentais que j'étais vraiment dans quelque chose d'extraordinaire. Mais je n'ai rien osé dire. J'ai laissé passer le petit et la vache et, dès qu'ils ont été rentrés, j'ai couru fermer la grille. Mais j'avais les jambes qui flageolaient et mes mains qui tremblaient. J'ai eu toutes les peines du monde à fermer cette grille. Sitôt fait, je me suis tourné, j'ai vu le gosse qui jouait avec un papillon, ça il ne me l'avait jamais dit, et la vache qui commençait à trotter vers la route. J'ai cru qu'elle allait passer à travers la grille et j'ai bondi attraper sa longe qui traînait par terre. J'ai tiré de toutes mes forces. Il s'est passé quelque chose, j'ai senti comme si je tirais un poids formidable, comme si je voulais tout d'un coup retourner la peau de la vache. Si je n'avais pas vu de mes yeux ce que j'ai vu, je n'oserais pas le dire : eh bien, j'ai vu à la fois Zéphir qui passait à travers la grille et Zéphir qui revenait vers moi. »

— « Très intéressant, » dit le docteur.

— « Et alors, je me suis rapproché de la vache, la vache que je tenais et j'ai tâté avec ma main et j'ai vu que c'était pas une blague, elle était là devant moi, à ce moment-là. »

— « Comme elle est là, devant nous dans l'écurie? » demanda Peyramond.

— « C'est-à-dire que ce n'est pas la même. Il a fallu aller la rechercher encore une fois. »

— « Et pourquoi diable? » s'écria le médecin.

— « C'est que M. Jacques a beau être un savant, c'est pas comme moi un paysan, il y a des choses qu'il ne connaît pas. Quand je suis revenu à la petite porte du hangar, il m'a regardé d'un air tout content et il m'a dit : « Il n'y a qu'à la laisser là, on ne peut pas la faire rentrer dans la machine, elle ne peut pas grimper l'échelle de fer et elle ferait des saletés à l'intérieur. Dehors, elle ne craint rien, elle nous rattrapera toute seule, comme le temps. »

» Je craignais que la vache ne prenne froid à rester dehors, mais il m'a dit qu'il y en avait pour dix secondes à la retrouver, il ne m'a pas expliqué tout de suite que n'étant pas dans la machine, il faudrait qu'elle passe dehors toute la nuit du 4 au 5 qui avait été refroidie par un gros orage et une averse. Mais quand nous sommes revenus au 5, j'ai bien vu que la vache avait attrapé un refroidissement et qu'elle tremblait de fièvre. Il n'y a rien eu à faire, d'autant qu'on n'a pas voulu appeler le vétérinaire, et la vache est morte le lendemain matin.

— « Ainsi finit la brève existence de Zéphir II, » déclara M. Dumont.

— « Devant cette nouvelle histoire, M. Jacques a encore accepté de repartir et de me ramener encore au 4. Je voyais bien qu'il était tout fier

de nous montrer tout ce qu'il savait faire et que s'il était toujours furieux avant, c'est parce qu'on ne croyait pas ce qu'il disait. Je suis donc remonté dans la machine avec lui et on est arrivé au 4 et il m'a montré lui-même qu'il était quatre heures moins quatre.

» Je suis donc ressorti de la machine et du hangar comme la première fois, mais en arrivant aux pelouses devant la maison, j'ai eu encore plus peur que la première fois, parce que j'ai vu tout d'un coup qu'il y avait quelqu'un devant moi. J'ai regardé et j'ai mis un long moment avant de comprendre : j'ai vu que c'était moi qui étais devant moi, j'ai vu tout ce que j'avais fait pendant mon premier voyage du 5 dans le 4, et je vous jure que j'aurais ri si je n'avais pas eu tellement peur de me voir. Je n'ai pas osé aller jusqu'à la grille, puisque justement je me voyais en train de la fermer et j'ai simplement rattrapé la longe de ma bête au moment où je l'avais lâchée pour rentrer dans la machine.

— « Mais là aussi, il a dû y avoir quelque chose : il a fallu que la vache se dédouble encore? » dit Peyramond.

— « Oui, monsieur le docteur, et ç'a été aussi terrible que l'autre fois. »

— « Et vous affirmez que c'est Zéphir III qui est là, devant nous? » demanda le médecin qui, de nouveau, caressa la tiède et soyeuse échine de l'animal.

— « Oui, » dirent ensemble le maire et le domestique.

Il y eut un long silence.

***

— « Alors, docteur, qu'en pensez-vous? » demanda Dumont.

— « Eh bien, je pense que vous allez faire fortune. »

— « Comment cela? »

— « C'est bien simple, vous n'avez qu'à multiplier ces petits voyages et vous pourrez multiplier indéfiniment la même vache. Cela suffirait à faire de vous à bon compte le plus riche éleveur du monde. »

— « Possible, » répondit le maire, « mais j'ai de quoi vivre tranquillement et je n'en demande pas plus. Ce qui m'effraye, c'est que je me demande si on ne risque pas de multiplier les hommes de la même façon. »

— « Pourquoi ça vous inquiète? » demanda le docteur, sarcastique. « Au contraire, c'est tout ce qu'il y a de plus rassurant : on va pouvoir rattraper tous les gens qui sont morts d'accident, de condamnation, de maladie, même de n'importe quoi. Nous serons tous immortels, tous aussi indomptables que Zéphir. »

— « Oui, mais voyez toutes les complications, quand on verra les Romains, les Américains, les Chaldéens, les Russes, tout le monde, tous qui circuleront dans tous les sens, à toutes les époques, quelle foire. Il faudra refaire tous les livres d'histoire. »

— « Si vous y arrivez, car il y aura toujours quelqu'un pour revenir en arrière ou en avant pour refaire indéfiniment l'histoire et il y aura même toujours un historien qui fera pareil pour les livres d'histoire. »

— « Quel embrouillamini ! » s'écria le maire.

— « Et ce n'est rien encore, » déclara paisiblement le docteur, car tous ces gens feront comme Zéphir, ils pourront indéfiniment se doubler, se tripler et ainsi de suite.

— « Là, je vous arrête, » protesta M. Dumont, « il n'y a eu que la vache de triplée, Adrien ne s'est pas dédoublé. »

— « Erreur, cher monsieur, rappelez-vous qu'il s'est rencontré lui-même pendant le second voyage. »

— « Mais ça n'a duré que quelques minutes.

— « Simple question de manœuvre. La vérité est d'ailleurs qu'il était déjà double pendant le temps du premier voyage dans le temps, et qu'il a été triple pendant le second voyage. »

— « Oh ! ma tête ! » gémit M. Dumont, pendant que Adrien devenait blême d'épouvante.

— « C'est pourtant bien simple. Où était Adrien pendant le premier 4 août, juste avant de courir avec vous pour voir l'accident? »

— « J'étais à l'étable à préparer la litière, en attendant l'arrivée de la vache et de mon gosse. »

— « Vous voyez, » dit Peyramond. « Donc, au premier voyage, il y avait un Adrien I dans l'étable, pendant que l'Adrien II venait fermer la grille. Au second voyage, il y a eu en plus un Adrien III. »

— « Mais pourquoi l'Adrien II ne nous a-t-il pas rejoint dans le temps comme Zéphir II? Et, d'ailleurs, l'Adrien III aurait dû faire aussi la même chose, tout comme Zéphir III. »

— « Non, » dit le docteur, « les deux Adrien supplémentaires sont rentrés dans la machine. Mais vous voyez que s'ils étaient restés dehors, ils seraient là avec nous. »

— « Mais il n'y aurait plus d'Adrien I, » dit M. Dumont.

— « C'est vrai, » répondit le docteur, « et il y a là un point troublant, bien qu'il ne fasse qu'un, de toute façon, avec les Adrien II et III.

— « Tout cela est épouvantable, » dit M. Dumont. « Supposez que je me dédouble, que je me triple moi aussi, qu'est-ce que ferait ma pauvre femme? »

— « La même chose, » dit le docteur d'un ton glacial, « à condition qu'elle vous suive partout dans chaque voyage. »

— « Croyez-vous qu'elle consentira? »

— « Nous nous égarons, » reprit le docteur. « Si nous voulons voir un peu plus clair, il n'y a qu'une méthode : il faut partir du problème du *corps de trop,* comme disait en une tout autre circonstance un illustre détective. »

— « C'est-à-dire? »

— « Nous allons le voir. Pensez-vous que votre fils se prêterait à une petite expérience? »

— « Certainement, » dit M. Dumont ; « il est très ombrageux et il ne faudra pas avoir l'air de le cuisiner, mais il est ravi qu'on le prenne enfin au sérieux. »

*
* *

On rentra à la maison. Le docteur eut une petite conférence à part avec Mme Dumont et Marie qui parurent fort satisfaites d'être dans les petits secrets du docteur. Adrien fut chargé de fermer la grille à clef, pour que personne ne pût ni entrer ni sortir de la maison pendant la durée de l'expérience. Ensuite de quoi M. Peyramond, M. Dumont et Adrien se dirigèrent vers la petite porte du hangar.

M. Dumont dut crier pour se faire ouvrir. Son fils finit par tourner le verrou et apparut. Il avait l'air maussade, et la présence du docteur ne parut pas lui faire bon effet.

— « Est-ce que Zéphir a encore crevé? » dit-il avec agacement.

— « Non, » dit M. Dumont, « mais voici notre ami, le docteur Peyramond qui est émerveillé de ton invention et qui serait très heureux si tu acceptais de lui faire faire une petite promenade. »

Il y eut une longue hésitation dans le regard du jeune inventeur, mais la vanité l'emporta sur tout le reste.

— « Entrez, » dit-il.

Adrien avait bien vu la chose. Dans cette pièce cloisonnée sommairement avec des planches de bois blanc, on voyait une haute machine en forme de toupie, de la taille d'un gros camion. Elle s'appuyait sur un large socle métallique d'où montait une échelle de fer conduisant à une ouverture carrée par laquelle on entrait dans la toupie.

Le docteur émit un sifflement admiratif.

Le socle était à claire-voie et par les interstices on voyait toutes sortes de rouages et de lueurs ardentes.

Tout vibrait, non seulement la toupie, mais aussi le socle, les planches des cloisons et même le sol de terre battue.

— « Vous assurez l'équilibre de votre toupie par le principe du gyroscope, je suppose? » demanda poliment le docteur.

— « Oui, » répondit le jeune homme, « c'est pourquoi la machine reste tout le temps en prise. Pour moi, c'est l'ascenseur du temps. Elle est seulement immobile par rapport à trois dimensions alors qu'un ascenseur est immobile seulement par rapport à deux dimensions horizontales. Elle est en quelque sorte soudée à l'axe du temps, et elle monte ou bien elle descend le long de cet axe, je dis qu'elle descend dans le passé et qu'elle monte lorsqu'elle me conduit dans l'avenir. Le principe en est très simple, mais c'est mon œuf de Colomb, il fallait le trouver : pour moi, je prétends que tout existe à la fois, le présent, le passé et le futur ; le présent ce n'est qu'un pinceau de sensations qui se déroulent le long du film, exactement comme nous n'avons conscience que de quelques images à la fois, fondues dans une seule vue en mouvement au cinéma. Mais comment faire pour voir librement le reste? Le problème est simplement de sortir du fauteuil et de rejoindre la cabine de projection. Mais tout fauteuil est mobile, il est fait d'une danse d'atomes et d'électrons et vous savez qu'il existe des dénivellations de temps à l'intérieur du système atomique. Ce sont ces dénivellations que j'amplifie dans l'appareil placé sous le pivot et je le fais de façon permanente, car il est bien

plus facile de l'entretenir que de le lancer. Il me suffit du courant électrique. »

D'un geste bref, il montra sur le socle l'indicateur d'amplification et le levier de réglage.

— « C'est d'une admirable simplicité, » déclara le docteur.

— « N'est-ce pas? » s'écria le jeune Dumont et il s'élança sur l'échelle de fer, pour montrer ensuite les leviers de la commande intérieure.

*
* *

Pour finir, ils se tassèrent tous les quatre avec Pipeau dans la cabine de la toupie. Jacques Dumont mit la direction sur le 4 août, à quatre heures moins cinq, pour la troisième fois.

La machine ronfla doucement et, quelques secondes plus tard, ils étaient arrivés.

La sortie de la machine fut un peu compliquée et émotionnante, parce que les passagers, en descendant, se heurtèrent qui à l'Adrien du second 4 août, qui à celui du troisième.

— « Voyons, messieurs, » dit le docteur, « ne vous pressez pas, avec une machine comme ça, nous avons tout notre temps. »

Cette plaisanterie ne fit rire personne. M. Dumont ne la comprit que beaucoup plus tard quand il eut tout à fait digéré cette aventure.

Les quatre hommes et Pipeau suivirent l'allée de marronniers et s'avancèrent sur les pelouses devant la maison, face à la grille.

Celle-ci, dédoublée, était à la fois ouverte et fermée.

Alors ils virent à la fois Zéphir I se précipiter sur la route et se jeter sur la « Frégate » où se trouvait le docteur du 4 août, et Zéphir II remonter vers la maison, conduite par l'Adrien du 5 août que surveillait celui du 6 août. Pendant qu'ils s'éloignaient vers les marronniers, on vit accourir un nouvel Adrien, celui du 4 août suivi par un M. Dumont de la même date qui couraient tous deux rejoindre le premier docteur sur la route.

Au milieu d'une perplexité générale, on vit soudain quelqu'un prendre parti : c'était Pipeau qui venait d'apercevoir un autre Pipeau et se précipitait furieusement. La réciproque lui fut rendue par des aboiements rageurs. En un instant les deux Pipeau bondirent à travers la grille et disparurent sur la route.

Adrien (celui qui venait de débarquer de toupie, l'Adrien IV) les appela, mais sans aucun effet, il voulut aller les rattraper, mais le docteur II le retint vigoureusement.

— « N'allez pas là-bas, vous vous exposeriez inutilement. »

Le docteur n'eut pas besoin de s'expliquer davantage. Mme Dumont sortait de la maison et son arrivée souleva un trouble général. M. Dumont II s'approcha affolé.

— « Oh ! mais voyons, ma chérie, c'est une folie, » disait-il, « vous n'auriez pas dû nous rejoindre dans ce voyage ! »

Mme Dumont parut ne pas entendre et son mari lui mit la main sur le bras pour attirer son attention.

— « Faites attention, » dit froidement le docteur, « vous allez dédoubler votre femme. »

M. Dumont en eut la face empourprée de sentiments contradictoires. Il se demandait visiblement si le docteur ne se moquait pas de lui, si lui-même était devenu fou, si c'était vraiment sa femme ou si vraiment il y avait danger au sens où l'affirmait le médecin.

Toujours est-il que Dumont recula légèrement. Sa femme avançait toujours. Elle paraissait ne rien voir et ne rien entendre.

— « Mais voyons, chérie, écoutez-moi, » lui disait le maire. » Attendez-moi une seconde. »

— « Vous ne voyez donc pas que vous parlez à votre femme du 4 août? » lui cria le docteur, impatienté.

Dumont recula, horrifié. Sa femme continua rapidement de marcher et franchit la grille sans la moindre difficulté.

Son mari voulut encore la rattraper et Peyramond lui cria :

— « Allez-y doucement, je vous prie. »

Il était temps. Dumont se heurta fortement contre les barreaux de la grille. Il en eut le front et les mains écorchés.

Du coup il se retourna du côté du docteur avec un air fort mécontent et lui demanda comment il expliquait cette mésaventure.

— « Je ne suis pas un technicien du temps, » répondit Peyramond, « il me semble que votre fils serait plus qualifié que moi pour vous répondre. »

— « Il y a parfois des nœuds dans le temps, » déclara le jeune homme avec un air très sûr de lui. « D'ailleurs, les voyages dans l'espace ont comme ça quelques inconvénients, pourquoi les voyages dans le temps n'en auraient-ils pas? »

— « Tout ça n'est pas clair, » grommela M. Dumont.

Il voulut s'asseoir sur une chaise de jardin qui se trouvait près de lui.

— « Attention ! » cria le docteur II.

M. Dumont II tâta la chaise avec précaution, elle lui parut solide, mais quand il voulut s'asseoir dessus, il s'effondra et eut toutes les peines du monde à se tirer de la chaise avec laquelle il était bizarrement emmêlé.

Cependant, Mme Dumont I, accompagnée de Dumont I, de Peyramond I et d'Adrien I, remontait l'allée centrale vers la maison.

— « On essaie une conversation? » demanda le docteur II.

Dumont II fit signe qu'il en avait assez et qu'il voulait rentrer au plus vite. Son fils fit chorus en déclarant que les voyages dans le temps n'étaient pas faits pour ce genre de plaisanteries.

— « Je ne vois pas ce que vous voulez dire, » déclara froidement le docteur II. « Vous n'aimez pas les expériences? »

L'inventeur devint rouge de colère.

— « Faites toutes les expériences que vous voudrez, elles ne m'intéressent pas. »

— « Bien, » répliqua Peyramond II.

Il s'approcha de son sosie, de ceux de M. Dumont, de Mme Dumont et d'Adrien. Il eut beau leur parler fortement et de très près, ils n'écoutèrent pas. Il les toucha, il les secoua un peu, sans aucun effet. Il voulut faire de même au maire, mais M. Dumont II se mit à crier comme un possédé :

— « Vous allez me tripler, » hurlait-il. « En tout cas, ne touchez pas à ma femme. Vous avez beau être docteur, je vous l'interdis, vous entendez, je vous le défends absolument. »

Peyramond II ne put s'empêcher de rire.

Il courut vers la chaise qui avait laissé choir Dumont II quelques instants plus tôt, parut tâtonner, arracher quelque chose avec violence, puis se releva.

— « Qu'est-ce que vous êtes en train de faire? » cria Jacques Dumont.

— « Ma dernière expérience, si vous permettez. »

Quelques instants plus tard, Mme Dumont, Dumont I, Peyramond I, Adrien I s'éclipsèrent avec une brusquerie foudroyante.

Une autre Mme Dumont était à sa fenêtre au premier étage et, d'un air visiblement rassuré, leur faisait des signes de bienvenue. Marie, de son côté, apparut à une fenêtre du rez-de-chaussée.

— « Qu'est-ce que cela veut dire? » cria M. Dumont seul de son espèce.

— « Que votre femme de charge vient de fermer le compteur d'électricité sur l'ordre de Mme Dumont, » répliqua le docteur. « Le cinéma est terminé. »

— « Mais comment? Comment? »

— « Eh bien, disons que selon le signal convenu, j'ai renversé une chaise à travers le temps pour les avertir de l'heure H. »

Jacques Dumont s'avança d'un air tragique.

— « Qu'est-ce que vous voulez insinuer par là? »

— « Je n'insinue pas, j'agis. J'avais vu que vous vous serviez du courant électrique pour votre installation, vous m'avez affirmé vous-même que c'était la force initiale de votre machine et j'ai simplement voulu voir ce qui se passait en cas de panne. Le résultat est clair : Les corps de trop ont disparu. »

Le jeune homme n'attendit même pas la fin de la phrase, en faisant un geste de menace, il courut de toutes ses forces vers l'allée de marronniers pour voir ce qui se passait dans sa machine.

— « Mais alors, » dit M. Dumont, « nous n'avons pas besoin de remonter dans la toupie? »

— « Faites le si ça vous amuse, » dit Peyramond ironiquement.

— « Mais qu'est-ce qui vous a aiguillé? »

— « Les corps de trop, je vous l'ai dit. Du moment qu'il y avait multiplication de matière et de corps sans raison apparemment suffisante, il fallait en chercher la cause et ça ne pouvait être que la machine. Ce n'est pas Adrien qui a pu fabriquer à lui tout seul Zéphir II et Zéphir III rien qu'en tirant un peu fort. Bon. Mais alors je me suis demandé si

nos propres doubles, bien que fabriqués par un autre procédé, ne provenaient pas de la même origine. »

— « Mais tout cela était fort dangereux ! »

— « Pas tellement. Le seul vrai danger, c'est que nous nous déplaçions réellement dans l'espace ordinaire, celui d'aujourd'hui le 12 août, en croyant être dans le 4 août. C'est pour cela que vous vous êtes heurté à la grille. »

— « Mais Pipeau? »

— « Votre grille ferme mal, par en dessous, le sol s'est raviné et il y a un trou assez large pour Pipeau. »

— « Mais la chaise? »

— « Elle avait été légèrement déplacée et vous vous êtes assis un peu à côté de la vraie chaise. »

— « Et tout le reste n'était qu'une illusion? »

— « Pas du tout. Du moins, en principe. Votre fils est vraiment un garçon de génie : il récupère les images du passé et les projette devant nous, aussi vives que si elles étaient réelles, mais elles sont intouchables et suivent normalement leur cours, de façon irrésistible. Nous l'avons côtoyé. »

Le maire protesta :

— « Mais les dédoublements? »

— « Exception qui confirme la règle. Nous nous sommes rencontrés nous-mêmes, parce que nous étions déjà là. »

— « Mais le dédoublement et même le triplement de la vache et l'imbroglio de la grille qui paraissait à la fois ouverte et fermée? »

— « Même principe avec une complication en plus : en se précipitant pour accomplir sa mission, votre fils a réactualisé d'autres souvenirs qui se sont insérés avec les premiers. Heureusement, il s'est borné à sélectionner quelques autres tranches de vie de la vache pour le montage de son scénario, sinon la situation aurait été infiniment plus embrouillée. »

***

Mme Dumont était arrivée près d'eux et voulait leur offrir un peu de thé ou de café pour les remonter, mais son fils revenait en même temps avec un air de fureur concentrée.

— « Vous pouvez vous vanter, docteur, j'en ai pour une journée de travail avant de remettre ma machine en état de marche. »

— « J'en suis désolé, » dit le docteur sur un ton conciliant, « et je m'excuse. »

— «C'est bon ! C'est bon, » cria le jeune homme avec irritation, « mais nierez-vous encore que je vous ai fait faire un voyage dans le temps comme vous me l'aviez demandé? »

— « Pas tout à fait.

» On ne peut pas dire que nous ayons vraiment voyagé *dans* le temps, car si nous l'avions fait, nous ne nous serions pas vu du dehors. Si nous avions vraiment voyagé dans le temps, nous nous serions tous retrouvés

exactement à l'endroit où nous étions le 4 août. Dès lors que nous avons pu être ailleurs et parler de second, de troisième et de quatrième 4 août, nous nous sommes trouvés à côté du temps du 4 août. Nous avons voyagé le long du temps, le long de ses images, comme un bateau qui n'en finirait pas de longer une falaise transparente et inaccessible. Nous l'avons *côtoyé.* »

— « Ça ne colle pas votre explication, » grommela le jeune homme.

— « Mais si ça colle, » répliqua le docteur en souriant, » car si nous avions pu vraiment, en partant du 12 août, rejoindre le 4 août, nous nous serions déjà vus doubles dans le 4 août quand nous y avons vécu la première fois. »

— « Pourtant, dit le maire, « il y aurait eu une autre possibilité : peut-être, en perfectionnant la machine, pourrait-on revenir au 4 août par l'intérieur. »

— « Si vous voulez, mais alors, c'est encore la même chose, nous glissons par l'intérieur sans pouvoir agir. Car nous ne pouvons rien changer à ce qui s'est passé. »

— « Pourquoi donc? » demanda le jeune homme.

— « Mais parce que nous le saurions déjà. Si la vache n'était pas morte, ou si l'on pouvait rattraper sa mort... »

— « Mais Zéphir III est à l'écurie. »

— « Depuis qu'il y a eu panne, vous pouvez toujours vérifier, il n'y a plus ombre de Zéphir III dans l'écurie. Donc, si l'on avait pu rattraper sa mort et escamoter tout ce qui s'est passé en conséquence de l'accident, eh bien, je ne serais pas là et aucun de nous ne serait là non plus, puisque ce sont seulement les suites de cette mort qui nous ont réunis ici. »

L'inventeur jeta un regard furieux au docteur et s'en alla sans mot dire.

— « Alors, Zéphir III a disparu avec cette histoire? »

— « Hélas ! » dit le docteur. « Mais pour vous consoler, vous pouvez vous dire que votre fils est quand même un des plus grands inventeurs du monde, il a mis à votre disposition le plus formidable des cinémas. »

Le maire sourit avec mélancolie. Il détestait le cinéma. Mais sa femme eut un air ravi.



En marge du récent Festival de Bordeaux

L'ART FANTASTIQUE

par MARCEL BRION

Sous le titre de « Bosh, Goya et le fantastique », *le Musée municipal de Bordeaux a organisé du 21 mai au 31 juillet, pour la VII*e *Exposition Internationale de la ville, un festival qui constituait le plus vaste panorama réuni à ce jour du fantastique en peinture.*

On ne peut que féliciter la municipalité de Bordeaux et Mlle Gilberte Martin-Méry, organisatrice de cette exposition, de cette initiative et de l'effort qui a permis de rassembler ici près de quatre cents toiles et dessins, de toutes époques et de toutes provenances (avec une section importante consacrée aux œuvres psychopathologiques, dues à des aliénés mentaux).

Nous espérons que nos lecteurs de Bordeaux ont su profiter de l'occasion qui leur était ainsi offerte de découvrir le monde fantastique pictural, en regrettant que Paris et d'autres grandes villes n'en aient pas bénéficié également. Nous sommes heureux cependant de pouvoir permettre à tous les lecteurs de « Fiction » *d'approcher le sujet, puisque nous sommes en mesure, grâce à l'amabilité de Mlle Martin-Méry, de reproduire dans son intégralité le texte de la remarquable préface de Marcel Brion, publiée dans le catalogue de l'exposition.*

Nous vous avons déjà présenté Marcel Brion, en publiant dans notre numéro 33 *sa nouvelle* « La rue perdue ». *Rappelons qu'il est un des critiques d'art (et des historiens) les plus pénétrants à l'heure actuelle, ainsi qu'un adepte du fantastique. A ce titre, il a écrit ici une véritable étude sur l'art fantastique, dont les données méritent d'être conservées. Nous en publions ce mois-ci la première partie et vous en trouverez la fin dans notre prochain numéro, où nous publierons également un extrait d'un autre article publié dans le même catalogue de l'exposition de Bordeaux :* « L'abord psychopathologique de l'art fantastique », *par le Dr. Robert Volmat, chargé du département d'art psychopathologique de la clinique des maladies mentales.*

Le monde fantastique entre dans le champ de conscience de l'homme au moment où celui-ci pressent qu'il existe un autre univers que celui perçu par ses sens et par ses facultés raisonnables. Ce pressentiment, fait de curiosité, d'inquiétude et de peur, s'augmente, chez lui, d'une étrange qualité de plaisir, relevant, dans une certaine mesure, de la création artistique, car perception et invention s'associent étroitement à cette action de l'imagination. Ces sentiments mêlés qu'éprouve l'explorateur au seuil d'un univers ignoré et dangereux, puisqu'il désire et redoute en même temps la rencontre du « tout autre », qui sont en même temps ivresse de l'investigation dans les domaines de l'inconnu et de l'invraisembable, et anxiété de traverser des contrées où les formes de vie sont sans communes mesures avec celles que l'on a laissées derrière soi, ce sont les sentiments de tout individu face à face avec le fantastique, qu'il l'ait provoqué ou que celui-ci se présente à lui avec la soudaineté angoissante de l'inattendu.

Incapable de fixer les frontières envers ce qu'il voit et sent, d'une part, et ce que la fantaisie imaginative élabore dans son libre parcours, d'autre part, l'homme aime cette sensation confuse qui le pénètre; il lui plaît que le monde soit plus vaste et plus divers qu'il ne l'avait appris par ses sens; et il est de la nature de l'esprit humain de ne pas se contenter des leçons de la raison et du butin de la perception sensible. Aussi nomme-t-il volontiers *surnaturel* cet au-delà de la nature immédiatement connue, dans lequel il situe les apparitions suggérées à ses facultés supra-sensibles et à ses moyens de connaissance qui se sont affranchis de la raison.

Raison et fantastique semblent s'établir, l'un par rapport à l'autre, sur des positions antinomiques, mais leurs relations diffèrent selon le sens que donnent au mot *raison*, au mot *nature*, au mot *réalité*, les différents milieux de culture. La pensée du XVIII-XIX° siècle européen a été exactement formulée par cette déclaration d'un personnage de Dickens, qui, voyant apparaître un fantôme, l'accuse de n'être que la conséquence d'un trop abondant repas de homard mal digéré. Telle est la réaction spontanée de la pensée rationaliste-matérialiste devant le surnaturel. Significative aussi cette sentence, inscrite sur une de ses gravures les plus étranges, par ce maître du fantastique qu'était Goya : « Le sommeil de la raison engendre les monstres. »

La conception matérialiste-rationaliste refuse au fantastique, au surnaturel, le droit d'exister; elle le renvoie au-delà des barrières du réel, vers le « no man's land » des « illusions ». Jusqu'au moment où la raison, dépassant les limites étroites du rationnel, se demande s'il n'y a pas aussi une certaine qualité de réalité dans l'illusion. D'autre part, ce plaisir d'activité créatrice, qui est presque toujours associé à la conscience du fantastique, puisque l'homme est fier de donner forme à l'invisible, incite l'artiste à proclamer que « nous sommes faits de la même substance que nos rêves ».

Le rêve possède également la vertu de nous convaincre de la réalité, d'une certaine réalité du fantastique, puisque, pendant qu'il rêve, l'homme vit dans la réalité du songe et dans aucune autre. Que le sommeil soit un véhicule favorable à cette rencontre avec le surnaturel, dans un état où la raison endormie ne peut plus faire jouer ses contrôles, la phrase de Goya l'avoue, mais elle est susceptible de deux interprétations également valables, toutes deux également valables peut-être pour le graveur des *Caprichos*. La version généralement admise serait : « Les monstres profitent du sommeil de la raison pour prendre existence et forme, et entrer dans l'univers de l'homme, au seuil duquel, à l'état de veille, la raison monte la garde. » Les monstres, c'est-à-dire le fantastique, abuseraient ainsi de cette passagère défaillance de la raison, de cette provisoire absence qu'est le sommeil, pour s'approcher du dormeur et lui imposer leur présence.

La seconde interprétation pourrait être : « Il est de la nature de la raison de sécréter les monstres, d'inventer le fantastique, pendant son sommeil. » L'illusion, dans ce cas, ne serait pas une force étrangère brisant le blocus rationnel, mais, au contraire, un produit de la raison elle-même, qui serait alors ambivalente, créatrice de réalité et de vérité à l'état de veille, de fantastique et d'erreur pendant son sommeil. Selon cette version, qui était peut-être celle qui répondait le mieux à la pensée de Goya, le fantastique ne serait pas l'irrationnel pur, mais une autre création du rationnel. Cela nous paraît bien correspondre au caractère du peintre, et probablement même au caractère espagnol en général, qui répugne à perdre pied lorsqu'il s'aventure dans le surnaturel. C'est aussi la manière de penser normale d'un homme issu de la génération de l'Aufklärung. Il ne faut pas oublier, enfin, que les peintures fantastiques de la Quinta del Sordo, les créations les plus monstrueuses de Goya, sont l'œuvre d'un sourd. Il est possible que cette occlusion d'un sens qui communique activement avec le réel ait favorisé le pullulement des monstres, dans cette sorte de solitude sonore, de *creux néant musicien*...

A l'origine du fantastique se situe aussi cette sorte d'aspiration inconsciente à achever la Création, à poursuivre l'œuvre du Créateur, en inventant des êtres qui ne sont pas purement imaginaires, puisque les éléments dont ils sont agencés sont empruntés aux formes déjà existantes. Dans le domaine des hybrides, l'esprit créateur de monstres a montré combien son répertoire peut être vaste et même illimité. Le fantastique réside dans les associations incongrues comparables à celles qui se produisent dans les rêves, dont Bosch a si activement sollicité l'éclosion, et dont les Surréalistes ont fait une méthode expérimentale dans leur recherche de l'émerveillement.

Le fantastique vient à nous dans la grande marée de la nuit. Il est entraîné, comme un plankton phosphorescent, par les vagues sombres qui

s'abattent sur l'humanité, dès qu'a disparu le soleil de l'évidence et de la raison. Il est de cette façon associé à la mélancolie, fille du crépuscule, et ses insidieux conseils se glissent à cette heure que l'on dit *entre chien et loup*. Il n'est pas nécessaire que l'homme ait naufragé dans le sommeil pour que l'invasion du fantastique se répande sur nous; la nuit lucide, la nuit à l'état de veille en contient plus encore que les rêves, peut-être, et il est des cauchemars éveillés plus effrayants que ceux du dormeur.

La crédibilité du fantastique bénéficie de cette inquiétude qui saisit l'homme éveillé lorsqu'il sent tomber sur lui les terreurs nocturnes sans qu'il puisse essayer de les expliquer comme d'insidieux mensonges jaillis du rêve, et cette nuit, en elle-même et par sa seule présence, génératrice de prodiges, apparaît comme un autre monde bouillonnant d'une vie extraordinairement active et mystérieuse, que Michel-Ange a résumé dans le masque hideux sur lequel s'accoude sa *Nuit* des tombeaux Médicis.

C'est le fantastique immanent, et dont un écho est toujours prêt à s'éveiller dans notre esprit, pour lequel nous avons toujours une réponse et un acquiescement qui se propose à nous avec la nuit. Les possibilités des événements diurnes sont ordinairement limitées; celles de la nuit sont infiniment étendues et diverses. Lorsque, en plein jour même, l'homme fait la nuit en lui volontairement, ou lorsque la nuit *se fait* en lui, le peuple trouble des profondeurs prudemment insondées remonte à la surface et se présente à la conscience. Pour être connues et admises, ou niées, selon l'aptitude de chacun à éveiller et à constater son surnaturel intérieur.

Ce long corps puissant, empreint d'une sourde volupté somnolente, de la Nuit, est accompagné encore d'un autre symbole que le visage diabolique aux yeux vides, qui pourrait être presque un masque de théâtre (et ici apparaît la connivence de la nuit et du masque, des illusions du rêve et des impostures du déguisement): il y a aussi une chouette. Cet oiseau de nuit est également, ne l'oublions pas, l'attribut d'Athéna, déesse de la Sagesse. Michel-Ange a-t-il expressément voulu souligner l'ambivalence de la connaissance onirique, du s a v o i r acquis sur les routes du rêve, et d'une sagesse qui s'alimenterait du sommeil de la raison...? Le goût que la Renaissance avait pour les symboles et les allégories rend vraisemblable cette interprétation, qui prend plus de force encore lorsque nous rapprochons de la statue nocturne du sculpteur florentin un autre personnage de la même famille, *la Mélancolie*, de Dürer.

Celle-ci ne dort pas; son regard hanté brûle d'une vigilance inquiète, d'une attention braquée en même temps sur les événements extérieurs et sur les métamorphoses intérieures. Elle est une créature du crépuscule et non pas de la nuit; son attribut est la chauve-souris; son heure, l'heure où elle ouvre ses ailes de cuir et commence sa chasse. Elle est l'ange qui ne dort pas; couronnée de plantes vénéneuses, qui songe toute éveillée, des au-delà de la raison, tant l'a déçue l'expérience qu'elle a faite de la pensée, de la connaissance et de l'action. Aussi crée-t-elle, dans son imagination, cette chauve-souris, qui se déploie elle-même en un étendard qui porte son propre nom, comme ces personnages de la peinture et de la sculpture médiévales qui déroulaient des phylactères où s'écrivait leur identité. Le regard visionnaire de *la Mélancolie* s'en va bien plus loin que les horizons de la raison, vers le monde non exprimé du clair-obscur, plus ténébreux peut-être que la nuit même, puisqu'il garde l'illusion de la lumière, déroutant, comme tous les états intermédiaires où vacillent les définitions exactes.

Le fantastique qu'appelle cette *Mélancolie* n'est donc pas la *non-raison*, la *dé-raison*, mais une autre dimension de la raison, et nous savons, d'autre part, d'après certaines gravures fantastiques, comme *la Licorne, le Désespéré*, et surtout l'aquarelle de la fin du monde rapidement lavée pour retenir le souvenir d'un rêve d'angoisse, combien Dürer avait facilement accès à ce monde, par les voies du sommeil ou de l'imagination. A la méditation crépusculaire de *la Mélancolie* répond aussi, en quelque manière, la gravure que l'on appelle *le Rêve du Docteur*, si énigmatique, si difficile à interpréter, et que l'on ne doit pas se contenter de traduire d'après la figure puissamment

sensuelle de la femme nue, au premier plan, comme une « tentation » sexuelle. Le poêle devant lequel le dormeur est à demi couché évoque par ses volumes exacts et son architecture géométrique le domaine du pur calcul de l'intelligence; la chair souple et chaude nie et raille ces arêtes géométriques des briques du poêle, et le diable souffle non pas dans l'oreille, mais derrière l'oreille, ce qui peut être intéressant si l'on tient compte des localisations cérébrales, ses insidieux conseils.

Le sommeil de l'artiste de Goya et le sommeil du Docteur de Dürer « inventent » des créatures différentes, mais ces créatures sont également jaillies de l'abdication de la raison ; toutes signifient la tentation pernicieuse qui, plus que les sens mêmes, alarme l'intelligence, la déroute et la bouleverse : la tentation de reculer jusqu'à l'infini les limites qui séparent le réel de l'irréel. *L'enlèvement* comme thème — enlèvement par le monstre marin, enlèvement par la licorne, pour ne pas quitter le champ de Dürer... — devient alors le symbole du transport d'un monde dans l'autre, de la nature naturelle au surnaturel.

Associé à tous les moments de la vie de l'homme, à toutes les émotions, à toutes les pensées, le fantastique trouve un aliment d'une prodigieuse fertilité dans la constante, l'obsédante pensée de la mort. Michel-Ange, qui écrivait: « Il n'y a pas une ligne que j'ai tracée dans laquelle ne soit contenue la préoccupation de la mort », avait dessiné dans l'escalier de sa maison un squelette gigantesque portant un cercueil sur son épaule, se conformant ainsi à l'antique tradition italique du *triomphe de la mort*. Dans le monde chrétien, cette représentation de la Mort sous la figure d'un personnage qui est soit une vieille femme décharnée — un homme dans les pays nordiques où le mot *mort* est masculin — soit un squelette, acquiert une signification particulièrement tragique du fait de toutes les associations d'idées qui s'y attachent, et qui étaient totalement absentes des figurations de squelettes romains — celles des vases d'argent de Bosco Reale par exemple — qui n'avaient pas d'autre finalité que d'inviter les vivants à se divertir et à jouir de la vie. Ces squelettes romains ne sont pas réellement fantastiques parce qu'il leur manque l'élément dramatique, lequel sera apporté par le Christianisme; à la mort s'associe maintenant, non plus seulement l'idée mélancolique de la privation de la vie, mais aussi tout l'arrière-plan menaçant de l'au-delà, de l'enfer et de la damnation.

Ainsi, dans le Christianisme même, ce thème tragiquement fantastique évolue-t-il d'une forme qui peut être dite primaire, et qui est celle de la danse macabre, dont le motif est la rencontre d'un vivant avec la mort, ou avec un mort devenu fantôme, jusqu'à la forme amplifiée du triomphe de la mort, représentation épique et spectaculaire d'une idée initiale — tout homme doit mourir — grandie aux dimensions d'une mise en scène aux innombrables épisodes, comme dans le Brueghel du Prado, et sa variante, la *Dulle Griet* du Musée Mayer von den Bergh, d'Anvers.

Quoique Margot l'Enragée ne soit pas, expressément, une image de la Mort, elle déchaîne autour d'elle une invraisemblable prolifération de créatures infernales, dont la plupart apparaissent comme un héritage de Bosch, à qui le tableau avait été attribué autrefois. Même si elle est un symbole de la guerre qui dévastait les Pays-Bas livrés aux Espagnols, ou, plus prosaïquement, une satire contre les femmes, tradition reçue des fabliaux et monumentalement grossie, la furieuse mégère entraîne avec elle toutes les cohortes de l'enfer, comme dans le *Triomphe de la Mort*, du Prado.

Le thème de la Danse macabre, qui a inspiré à des graveurs allemands et à des peintres français, comme l'artiste de la Chaise-Dieu, des cycles funèbres d'une saisissante horreur, est d'esprit nordique, autant que celui du Triomphe de la Mort est méditerranéen. Sa vitalité reste si grande qu'elle dicte à Rowlandson, en 1816, toute une suite de gravures en couleurs que l'on appelle *la Danse macabre anglaise*, où les données anciennes se répètent, en tenant compte des différences de costumes et mœurs, de la Renaissance au XVIIIe siècle; on y voit, par exemple, un squelette valsant avec une jolie femme, tandis que le maître à danser s'enfuit épouvanté, et un squelette renversant l'échelle sur laquelle un galant grimpe pour atteindre la

fenêtre de sa belle, pendant que le mari trompé décharge son fusil sur le nocturne visiteur. Cette reviviscence de la Danse macabre en pleine période des « lumières », à une époque où la science et la raison affirmaient victorieusement leur empire, atteste la généralité d'un motif dont on peut penser qu'il revenait périodiquement, comme une véritable hantise.

La même hantise, virulente depuis le Moyen Age, perpétue pendant la Renaissance la représentation du Triomphe de la Mort, et pousse l'audace jusqu'à en transporter les personnages des fresques des cimetières jusque sur les chars de carnaval. En 1511, dans la capitale des Médicis et des humanistes, on put voir l'extraordinaire défilé carnavalesque mis en scène par ce peintre à l'esprit étrange et enclin au fantastique qu'était Piero di Cosimo, et dont Vasari dit qu'il fut « remarquable non par sa gaieté, mais par tout ce qu'il avait d'horrible et d'inattendu ». L'intensité fantastique de ce cortège où des squelettes vêtus de linceuls chevauchaient des rosses étiques et brandissaient des cierges, accompagnant un char couvert de cercueils d'où les morts sortaient, aux haltes prévues, et chantaient d'une voix lugubre, a été imité dans un autre carnaval également célèbre, celui conduit par le grand-duc de Saxe Auguste, en 1595, où le char du prince était traîné par des squelettes et encadré de fossoyeurs gambadant.

De même que Rowlandson a repris au début du XIXe siècle les personnages de la Danse macabre, dont les vieilles images ornaient le Charnier des Innocents dans le Paris médiéval, James Ensor et Rodolphe Bresdin on renouvelé, en le modernisant, le thème du Triomphe de la Mort. Chez le Belge Ensor, familier des kermesses truculentes, maître des masques hallucinants, ce triomphe déroule dans les rues de Bruxelles ses fastes grotesques et terribles. Pour Bresdin, au contraire, les accessoires carnavalesques disparaissaient derrière une allégorie tragique, baudelairienne d'accent, intitulée *Comédie de la Mort*, où des squelettes gesticulent dans les hautes branches d'un arbre, au pied duquel, devant une hutte de branchages, un homme médite, un saint Antoine, croirait-on, dont cette « comédie » serait alors la « tentation ».

Ces exemples de la continuité des thèmes anciens montrent que s'ils ont perdu leur valeur sociale, la fonction éducatrice qu'on leur attribuait dans les siècles passés, ils conservent une vertu émotionnelle, purement irrationnelle, d'où le fantastique peut sans cesse jaillir et proliférer, parce qu'il s'enracine dans les plus vieilles angoisses de l'homme.

Le sommeil de la raison, dont parle Goya, peut être aussi bien le sommeil tout court qu'une obnubilation de la veille, de la vigilance de la raison, provisoire ou non, sollicitée ou subie. Ce que la nuit impose, l'intelligence le reçoit et l'élabore. Si le sentiment fantastique a la liberté d'être, à son origine, inconscient, il a dans sa formation, et par le devoir qu'il a d'être intelligible et communicable, l'obligation d'user de formes connues. Ainsi, le surnaturel ne peut-il être manifesté qu'en termes de nature, et l'objet fantastique fabriqué avec des morceaux de l'ordinaire. C'est dans l'agencement de ces morceaux que le génie créateur du fantastique déploie son talent ingénieux et fascinateur.

Il existe toutefois une qualité de fantastique qui est à l'épreuve de la matérialisation : celle où l'élément fantastique consiste dans une *absence*, non dans une présence, celle qui réside dans un manque, dans un vide. Et ce vide est certainement plus angoissant encore, puisqu'il est l'informulable, l'indéterminable, et que le vertige qu'il produit en *aspirant*, comme le *Maelstrom* d'Arthur Gordon Pym, l'imagination de l'homme suggère une présence imperceptible, indiscernable, dont les prodiges ne peuvent être alors ni définis, ni représentés.

Ce fantastique-là est angoisse pure, anxiété sans forme. Cette instinctive terreur, cette étrangeté sans nom, provoquées par des images dans lesquelles ne figure aucune forme réellement fantastique, nous les discernons en présence des façades mornes de Kubin, des chemins déserts d'Edvard Munch, des grandes places vacantes, baignées par le clair de lune, de Chirico, des palais croulants de Monsu Desiderio, d'où toute vie humaine s'est retirée et où des statues blafardes, seules, gesticulent leurs passions indéchiffrables.

C'est le même sens du *vide comme créateur de fantastique,* qui inspire les histoires japonaises où il est question de fantômes sans visage, dont la tête est aussi lisse qu'un œuf, beaucoup plus terrifiants que les poétesses noyées dans un puits et qui reviennent, ruisselantes d'eaux spectrales, ou les portées de crânes aux yeux hagards et étincelants qui sautillent dans la prairie comme des crapauds.

A ce fantastique, issu de ce que l'on pourrait appeler l' « horreur du vide », pourrait se rattacher celui, si nombreux et si divers, qui émane du masque. Le masque, en effet, est une *forme en creux* que l'homme place devant son visage pour dissimuler un être et en créer un autre. Un être nouveau, absurde, inquiétant ou terrible, et généralement les trois à la fois comme chez le maître des masques, James Ensor, naît de cette conjonction du visage humain et du masque, et ce vide dans lequel l'homme ajuste sa figure, vide pour celui qui porte le masque, est compensé par une apparence monstrueuse que les autres contemplent et que lui-même ne voit pas.

Les ressources fantastiques suscitées par le masque sont infiniment variées; elles peuvent jouer du phénomène étonnement, comme dans l'ordinaire masque de carnaval, ou devenir un phénomène religieux lorsque ce sont des prêtres, des personnages consacrés, qui les portent et qui figurent les dieux ou les génies. La vertu essentielle du masque, et son efficacité fantastique plus grande que celle d'aucun autre objet, sont de transformer immédiatement et totalement l'homme en cet être même dont il a revêtu l'apparence. A partir du moment où le masque a adhéré au visage, la danseuse balinaise *est* Hanouman, le roi des singes; le prêtre thibétain, le prince de la Mort; le paysan tyrolien, le dieu Printemps, qui chasse l'Hiver, ses fantômes et ses Esprits du Froid.

Personnage de carnaval avec ses larges habits blancs flottants, son bonnet en pain de sucre, son nez phallique, Pulcinella, originellement comique, drolatique, s'est amplifié de prolongements énigmatiques qui font de lui une personne éminement fantastique. Les deux Tiepolo, Gian Battista et Gian Domenico, ont placé Pulcinella dans des situations dramatiques et mystérieuses, où, héros de carnaval, il s'identifie, malgré son aspect grotesque, avec le Dieu souffrant, le Dieu du grain qui meurt pour renaître, le roi-carnaval dont l'apothéose s'achève dans le feu. Il est assez inquiétant déjà dans les fantaisies de Gian Domenico, mais, lorsqu'il apparaît dans les gravures des *Scherzi di Phantasia* de Gian Battista, en compagnie des vieux mages juifs en bonnets de fourrure, des sacrificateurs barbus, desservants de rites inconnus, des serpents sacrés qui sortent de terre et s'enroulent autour des autels, afin de boire le lait, le miel et le sang, Pulcinella revêt une grandeur mystérieuse, et la bizarrerie de son aspect, par le contraste même avec les actions dramatiques auxquelles il est mêlé, se charge d'une vertu fantastique extraordinaire. Il se confond parfois avec la Mort elle-même, quoique, en sa qualité de roi-carnaval, il soit immortel, puisqu'il renaît chaque année ; il remplace l'habituel squelette moralisateur dans la scène où les fossoyeurs le retrouvent bien vivant dans le cercueil qu'ils viennent d'exhumer. L'ambivalence de Pulcinella, principe de vie et victime sacrifiée, héros et bouffon, perpétue en plein XVIIIe siècle cette antique tradition du prêtre masqué. Les allusions obscènes de son masque, qui étaient encore plus accusées à la Renaissance, puisqu'on vit à Rome, sous le pontificat d'Alexandre VI, des masques de carnaval dont les nez étaient tout bonnement des phallus, remontent elles aussi à la très haute antiquité des rites de fécondité, dont le carnaval est devenu une forme de plus en plus abâtardie.

Puissant ressort du fantastique, la substitution d'une personnalité à une autre, impliquant la disparition complète de l'ancienne pour ne plus laisser que la nouvelle, impliquant aussi adhésion et adhérence du représentant et du représenté, est le résultat du masque. Le masque, selon l'étymologie latine, est une *personne* et il nous trouble d'autant plus que nous sommes incapables parfois de dire si le vrai visage est celui-ci ou celui qui est dissimulé. Que signifie *vrai,* dans un pareil cas, d'ailleurs, puisque la vérité du masque est devenue l'identité réelle de celui qui le porte, puis-

que, pour celui-ci, il n'est plus d'autre réalité que celle qu'il *personnifie ?*

Avec le masque apparaît le fantastique aux origines mêmes de l'art, puisque dans la peinture puissamment réaliste des hommes du Paléothique, admirables animaliers, peu enclins à la représentation de l'homme, en raison de tabous religieux ou d'indifférence esthétique, les figures humaines qui se détachent de ce bestiaire monumental, ce sont des prêtres masqués. Substitution, changement d'identité, personnification de *l'autre,* pour quelle opération magique ?..., le masque fait entrer le fantastique à la source de la figuration plastique, et il est important de constater que cette création fantastique revêt, dès ce moment-là, la forme, qu'elle conservera, à travers les siècles et les civilisations diverses, jusqu'à Jérôme Bosch : la forme de l'hybride, c'est-à-dire d'un composé d'éléments empruntés à des êtres de diverses espèces.

Il est possible que la danse du prêtre masqué paléolithique, faisant partie du rituel de la religion des cavernes, ait eu une finalité pratique : se déguisant en animal, le prêtre masqué assurait, par sa danse, la puissance de la tribu sur le monde des animaux. De la même manière et pour les fins analogues, le thérapeuthe sumérien se revêtait d'un manteau bizarre, recouvert d'écailles, en forme de corps de poisson, afin d'expulser les démons malfaisants générateur de maladies : il s'identifiait ainsi au dieu-poisson, créateur du monde, et, ayant emprunté ses attributs, il s'appropriait en même temps sa puissance sur les forces infernales. Dans de nombreuses figurations d'hybrides monstrueux, inventés par les magies antiques et exotiques, un symbole particulier et une propriété spéciale s'attachent à chaque portion de ce corps hybride, rappelant l'animal dont cette portion a été tirée, mais, en général, la création de ces monstres est un aspect de l'ambition humaine d'imiter le Créateur et d'accroître le patrimoine de sa création en inventant des êtres nouveaux. Et parce qu'il ne peut aller que du connu à l'inconnu, qu'il ne crée pas *ex nihilo*, sa fantaisie dispose à loisir des formes déjà existantes; l'inventeur d'êtres fantastiques n'a plus qu'à briser des êtres ordinaires, et, avec leurs fragments, recomposer des formes purement imaginaires, physiquement impossibles, mais *réelles* par le fait même qu'en les représentant il leur a donné la vie. Le monstre même le plus irréel, disons le dragon du *Saint Georges* de Bernt Notke à Stockholm, n'est encore qu'un composé d'éléments biologiquement réels, et le sculpteur n'a pas fait autre chose que ce que faisait Léonard de Vinci lorsqu'il fabriquait des monstres vivants en adaptant à un lézard des membres enlevés à d'autres animaux, antennes et cornes d'insectes, ailes de chauve-souris...

C'est de cette manière que s'est formée l'immense famille des monstres hybrides, les sorciers préhistoriques, les démons égyptiens qui assistent à la pesée des âmes, impatients de dévorer les défunts condamnés, le *pazuzu* aux serres d'aigles et au mufle de lion, qui était chez les Sumériens le porteur de fièvre maligne, la *lamashtu* au corps de femme nue, portant griffes d'oiseau et tête de lion cornu, allaitant un porc et un chien, dont le seul regard faisait mourir les femmes enceintes; la sirène des Grecs, femme à corps d'oiseau, transposée tardivement du monde des airs à celui des eaux et transformée d'oiseau en poisson, et les harpies, et la chimère et le sphinx. Sur toute l'Asie, sur l'Afrique, dans l'Amérique précolombienne dominée par le serpent emplumé, ruisselle l'immense pullulement des hybrides. Ils veillaient aux portes de Babylone et de Karkemish, ils montent la garde le long des escaliers de Suse et de Persépolis, et les reliques des martyrs enveloppées dans de précieuses soies persanes et alexandrines, à figures monstrueuses, introduiront ces hybrides dans la civilisation romane, où ils enrichiront les bas-reliefs des façades et les sculptures des chapiteaux. Mais depuis longtemps déjà, l'imagination populaire connaissait les hybrides, auxquels elle ne savait pas donner forme, et les paysans français parlaient des hommes-loups avec autant d'assurance que les nègres de leurs hommes-panthères.

Avec Jérôme Bosch, l'invention des monstres se complique d'abord du fait que la croyance aux monstres n'est plus allant-de-soi comme au Moyen Age, mais se mélange d'incrédulité, de scepticisme et d'ironie; du fait aussi

qu'acteur et metteur en scène-décorateur des mystères de sa confrérie, à Bois-le-Duc, il envisageait le monde surnaturel dans l'optique du théâtre, ce qui entraîne l'intervention d'un élément spectaculaire; enfin, du fait qu'en relation avec des sectes hétérodoxes, le crypto-hérétique qu'était Bosch introduisit une part considérable de symboles et de significations allégoriques dans des représentations fantastiques qui, aux regards du non-initié, pouvaient sembler purement gratuites. Au symbolisme traditionnel chrétien s'ajoutent certainement le *langage des formes* secret de la secte, des enseignements prudemment masqués, et un *chiffre* des figures intelligible à l'initié seulement. Tout cela étant brassé dans une étourdissante fantaisie et un esprit de caprice qui multiplie sans se lasser les inventions cocasses et redoutables.

Bosch ne se contente pas de créer des hybrides d'hommes et d'animaux, ou de diverses espèces d'animaux; il introduit dans ces métissages suspects des éléments beaucoup plus mystérieux qu'en créant l'hybridité de l'être vivant et de l'objet, en quoi il bouleverse et trouble l'ordre de la création d'une façon beaucoup plus subtile et plus profonde que ne l'avaient fait les inventeurs des monstres antiques, sumériens ou chinois. Il en résulte une confusion des règnes de la nature, où se manifeste le génie de l'à-rebours, qui est celui du diable dont saint Augustin a dit qu'il est le « singe de Dieu ». Ce sont, en effet, de démoniaques accouplements que ceux dont naît un être vivant — car les monstres de Bosch vivent terriblement —, dont le corps est un panier, la tête, un groin de porc coiffé d'un casque, les bras, des branches d'arbre mort, et les pattes, des serres d'oiseau de proie.

Ces diaboliques créatures peuplent l'enfer et en sortent, occasionnellement, pour tenter les humains. Quel genre de tentation peuvent-elles leur offrir ? Non pas les séductions de la chair, mais les périls de l'esprit, et c'est ici que l'on peut analyser les diverses formes prises par le thème de la Tentation de saint Antoine, si fréquent depuis le Moyen Age jusqu'à Salvador Dali. Chaque milieu de culture traite ce thème d'une façon différente selon que pour tel peuple la majeure séduction qui peut déranger la méditation d'un saint sera : chez les Italiens, les attraits de la sensualité; pour les peuples nordiques, la peur et les violences physiques brutalement exercées sur le saint; chez les maîtres allemands (Grünewald, Schongauer) et chez les Flamands, l'association maléfique de l'horreur et de la beauté charnelle (Patinier, Téniers). Les diableries de Jacques Callot dans ses deux *Tentations*, celle de Forence en 1617 et celles de Nancy en 1634, déploient une mise en scène si colossale et une si grande foule de figurants que l'horreur même de l'événement disparaît dans l'excès de ce qui est *théâtre*, en ce que, d'abord, on a de la peine à discerner le saint au milieu des comparses infernaux qui se démènent autour de lui.

Avec Bosch, l'hybridité de l'être vivant et de la chose inanimée donne une signification plus raffinée et plus spirituelle à *la Tentation de saint Antoine;* les armes majeures de cette tentation ne sont plus les arguments dont triompherait facilement un saint, l'épouvante et la lubricité, mais un appel directement fait à l'intelligence et à la foi, l'idée que la création, telle qu'elle est représentée par ces hybrides, serait absurde, incohérente et nierait l'harmonie des œuvres de Dieu. Chez Bosch, saint Antoine est tenté de croire à la réalité des monstres qui se montrent à lui, tant est forte leur évidence et intense leur vitalité, et si bien agencés les éléments monstrueux que leur anomalie en paraît presque normale.

Le fantastique apporte ici la plus insidieuse séduction à l'esprit qui n'est plus ébranlé seulement dans ses émotions, mais intérieurement atteint dans ses convictions touchant la divinité et l'ordre du monde. Avec Bosch, on assiste à l'avènement de cette forme de *fantastique intellectuel*, qui attaque directement la raison dans ses plus sûres forteresses; fantastique intellectuel qui se développera à mesure que la domination de la raison deviendra plus tyrannique jusqu'à notre époque où l'irrationnel emploiera les armes mêmes de l'intellect pour assiéger celui-ci, sans que, pour cela, le fantastique instinctif, et ce que je vou-

drais appeler le *fantastique organique,* issu de l'inconscient et de l'émotion physique, aient rien perdu de leur efficacité. Chez le prodigieux créateur de monstres qu'est aujourd'hui Salvador Dali, le fantastique intellectuel des associations incongrues, qui dicte conformément à la tradition sa *Tentation de saint Antoine,* se mêle à tout ce qui jaillit en lui du monde onirique et d'une obscure interprétation de l'univers viscéral.

(*La fin au prochain numéro.*)



L'HOMME RÉTRÉCI, MAURICE RENARD ET RICHARD MATHESON

par F. HODA

La représentation au cinéma de personnages de taille réduite n'a rien de nouveau. Sans compter les « Lilliputs », dès 1936, le célèbre réalisateur Tod Browning utilisait cette fiction dans « *The devil doll* » (Les poupées du diable) où l'on voyait Lionel Barrymore utiliser de minuscules émissaires pour commettre des crimes. L'idée fut reprise en 1940 par Ernest Schoedsack dans son fameux « *Doctor Cyclops* ».

Le nouveau film de Jack Arnold « *The incredible shrinking man* » reprend ce thème, sur la base d'un scénario écrit par Richard Matheson, un des auteurs de science-fiction les plus cotés des Etats-Unis. On a pu lire dans le numéro de juin de « Fiction » le compte rendu que notre ami Alain Dorémieux a consacré au roman que Matheson a lui-même tiré de son scénario sous le titre de « *L'homme qui rétrécit* ». Sans considérer ce livre comme un des meilleurs récits de son auteur je ne partage pas tout à fait la déception de Dorémieux qui, par ailleurs, reconnaît que Matheson a parfaitement réussi la description de la psychologie de son personnage. Je suis par contre tout à fait d'accord avec Dorémieux dans l'appréciation qu'il porte sur le film; je considère ce dernier Arnold comme très moyen. Malgré les réserves que j'avais formulées au sujet de « *Tarentula* » (« Fiction », 38) et de « *La vengeance de la créature* (« Fiction », 37), j'espérais toujours que Jack Arnold nous donnerait un jour dans le domaine de la science-fiction autre chose que de la monnaie courante. Je suis obligé de reconnaître aujourd'hui que je m'étais trompé sur son compte. Sa mise en scène est en effet franchement décevante. Pourtant « *Le monstre du lac noir* » laissait croire qu'Arnold était plus qu'un simple technicien. Même dans « *Tarentula* » et « *Le météore de la nuit* » on pouvait relever une tendance intéressante à la recherche. Ici, au contraire, l'ambition du scénario de Matheson semble écraser Jack Arnold. Et tout au long de la projection on pense à ce que d'autres réalisateurs auraient pu faire. La tragédie du personnage ne se sent que dans les séquences où il lutte pour sauver son existence. Mais, en dehors de cela, Arnold n'a pas su rendre les sentiments du héros, toujours amoureux de sa femme et pourtant incapable de réaliser cet amour. De même ses relations avec la « naine » du cirque tombent à plat. Ce n'est que dans le dernier tiers du film qu'Arnold réussit à nous faire partager les angoisses de l'homme qui rétrécit : des séquences comme l'inondation de la cave, la lutte contre la veuve noire, l'arrachage du pain dans le piège à souris, le départ de sa femme et de son frère, etc., atteignent souvent au tragique. Il faut croire qu'Arnold se sent à l'aise seulement dans les truquages spectaculaires et que le côté psychologique de son histoire lui échappe entièrement. Dans l'ensemble les truquages, malgré des imperfections passagères ici et là, sont réussis. Les scènes où l'on voit l'araignée géante (par rapport à l'homme qui ne mesure que quelques millimètres) rappellent « *Tarentula* », et m'ont semblé mieux réussies que dans le précédent film d'Arnold.

D'ailleurs il ne faut pas charger le réalisateur de tous les torts : le scénario de Matheson me semble inférieur à son roman quoiqu'il contienne presque exactement les mêmes épisodes. En particulier je trouve plus belle la fin du livre. Scott Carey voyait le monde auquel il était habitué devenir de plus en plus monstrueux. Son désespoir allait grandissant. Mais aux dernières pages lorsqu'il pénétrait dans l'univers microscopique il s'apercevait que « la non-existence est, dans l'ordre universel, un concept sans si-

gnification » et que « pour la nature il n'y a pas de zéro, l'existence se poursuit, inlassable, suivant des cycles infinis ». Et devant sa nouvelle situation l'esprit de Carey débordait à nouveau « de questions, d'idées et, oui, d'ESPOIR ». Il partait alors à grands pas « à la découverte de son nouvel univers »! Cette fin du roman est proprement escamotée dans le film et remplacée par un prêchi-prêcha qui sonne faux, surtout que le personnage semble avoir cessé de rapetisser. Le commentaire qui depuis le milieu du film remplit la bande sonore nous répète : l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand... Pour Dieu il n'y a pas de zéro, etc. En un mot le film finit en queue de poisson. Mais ceci ne serait rien si Arnold avait su profiter des situations où Matheson place le personnage, pour nous rendre tout le tragique de son aventure.

La seule partie à mon avis valable est le morceau de la cave, quand Scott Carey a définitivement quitté le monde des humains et se trouve désespérément enfermé avec l'araignée. Tout ce qui dans le livre soutient l'intérêt disparaît ou déçoit dans le film : l'amour de Carey pour sa femme, son aventure avec un homosexuel, ses rapports sexuels éphémères avec une naine, la redécouverte de son « passé » par les objets dans la cave, son désir pour une adolescente, etc. Ou bien ces épisodes se trouvent carrément supprimées, ou bien ils sont traités superficiellement. Une fois de plus on s'aperçoit que le simple côté insolite ne suffit pas à donner une œuvre.

***

Ce film moyen a donné lieu à des protestations dont il me faut rendre compte. Dans sa chronique du mois de juin, Dorémieux a signalé que le thème utilisé par Richard Matheson n'avait rien de nouveau. En effet, entre autres, Maurice Renard avec « *Un homme chez les microbes* » (1928) et Marc Wersinger avec « *La chute dans le néant* » (1947) nous avaient déjà présenté des personnages qui rétrécissaient. A cet égard, M. Rémi Renard, fils de l'écrivain, a signalé à notre directeur que « le film présente vingt et une similitudes avec le livre » de son père et constitue « la transposition à peine déguisée du roman ». Le chansonnier Roméo Carlès, grand amateur de littérature fantastique et de science-fiction, a été, de son côté, frappé par cette ressemblance; dans sa chronique du « *Hérisson* », sous le titre « *Un plagiat éhonté* », il s'étonne que les auteurs du film reprennent les situations du livre de Renard. Tout en faisant l'éloge du film au point de vue cinématographique, il écrit : « *J'estime qu'un auteur de cette valeur* (Matheson) *ne doit, ne peut ignorer les grands noms des auteurs qui l'ont précédé et ont illustré le genre de littérature choisi par lui. C'est le cas de Maurice Renard, auteur injustement méconnu par le grand public* (*peut-être parce que français*), *lequel a, le premier à ma connaissance, employé le postulat de l'homme qui diminue et l'a traité de main de maître dans un livre édité en* 1928 *aux Editions Crès... et réédité en* 1956 *aux Editions Métal, livre admirablement écrit, intitulé* « Un homme chez les microbes » *Malheureusement le bon Maurice Renard est mort depuis des années, mais il reste son fils, avec lequel je pense que les producteurs du film en question devront compter car on ne peut s'empêcher, tout au long de l'action, de penser à l'œuvre de Maurice Renard, pour la raison qu'on y retrouve la plupart des situations dans lesquelles il plaça son héros, Fléchambeau. L'attaque du chat, le combat avec l'araignée! C'est tout de même un peu curieux, non?* »

J'aime beaucoup certaines œuvres de Renard, comme par exemple « *Le péril bleu* », mais je ne connaissais pas « *Un homme chez les microbes* ». Je l'ai donc lu pour me former une opinion personnelle. Je regrette ne pouvoir partager l'opinion de Rémi Renard et de Roméo Carlès. Le sujet de Matheson ne rappelle que deux des huit chapitres de la première partie du roman de Renard et encore... Ce qui intérese Matheson, c'est-à-dire les rapports psychologiques de son personnage avec son entourage, ne se trouve guère abordé dans les deux chapitres en question de Renard. Quant aux vingt et une similitudes, elles sont toutes contenues dans un de ces deux chapitres. Bien sûr, il y a le chat : « *Marie Stuart le poursuivit, dans le dessein de le dévorer.* » Il y a

l'araignée : « *Un frelon puis une grosse araignée faillirent s'emparer de Fléchambeau et terminer l'histoire.* » C'est tout pareil pour la plupart des autres similitudes, là où Renard se contente d'une phrase, Matheson produit des pages. Ceux qui ont lu le livre de Matheson, ou vu le film d'Arnold, comprendront pourquoi je ne puis admettre la thèse du plagiat. Pourquoi ne soutiendrait-on pas pendant qu'on y est que Maurice Renard a plagié « *Les mille et une nuits* », « *Les voyages de Gulliver* » et « *Tom Pouce* » (entre autres) où l'on retrouve certaines situations en cause. Les législations sur le droit d'auteur ne protègent pas l'idée, mais l'œuvre personnelle qu'un écrivain a pu en tirer. Or je soutiens que l'œuvre de Matheson n'a rien à voir avec celle de Renard. Bien plus, il finit pour ainsi dire là où débute la véritable aventure du Fléchambeau de Renard. Chez ce dernier, ce qui correspond à la matière du film est presque entièrement contenu dans le chapitre VI de la première partie (29 pages). A la fin de ce chapitre Fléchambeau va chez les microbes et le roman se poursuit par la relation de cet extraordinaire voyage, sur le ton du conte philosophique. Chez Matheson le roman s'arrête à l'instant où Scott Carey va entrer dans l'infiniment petit (voir plus haut). Loin d'avoir voulu imiter Voltaire ou Renard, Matheson cherche à créer un suspense psychologique que le film de Jack Arnold n'arrive d'ailleurs qu'à suggérer d'assez loin. Le film dure une heure et demie et le roman comporte 201 pages. Par ailleurs je doute fort que Matheson connaisse quoi que ce soit de Renard. Et je ne vois pas pourquoi il ne peut pas ignorer les grands noms qui ont illustré le genre. Si un écrivain intéressé à l'analyse psyychologique devait lire tous les chefs-d'œuvres du genre avant de se mettre devant le papier blanc, il n'y aurait plus de littérature. De plus, comme je l'ai dit, je ne considère pas personnellement « *Un homme chez les microbes* » comme un des meilleurs Renard... Mais je ne veux pas allonger cet intermède qui sort du domaine strict de ma chronique. Les lecteurs de « *Fiction* » jugeront par eux-mêmes en lisant et en comparant les deux romans.

Pour en revenir au film, je répète ma déception. A cet égard je voudrais ajouter un mot sur un film du genre que j'ai eu l'occasion de revoir après vingt et un ans à la Cinémathèque : il s'agit de « *The devil doll* ». Il ne m'est rien resté de mon enthousiasme de jadis. Seuls quelques truquages sont visibles et encore : on en fait de bien meilleurs aujourd'hui. A vouloir baser le succès du film sur le seul insolite, sur les seuls « effets spéciaux » on risque de produire des œuvres éphémères. Je crois que le film d'Arnold sera difficillement supportable sur un écran d'ici sept ou huit ans.

L'HOMME QUI RÉTRÉCIT (*The incredible shrinking man*).

Réalisation : Jack Arnold. Scénario: Richard Matheson. Images : Ellis W. Carter. Décors : Russell A. Causman et Ruby R. Levitt. Effets spéciaux : Clifford Stine. Effets d'optique : Roswell A. Hoffman et Everett H. Broussard. Musique : Joseph Gershenson. Interprétation : April Kent, Randy Stuart, Grant Williams, Paul Lengton. Universal-International 1957.



A PROPOS DE L'AFFAIRE RENARD-MATHESON

Enquête en forme de débat

F. Hoda, dans sa chronique de ce mois, a abordé un problème d'ordre plus général que l'habituel sujet de sa rubrique : à savoir, l'accusation de plagiat portée par M. Rémi Renard, fils de Maurice Renard, contre les auteurs du film « L'homme qui rétrécit » et, partant, contre Richard Matheson personnellement, responsable du scénario et du roman qui en a été tiré.

Si nous donnons publicité à cette affaire, c'est que M. Rémi Renard a intenté une action officielle en plagiat, en saisissant la Société des Gens de Lettres, qui a nommé une commission d'enquête chargée d'étudier la question. Les résultats ne sont pas encore connus au moment où nous écrivons, mais il nous semble intéressant entre temps d'essayer de faire le point, pour le compte de nos lecteurs et le nôtre propre.

C'est pourquoi nous avons demandé à un certain nombre d'auteurs et de critiques du fantastique ou de S. F. — donc spécialistes a priori de la question — de nous donner en toute objectivité, après F. Hoda, leur opinion, eux aussi, sur le thème : « Matheson a-t-il ou non plagié Renard ? » Ce sont leurs réponses qu'on lira ci-dessous. Sans vouloir tirer aucune conclusion de ce débat, disons néanmoins que la similitude des vues exprimées apparaît remarquable.

(Les opinions ci-dessous n'engagent la responsabilité que de leurs auteurs.)

Jean-Louis BOUQUET

Maurice Renard lui-même nous a livré l'un des ressorts de son sujet, avec une citation de Leibniz, relative à une succession d'univers, allant de l'infiniment grand à l'infiniment petit. C'est donc là une idée dans l'air depuis bien longtemps. D'autre part, la littérature féerique avait créé des personnages « en perte de dimensions », d'une manière plus limitée, mais qui ouvrait les voies. En liant des thèmes aussi généraux, Matheson n'a-t-il pu, sans avoir lu nécessairement Renard, en arriver à une certaine identité d'ispiration ? En admettant cette rencontre au point de départ, je ne trouve pas, entre les deux développements, de contacts tellement troublants. Matheson se montre différent de Renard par son plan d'action et le portrait psychologique de son héros.

●

Philippe CURVAL

Sans doute fallut-il que Maurice Renard fît son droit pour que ses héritiers s'estiment actuellement redevables d'un procès qui, s'il n'a pas le mérite de l'originalité, aura du moins celui du ridicule.

En admettant même que Matheson ait emprunté quelques idées à « *Un homme chez les microbes* » (ce dont je doute), n'a-t-il pas pour le soutenir une longue lignée de plagiaires conscients et admirés, choisis parmi les plus grands écrivains (Lautréamont en tête), et qui firent de cet art : le Plagiat, la gloire de notre littérature ?

Pour conclure, dans le domaine de la science-fiction, il serait souhaitable que les auteurs français imitassent platement les Américains, s'ils veulent espérer les dépasser un jour.

Alain DORÉMIEUX

En rendant compte de « *L'homme qui rétrécit* » dans « *Fiction* », j'avais signalé, sans plus, la similitude de sujet avec « *Un homme chez les microbes* ». Sans plus, car l'idée de plagiat ne m'avait pas effleuré. D'abord Matheson nous a prouvé dans le passé qu'il savait bien ne pas imiter. Ensuite, il y a de fortes chances que cet Américain de 30 ans, autodidacte et fermé à la culture européenne comme nombre d'écrivains de son pays, n'ait même jamais entendu parler de Maurice Renard. D'ailleurs, avant tout, il faudrait au moins savoir si « *Un homme chez les microbes* » a été traduit aux Etats-Unis. Et on ne peut tout de même pas exiger d'un auteur qu'il sache exactement tout ce qui a été écrit avant lui sur un sujet donné par des écrivains d'une autre langue que la sienne! Toutes proportions gardées, c'est comme si un écrivain français contemporain se voyait accusé de plagiat pour avoir, sans s'en douter, démarqué une œuvre écrite, avant sa naissance, par un vague auteur d'un pays d'Europe centrale. Il faut bien se mettre dans l'idée que la France est tout aussi étrangère aux yeux d'un Américain qui n'est jamais sorti de chez lui qu'à nos yeux de Français un lointain pays d'Europe centrale... Dût notre orgueil national en souffrir!

Enfin il suffit de comparer les deux romans pour qu'éclate leur différence de perspective. Le roman de Renard est satirique, celui de Matheson réaliste et psychologique. Renard s'attache aux à-côtés cocasses de l'aventure, Matheson aux réactions internes de son héros. Et, chose plus importante : le roman de Matheson *se termine* au seuil de l'infiniment petit, c'est-à-dire pratiquement là où *commence* le véritable sujet du roman de Renard (l'exploration du monde des microbes).

●

Jacques VAN HERP

Il y a indiscutablement identité du thème, mais le thème de l'homme élastique est déjà un poncif de la S. F. Je connais quantité de romans ou de nouvelles gravitant autour du même sujet. Du côté de la réalisation, tout est totalement différent. Renard nous amène dans un monde infra-atomique, Matheson ne nous fait pas quitter le monde réel. Renard nous propose un conte philosophique, Matheson, une fois de plus, exploite le thème de la solitude et monte un suspense : le héros disparaîtra-t-il finalement? Il étudie surtout la psychologie de son personnage, ses réactions mentales et sexuelles. Enfin les événements sont totalement différents. S'il y a rencontre ce ne peut être qu'avec « *La chute dans le néant* », de Wersinger. Ou encore avec un *comic* des années 38 : Les aventures de Luc Bradefer.

Je voudrais bien spécifier encore qu'il y a certainement des dizaines de volumes sur le thème (voir le travail de Régis Messac : « *Micromégas* », qui est loin d'être exhaustif), et qu'inévitablement les mêmes faits se présentent. Ainsi Wersinger dans son roman s'est certainement souvenu du petit ouvrage de Marcellin : « *Voyons-nous le monde tel qu'il est ?* » Il est inévitable que l'auteur abordant le thème de l'homme rétréci lui fasse combattre des rongeurs, puis des insectes devenus des monstres pour sa taille. Non, il y a rencontre sur le thème, et c'est tout.

●

Jacques STERNBERG

Rien de plus absurde et de plus arbitraire que les accusations de plagiat dans le domaine du fantastique. Domaine qui a finalement ses limites, ses poncifs et ses grands thèmes qu'il faut avoir le courage d'affronter même quand on sait — ou que l'on croit savoir — que ces thèmes ont déjà pu être exploités par d'autres auteurs. On peut aussi prétendre, en poussant les choses à leur point extrême de bêtise, que Matheson a honteusement démarqué « *Dracula* » dans « *Je suis une légende* ». Des idées originales, cela n'existe peut-être plus.

Elles peuvent parfois paraître originales parce que nous « croyons » qu'elles n'ont jamais été exploitées. Mais le super-lecteur qui aurait une connaissance absolue de tout ce qui a été écrit verrait sans difficulté des ressemblances entre une quantité d'idées et de trouvailles apparemment originales. Et puis quoi, pour quelle raison cette sublime intransigeance dès que l'on parle « imagination » ? Personne n'a accusé Françoise Sagan d'avoir « plagié » les millions de petits romans d'amour parus avant les siens, non ? Pourquoi ?

Bien plus grave me paraît le fait que Matheson n'ait pas réussi à faire de « *L'homme qui rétrécit* » un récit aussi extraordinaire que l'éblouissant « *Je suis une légende* ». Il serait temps d'admettre que le ton, le style et l'envolée d'un roman fantastique ont autant d'importance que les qualités d'imagination. Plus, peut-être.

●

Gérard KLEIN

Traiter Matheson de plagiaire apparaît, malgré l'existence reconnue de ces prédécesseurs, comme bien hasardeux. L'idée semble ne plus appartenir à personne. Elle est dans l'air. Sans doute vaudrait-il mieux chercher des antécédents au livre de Matheson du côté d'une certaine obsession morbide du nanisme qui caractérise une partie de la littérature américaine (Cf. Sturgeon, Truman Capote et Bradbury lui-même) que de celui de Renard qui a pu, au demeurant, fournir à l'écrivain américain une idée. Mais c'est moins cette idée qui importe dans le roman de Matheson que le traitement d'ailleurs discutable qui en est fait. Les différences fondamentales d'optiques qui existent entre les œuvres de Matheson et de Renard devraient éliminer tout soupçon de plagiat.

Juridiquement, la cause du plagiat apparaît donc difficile à défendre. Ou bien verra-t-on demain les inventions imaginaires se breveter comme celles du monde réel? Et quand ces découvertes tomberaient-elles dans le domaine public? Dans de telles conditions, quels droits n'aurait pas accumulé H. G. Wells pour sa Machine à voyager dans le temps. Car le problème soulevé, qui est celui de la propriété des idées, est bien plus grave qu'il ne semble. Il est à coup sûr nécessaire de protéger les écrivains contre le plagiat. Il serait dangereux d'exagérer. Il importe que les thèmes fantastiques soient un peu un domaine commun à tous les écrivains; les utopies sont pour une large part des œuvres collectives; négliger ce fait et les contraindre à l'individualité serait les condamner à la stérilité. Faudrait-il que les idées se trouvent épuisées en une seule œuvre qui n'a parfois que le mérite de l'originalité ? Au-delà de la science-fiction ne serait-ce pas toute la littérature, cette trame d'influences, de réactions, d'imitations et de récréations, qui serait mise en cause ?

●

Jacques BERGIER

L'accusation de plagiat ne tient pas debout puisque aussi bien « *Un homme chez les microbes* » que le livre de Matheson sont basés sur la nouvelle de Fitz James O'Brien « *La lentille de diamant* », œuvre parue originellement en 1858.

Il faut noter d'ailleurs que le livre d'André Sainte-Lagué « *Du connu à l'inconnu* » (Gallimard, 1940), seule étude d'ensemble consacrée à la S. F. et qui analyse systématiquement toutes les œuvres du genre antérieures à la dernière guerre, a tout un chapitre consacré au thème des hommes qui rétrécissent ou augmentent. Et l'ouvrage ne mentionne pas moins de soixante histoires d'hommes qui rétrécissent entre 1858 et la date de parution de « *Un homme chez les microbes* ».

Régis Messac a consacré en outre à ce sujet sa thèse de doctorat, parue sous le titre « *Micromégas* ». Et on peut signaler notamment comme un des plus grands romans américains sur ce thème : « *The girl in the golden apple* », de Ray Cummings, paru en 1917 aux U. S. A., soit six ans avant que Renard écrive son livre.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

C'est encore un ouvrage de Pierre Teilhard de Chardin : « *La vision du passé* » (Editions du Seuil), qui me paraît être l'ouvrage le plus important paru ce mois-ci. Je considère, je l'ai déjà dit, le R. P. Teilhard de Chardin comme un admirable auteur de science-fiction. Je n'ignore pas les diverses objections scientifiques que l'on peut faire à ces idées. Mais j'estime que, par contre, son œuvre est dans l'esprit même de la science-fiction, et je n'en veux avoir comme preuve que ce passage que l'on trouve à la page 264 de ce livre :

« *Un premier résultat de l'apparition de l'avenir est de faire s'évanouir l'aurore que nous pensions voir luire en arrière de nous. Le charme essentiel de la navigation vers le passé était, disions-nous, l'espoir d'approcher un foyer de lumière. Maintenant, l'illusion n'est plus permise. Suivies en arrière, les séries temporelles s'atténuent, s'estompent, se brouillent. Nous pouvions d'abord espérer que c'était là un accident, remédiable, de nos moyens de recherche. En réalité nous nous heurtions à une condition structurelle de l'Univers. Les rayons qui nous baignent ne divergent pas du Passé, mais ils convergent vers l'Avenir. Le soleil se lève* en avant. »

On trouve presque à chaque page de « *La vision du passé* » des passages aussi riches d'imagination, aussi excitant pour l'esprit.

S'il est assez arbitraire d'annexer le père Teilhard de Chardin à la science-fiction, par contre, le docteur Edmund C. Berkeley en fait partie de plein droit. L'auteur de «*Cerveaux géants : machines qui pensent* », qui vient de paraître chez Dunod, est bien l'un des nôtres. Il a écrit dans les magazines américains de science-fiction, il est un grand partisan du genre et son livre le montre bien. Spécialiste lui-même des grandes machines électroniques, à calculer, à raisonner, à traduire et ainsi de suite, il en décrit toutes les possibilités dans ce remarquable ouvrage. Certaines des possibilités que présente le Dr. Berkeley paraissent fantastiques. Celles en particulier d'un psychanalyste électronique. Mais la réalité va tellement plus vite que la fiction ou que la vulgarisation scientifique, que le livre du Dr. Berkeley est déjà dépassé par le réel. C'est ainsi que la dernière variante de la machine « Univac » est munie d'un circuit de critique. Récemment, la machine a rabroué un spécialiste de l'aérodynamique qui venait lui présenter un programme, et on a vu apparaître le message suivant : « *Programme refusé, vous essayez de diviser O par O.* »

Les pontifes officiels de la littérature ont tendance à traiter par le mépris la science-fiction et le fantastique. Il y a cependant des exceptions. C'est ainsi que M. Henri Martineau, l'éminent stendahlien, vient de publier un livre intitulé « *P. J. Toulet et Arthur Machen* » (Le Divan) qui, pour la première fois en français, étudie la vie du grand auteur fantastique anglais.

D'excellentes nouvelles nous parviennent de l'autre côté du rideau de fer. Un des plus beaux recueils de contes de science-fiction soviétique, « *Récits* », de Efremov, vient d'être publié en français par les Editions d'Etat à Moscou. Ce livre est disponible à Paris (1). On y trouve en particulier « *Les vaisseaux du firmament* », un des rares récits de voyages intergalactiques russe.

En Pologne, il faut saluer l'apparition d'un grand auteur de science-fiction, comparable à Heinlein ou Clarke: Stanislaus Lem. Lem est né en 1921, à Lwov. Il a à son crédit deux romans: « *Les astronautes* » et « *Les nuages de Magellan* », et deux recueils de nouvelles: « *Sésame* » et « *Journal des étoiles* ». Il sait admirablement décrire des mondes étranges, construire

(1) On peut se le procurer dans deux librairies spécialisées : la Maison du Livre Etranger, 9, rue de l'Eperon et la Librairie du Globe, 21, rue des Carmes.

des intrigues compliquées. Son œuvre est totalement exempte de propagande politique. Il serait à souhaiter que quelque éditeur français entreprenant révèle son œuvre, qui est du calibre des meilleurs ouvrages du « *Rayon Fantastique* », au public français.

Jacques BERGIER.

●

La meilleure science-fiction relève d'un exercice intellectuel sur les données scientifiques. Aussi bien existe-t-il, pour la pensée, tout un domaine d'opérations et de possibilités qui se révèle aussi passionnant que le meilleur roman, et aussi bien fondé que les faits scientifiques aux-mêmes. C'est une région de problèmes, mais aussi de découvertes, dans laquelle on traque l'inconnu et où la nouveauté est bientôt rejetée dans le banal par l'apparition d'une originalité plus grande encore.

Il semble que c'est dans ce domaine passionnant et exact que Jacques Bergier a voulu loger son dernier livre, « *Mystères de la vie* » (Editions du Centurion). Il y expose l'état des problèmes et des découvertes: cet inconnu que traquent les biologistes de tous les pays, c'est le secret de la vie, c'est-à-dire à la fois de sa nature et de sa fabrication.

Mais la vie ne se laisse pas étudier si aisément; les savants entrevoient tout juste aujourd'hui les chemins qu'ils pourront parcourir demain, les possibilités que leurs descendants vérifieront peut-être. Plus peut-être que toute autre science, la biologie est à l'heure actuelle ouverte sur l'avenir.

Une multitude de découvertes présentes semblent converger vers une réalité à venir. Qu'il s'agisse de la si dificile définition de la vie, de l'imitation de certaines caractéristiques de la vie grâce aux « coacervats » ou aux « colpoïdes » de fabrication humaine, ou de la plus délicate synthèse des virus, dont on sait qu'elle a récemment été obtenue dans un laboratoire américain, nous savons maintenant que nous ignorons presque tout encore, mais que nous avons de bonnes chances de savoir un jour.

Au reste, il demeurera alors une multitude de questions concernant l'organisation de la vie à l'intérieur d'une cellule, puis d'un individu multicellulaire, et enfin à l'intérieur d'une espèce donnée, ou même peut-être au niveau le plus élevé, dans le cadre de la vie elle-même, l'évolution. Là encore, des réponses sont déjà prévisibles. La biocybernétique de Ducrocq, si elle n'explique pas toute la vie, peut compléter utilement les indications données par les mécanismes chimiques ou physiques déjà mis en lumière, qu'il s'agisse de l'action des hormones, par exemple, ou des tensions électromagnétiques à l'intérieur des cellules et entre elles.

L'un des grands mérites de l'ouvrage de Jacques Bergier est précisément d'avoir montré la nécessité de l'interaction de plusieurs sciences pour résoudre des problèmes extrêmement difficiles comme ceux de la biologie; il est difficile de ne pas penser aussi à la psychologie.

Ainsi la théorie du « champ organisateur » qui serait en quelque sorte un support structurel de la matière, ou encore une manière d'espace propre à la vie, devra être mise à l'épreuve d'au moins trois disciplines, telles que la chimie des macromolécules, la physique des champs et enfin la biologie elle-même qui est pour l'instant à peu près seule en course. Une branche spéciale des mathématiques devra probablement être créée pour décrire ce type de champ. Une nouvelle théorie générale de la physique sera peut-être nécessaire, qui reliera ce champ à ceux précédemment découverts et qui infirmera ou asseoira solidement la parapsychologie. Peut-être enfin pourra-t-on, si l'existence de ce type de champ est montrée, déceler l'existence de la vie par-delà l'espace et savoir enfin si nous sommes seuls ou non dans l'univers. Nest-ce pas faire place à une extraordinaire idée de science-fiction que de concevoir chaque être vivant comme l'émetteur inconscient de quelque incessant message, comme le créateur de quelque particulière déformation de l'espace qui ne se défasse qu'avec sa mort? Peut-être se vérifiera-t-elle?

Car nos possibilités déjà considérables vont croître encore. Jacques Bergier signale la possibilité présente de détruire sélectivement certaines plantes en en épargnant d'autres, et de transformer par exemple les jun-

gles de l'Amazonie en grenier à riz ou à maïs de la terre entière, éliminant ainsi la faim qui ravage une moitié du monde et dont le spectre hante l'autre. Demain, nous pourrons peut-être éliminer le cancer, prolonger notre vie, accroître notre intelligence.

Encore nous faudra-t-il être prudents. L'écologie enseigne que l'on ne détruit pas impunément les équilibres existants. Et sans doute vaut-il mieux développer les possibilités de l'homme plutôt que de le transformer au risque de le détruire par ignorance ou par erreur. A ce titre, et comme le rappelle Jacques Bergier, il semble bien que le savant du XXe siècle ait découvert par la force des choses une part de la sagesse des alchimistes, qui consistait à ne pas se demander seulement « comment », mais aussi « pourquoi », à ne pas s'interroger seulement sur les moyens, mais aussi sur les fins.

Quand détiendrons-nous ces pouvoirs ? Nul ne peut le dire. Jacques Bergier parle fréquemment de siècles ou de millénaires de recherches. Ce relatif pessimisme est dicté par la plus élémentaire prudence et par l'extrême difficulté des recherches en cause. Mais il se peut que ces délais se trouvent considérablement écourtés. L'espèce humaine a déjà fait dans les siècles qui viennent de s'écouler quelques remarquables efforts dans le sens de la recherche.

Encore n'emploie-t-elle qu'une part infime mais déjà décisive de son énergie aux travaux scientifiques. Sa conscience est tout juste en train de s'éveiller. Quelques idées hantent tout juste son cerveau collectif. Le grand problème réside au moins autant dans la multiplication de ses possibilités que dans l'usage qu'elle en fera. La vulgarisation des connaissances scientifiques, ainsi que s'y emploie Jacques Bergier, peut jouer un rôle non négligeable dans ce processus. Les problèmes sont résolus à mesure que les curiosités s'éveillent. C'est un fait encourageant que le nombre des intelligences avides de faits et de développements scientifiques croisse sans cesse.

Il s'avère en tout cas que cette collection éditée par le Centurion mérite d'être suivie. On a eu l'occasion de parler ici même d'un livre récent de Charles Noël Martin : « *L'atome, maître du monde* ». Un autre ouvrage du même auteur est annoncé. Et il est probable que Jacques Bergier nous donnera un jour ou l'autre dans cette même collection un nouveau rendez-vous.

Gérard KLEIN.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Transmission Z* » (I, Spy), de Vargo Statten (Fleuve noir). — Un ingénieur anglais découvre par hasard un récepteur de télévision qui lui permet de capter à n'importe quelle distance et nonobstant tous obstacles matériels, ceci sans l'aide d'un émetteur, n'importe quelle scène à n'importe quel moment. Bien qu'il soit poussé par sa sœur et son collaborateur à utiliser son invention à des fins constructives, le savant s'en sert dans un but de chantage. Démasqué, il tente de fuir, mais sera retrouvé, grâce à une copie de son propre appareil que la police à réussi à reconstituer.

Un tel sujet était riche de possibilités, mais Statten n'en a pas tiré tout le parti qu'il pouvait. En outre, l'ouvrage comporte de nombreuses longueurs et manque de « suspense ». Bref, il est singulièrement décevant et est un des plus faibles parus dans la collection qui l'abrite.

« *Planète de mort* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir). — En l'an 2080, l'humanité, éprouvée par une nouvelle guerre mondiale, se remet lentement du désastre. Mais la Terre manque de matières premières et une société organise une expédition sidérale pour trouver dans les mondes extérieurs les produits faisant défaut. Cependant, une société concurrente truque les documents ayant servi à établir les bases du voyage et envoie ainsi les membres de cette croisière à une mort certaine. Les astronautes débarquent sur une planète désolée où ils sont soumis à mille et un dangers — destruction de leur appareil, monstres mystérieux, marais sulfureux, plantes carnivores, etc. Finalement, tous périront sans que la société concurrente, qui a organisé de son côté une expédition similaire, fasse le moindre effort pour les secourir.

Roman pessimiste, « *Planète de*

mort » m'a beaucoup étonné venant d'un auteur comme Richard-Bessière. L'ouvrage aurait-il été écrit dans un moment de cafard ? C'est bien possible. Mais, malgré son caractère déprimant, c'est un livre intéressant, car il dépeint fort bien les réactions des membres de l'expédition face aux dangers de toutes sortes. Il faut également signaler la curieuse idée que les monstres de la planète maudite seraient parvenus au stade de la perfection du fait qu'ils n'ont plus de besoin d'aucune sorte.

ANGOISSE

« *Les dents froides* », de Kurt Steiner (Fleuve Noir). — Ceci est une variante de la légende du Vaisseau Fantôme. Une épave mystérieuse est repérée au large des côtes de Norvège. Une expédition est organisée pour tenter d'arracher son secret à ce nouvel « Hollandais volant ». Mais à peine les « explorateurs » ont-ils mis pied sur l'épave que des événements mystérieux se produisent et que, l'un après l'autre, les héros périssent de mort tragique.

Le roman est bien écrit et le mystère, plutôt que l'angoisse, est bien entretenu. Cependant, en limitant volontairement son champ d'action, Steiner n'a pu échapper à une monotonie qu'on ressent souvent à la lecture.

« *La tour de Frankenstein* » et « *Le pas de Frankenstein* », de Benoît Becker (Fleuve Noir). — S'inspirant du célèbre personnage créé, voici un siècle, par Mary Shelley, Benoît Becker a écrit deux romans, non d'angoisse mais de terreur, qui font singulièrement penser à la série de films ayant eu Boris Karloff pour vedette.

Dans le premier, nous voyons un savant déchu prendre la succession du Dr. Frankenstein pour ranimer le monstre, apparemment mort, créé avec des morceaux de cadavre. La créature échappe toutefois à l'emprise de son nouveau maître et sème la terreur dans un petit village d'Irlande, tout en cherchant à s'emparer d'une jeune fille sur laquelle le savant, lui aussi, avait jeté son dévolu.

Dans le second, un autre savant essaie de créer une compagne au monstre avec le but lointain d'instaurer sur terre un règne de morts-vivants. Mais lui aussi échouera, et la seconde créature qu'il allait animer en lui injectant le sang d'une jeune femme, est déchirée par des zombies qu'un sorcier de l'endroit, un Noir, a déterré dans le cimetière local.

A part le premier film de la série, je n'avais pas beaucoup aimé, il y a quelque vingt ans, les suivants qui, tels les monstres, avaient été artificiellement conçus dans un but bassement commercial. Je n'ai pas davantage aimé ces deux « suites » à l'œuvre de Mary Shelley. D'une part, j'aurais infiniment préféré que l'auteur fît une création originale. D'autre part, je regrette de dire que je n'ai pas été convaincu par ces tableaux d'horreur — cadavres en décomposition, membres en putréfaction volant en tous sens, savants à moitié ou totalement fous, etc. Sur le plan de la littérature d'angoisse, je ne puis souscrire à ce genre de succédané.

Igor B. Maslowski.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ÉTRANGER

(Livres en langue anglaise)

AVIS IMPORTANTS

1° Seuls sont disponibles les titres dont la liste suit. Cette dernière annule automatiquement chaque mois toute liste des numéros précédents. Les ouvrages qui n'y sont pas mentionnés sont épuisés jusqu'à nouvel ordre. Vous ne pouvez donc commander de titres actuellement supprimés de cette liste; il nous serait impossible de vous les procurer.

2° Vous avez intérêt à commander rapidement les nouveaux titres du mois. Devant le grand nombre des commandes, il arrive en effet que les titres les plus demandés soient presque aussitôt épuisés, et de longs délais sont souvent nécessaires avant qu'ils soient disponibles de nouveau.

3° Nos prix s'entendent frais d'envoi et de recommandation compris ; paiement à la commande seulement (voir bon, page 125).

4° Les livres disponibles sont fournis dans un délai minimum de dix jours après réception de la commande.

5° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves.

6° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes en l'indiquant sur feuille séparée et en ajoutant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

ATTENTION

Nos bureaux étant fermés du 5 au 19 août inclus, aucune commande ne pourra être satisfaite durant cette période.

TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

94 THE CURRENTS OF SPACE (30). Isaac Asimov. 220 F

129 THE STARS, MY DESTINATION. Alfred Bester. 310 F

106 JACK OF EAGLES (41). James Blish. 230 F

39 TWILIGHT OF REASON (31). Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29). Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34). Arthur C. Clarke. 310 F

80 CONTRABAND ROCKET (37). Lee Correy. 310 F (Couplé avec le 79.)

44 HERO'S WALK (32). Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37). Jon J. Deegan. 190 F

103 THE WORLD JONES MADE (40). Philip K. Dick 310 F (Couplé avec le 102.)

35 BEYOND EDEN (31). David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36). David Duncan. 310 F

123 SNOW FURY (43). Richard Holden. 310 F

12 THE SECRET MASTERS (29). Gerald Kersh 310 F

79 FORGOTTEN PLANET (37). Murray Leinster. 310 F (Couplé avec le 80.)

10 VOYAGE TO VENUS (29). C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30) C. S. Lewis. 230 F

8 PLANET OF THE DREAMERS (28). John D. MacDonald. 220 F

61 SPACEWAYS (34). Charles Eric Maine. 230 F

77 THE BRIGHT PHOENIX (36). Harold Mead. 310 F

93 THE BIG BALL OF WAX (39). Stephen Mead. 310 F

5 BRING THE JUBILEE (28). Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32). Pohl et Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35). Pohl et Kornbluth. 310 F

119 SLAVE SHIP (43). Frederik Pohl. 310 F

17 UNDYING FIRE (29). Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36). Lester del Rey. 310 F

102 AGENT OF THE UNKNOWN (40). Margaret Saint-Clair. 310 F (Couplé avec le 103.)

23 THE METAL EATER (29). R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28). Curt Siodmak. 310 F

74 WORLD AT BAY (36). E. C. Tubb. 190 F

33 THE TIME MASTERS (30). Wilson Tucker. 220 F

99 THE CITY IN THE SEA (40). Wilson Tucker. 230 F

98 THE WEAPON SHOPS OF ISHER (40). A. E. Van Vogt. 230 F

89 TO LIVE FOREVER (38). Jack Vance. 310 F

86 THE SPACE FRONTIERS (38). Roger Lee Vernon. 220 F

14 MESSIAH (29). Gore Vidal. 310 F

130 THE CHAOS FIGHTERS.
Robert Moore Williams. 220 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34).
R. Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32).
John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I. ROBOT (30).
Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33).
N. Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32).
Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35). Arthur C. Clarke. 310 F

120 TALES FROM THE WHITE HART (43).
Arthur C. Clarke. 310 F

3 ASSIGNMENT IN ETERNITY (28). Robert Heinlein. 220 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29).
Robert Heinlein. 220 F

87 THE GREEN HILLS OF EARTH (34).
Robert Heinlein. 230 F

28 REVOLT IN 2.100 (30).
Robert Heinlein 220 F

66 THE EXPLORERS (35).
C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32).
Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33).
Kuttner et Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29).
Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35). Frederik Pohl. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35).
Robert Sheckley. 310 F

59 CITIZEN IN SPACE (34).
Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29).
Theodore Sturgeon. 310 F

105 E PLURIBUS UNICORN (41).
Theodore Sturgeon. 310 F

131 A WAY HOME.
Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. 310 F

88 THE HUMAN ANGLE (38).
William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. 220 F

95 AWAY AND BEYOND (39).
A. E. Van Vogt. 220 F

96 THE SEEDS OF TIME (39).
John Wyndham. 930 F

114 TALES OF GOOSEFLESH AND LAUGHTER (42).
John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

49 ADVENTURES IN TIME AND SPACE (33). 800 F

135 NEW TALES OF SPACE AND TIME.
Anthologie. 220 F

83 OPERATION FUTURE (37) 310 F

38 POSSIBLE WORLDS OF S. F. (31). 725 F

68 STAR S. F. STORIES nº1 (35). 310 F

42 STAR S. F. STORIES nº 2 (32). 310 F

34 STAR S. F. STORIES nº 3 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

50 THE BEST S. F. STORIES (1st serie) (33). 655 F

91 THE BEST S. F. STORIES (2nd serie) (39). 725 F

113 THE BEST S. F. STORIES (3rd serie) (42). 725 F

122 THE BEST S. F. STORIES (4th serie) (43). 725 F

132 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (5th serie). 800 F

37 THE YEAR'S BEST S. F. NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29) 220 F

FANTASTIQUE

47 THE OCTOBER COUNTRY (33) . Ray Bradbury. 420 F

9 DARK GATEWAY (28).
Jonathan Burke. 230 F

139 THE SHIP OF ISHTAR.
Abraham Merritt. 310 F

73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

124 THE SECOND GHOST BOOK ANTHOLOGY (43). 270 F

DOCUMENTAIRES

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F

97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F

138 THE SCIENCE BOOK OF SPACE TRAVEL. 310 F

HUMOUR

26 MONSTER RALLY (30).
Chas Addams. 1 550 F

57 ADDAMS AND EVIL (34).
Chas Addams. 1 550 F

71 MAD READER (35). 310 F

81 MAD STRIKES BACK (37). 310 F

90 INSIDE MAD (38). 310 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31).
J. P. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

141. THE FROZEN YEAR. James Blish. (Ballantine.) **310 F.**

Si les auteurs de romans d'espionnage s'en sont donné à cœur-joie en ce qui concerne l'année géophysique, les spécialistes de la fiction n'avaient point encore abordé ce périlleux sujet. Ce faisant, James Blish (dont vous pouvez lire ce mois-ci dans notre revue : « Survivance » *) a réussi un sensationnel tour de force ! Dédaignant les effets faciles, il nous dépeint avec une saisissante minutie les déboires d'une expédition polaire et ses ahurissantes découvertes, laissant au lecteur le soin de décider de l'interprétation à leur attribuer. Un livre de grande classe à ne pas manquer.*

142. THE CIRCUS OF DOCTOR LAO & OTHER IMPROBABLE STORIES. (Bantam.) **310 F.**

Sous ce titre énigmatique, vous découvrirez quelques-unes des meilleures nouvelles fantastiques de ces dix dernières années et, notamment, celle qui donne son titre au volume ainsi que l'extraordinairement subtile nouvelle de Kuttner, vous contant avec humour les démêlés entre un homme trop malin et un démon diabolique. Cet ouvrage contient en outre bien d'autres récits de qualité. Ajoutons que son sommaire a été choisi et préfacé par Ray Bradbury, ce qui est le plus sûr garant de sa valeur.

143. TALES OF OUTER SPACE.
144. ADVENTURES IN THE FAR FUTURE. } (Ace double novels.) **310 F.**

Si vous aimez l'aventure délirante, démentielle même, lisez ces deux anthologies : elles en valent la peine ! Lancés dans l'espace et le temps, vous n'aurez pas le temps de revenir sur Terre avant d'en avoir terminé avec ce copieux volume où vous retrouverez les noms des plus prestigieux auteurs du genre : Poul Anderson, Murray Leinster, Clifford D. Simak, etc. Un modèle du genre, que vous regretterez longtemps d'avoir raté !

145. SPACE TUG. Murray Leinster. (Pocket.) **225 F.**

Tous ceux qui ont apprécié « Space platform », *présenté naguère par nous, seront heureux d'en retrouver les attachants héros dans le second volume de cette trilogie de Leinster qui, par ailleurs, peut être lu indépendamment du premier. Les voici partis à l'assaut de notre satellite où ils parviendront enfin à prendre pied après maintes difficultés. Un excellent roman d'aventures qui conviendra parfaitement à tous les novices en langue anglaise.*

146. TOMORROW AND TOMORROW. Hunt Collins. (Pyramid.) **310 F.**

Quelle sera la société de demain? Toutes les prévisions des romanciers ne feront qu'effleurer un thème aussi complexe. Cependant, le roman que nous vous présentons ici contient quelques-unes des vues parmi les plus riches et les plus inattendues sur ce sujet.

147. THE END OF THE WORLD. (Ace.) **220 F.**

Depuis la plus haute antiquité, l'homme s'est toujours posé la question de savoir comment finirait sa planète. Des savants aux auteurs de science-fiction, chacun s'est efforcé d'apporter une réponse originale à cet angoissant problème. Dans cette anthologie, vous trouverez quelques-unes des meilleures solutions produites par l'imagination humaine... et signées notamment : Robert Heinlein, Arthur Clarke, Philip K. Dick et Alfred Coppel.

148. OVERLORDS FROM SPACE. J. Kelleam.
149. THE MAN WHO MASTERED TIME. R. Cummings. } **(Ace double novels.) 310 F.**

Nouvel auteur de science-fiction, Joseph Kelleam débute avec un thème traditionnel : celui des envahisseurs extra-humains. La débauche d'imagination qui en résulte ne nous fait regretter qu'une chose : c'est que l'auteur n'ait pas entrepris un sujet moins classique, qui eût plus nettement mis en valeur ses dons indiscutables. L'ouvrage composant l'autre moitié du présent livre permettra à ceux qui ne connaissent pas Cummings de se familiariser avec un des grands pionniers de la science-fiction américaine.

150. STRANGE ADVENTURES IN SCIENCE-FICTION. (Grayson & Grayson.) 725 F.

La simple liste des auteurs indiqués au sommaire de cette anthologie devrait suffire à convaincre le plus hésitant. En effet, un livre justifiant de contes de Damon Knight, James Blish, Murray Leinster, Theodore Sturgeon, etc. représente pour l'amateur une proie à ne pas manquer. Signalons enfin aux nombreux fanatiques de Van Vogt que ce volume contient également un court roman de lui : « Recruiting station ».

OCCASIONS RARES

Les livres figurant sous cette rubrique sont offerts hors série aux amateurs. Il s'agit d'ouvrages dont nous n'avons pu nous procurer que *quelques exemplaires isolés*, strictement réservés aux *toutes premières* personnes qui en feront la demande. Nous nous excusons d'avance de ne pouvoir satisfaire les commandes qui nous parviendraient après leur vente.

Nous vous offrons ce mois-ci :

THE END OF ETERNITY. Isaac Asimov. (Doubleday.) **1 000 F.**

CHANGEMENT DES TARIFS POSTAUX
POUR LES ABONNEMENTS RECOMMANDÉS

L'augmentation des frais de recommandation postaux nous oblige à majorer nos tarifs d'abonnement de 120 F pour une période de six mois et de 240 F pour une période d'un an.

Nous prions nos lecteurs désireux de s'abonner ou de se réabonner avec envoi recommandé de tenir compte de cette majoration et nous éviter ainsi des frais de correspondance que la nouvelle augmentation des tarifs postaux nous oblige à limiter le plus possible.

Pour les abonnements en cours, nous prions chaque abonné de nous préciser la position qu'il désire que nous prenions.

Soit : continuer l'abonnement en recommandé et, dans ce cas, nous faire parvenir par chèque-mandat ou virement postal autant de fois 20 F qu'il leur reste de numéros à recevoir sur leur abonnement ;

Soit : supprimer la recommandation dès que la somme versée ne couvrira plus ce mode d'envoi.

C'est cette dernière solution qui sera adoptée d'office en cas de non-réponse.

Vous pouvez aussi vous abonner à « Fiction » en Suisse et en Belgique

NOUVEAUX TARIFS

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs suisses

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	10	13,40	13	16,40
1 an..	19,50	26,25	25,50	32,25

NUMÉROS ANTÉRIEURS : *F 1,60 du n° 1 à 40*
F 1,85 à partir n° 41

pour envoi recommandé ajouter Fr. 0,50 par paquet de 1 à 5 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10; 2 reliures : 5 l'unité; 3 reliures : 4,90 l'unité.

Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous rapporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à

M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE
C. C. P. GENÈVE 1.61.12

TARIF DES ABONNEMENTS payables en francs belges

POUR LA BELGIQUE :

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	115	153	145	183
1 an..	223	300	283	360

•

Souscriptions à adresser :

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
57, avenue des Citrinelles,
Auderghem - BRUXELLES
C. C. P. Bruxelles 612-51

Au sommaire du numéro de septembre de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

LES MOUTONS ET LES LOUPS

par J. T. MacINTOSH

Une société de brebis.

●

LE PASSÉ AVEC SES MORTS

par R. BRETNOR

Les dangers de la double vue.

●

LA BOÎTE A VOIR TOUT

par ZENNA HENDERSON

Magie de l'enfance.

●

« RIEN QUE NOUS DEUX », DIT LE ROBOT

par YVES DERMÈZE

Un amour qui fait exploser le monde.

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	650	920	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1250	1790		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	800	1070	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1560	2100		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou er coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	**N° 1 à N° 40 incl.**	100	125
	à partir du N° 41	120	145

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45 F** — *Étranger (tous pays) :* **45 F**

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

		France et U.F.	Étranger
ajouter les frais de port et de recom.	1 rel.	95 F	75 F
	2 rel.	115 F	93 F
	3 rel.	150 F	117 F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... F = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O. P. T. A. Paris 1848-38 (1)
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.